

271422

61

14

INF. 22587



Bibliothèque Nationale du Québec

922.271422

S156L

Bi

16904



30-1-266



SOEUR SAINTE-JEANNE-DE-CHANTAL.

*Marie-Céline Plourde*

DU MÊME AUTEUR:

<b>Autour de la maison</b> , I vol. illustré.....	\$1.00
<b>Le nom dans le bronze</b> .....	\$1.00
<b>La plus belle chose du monde</b> , roman.....	\$1.00
<b>La maison aux phlox</b> .....	\$1.00
<b>Couleur du temps</b> , épuisé de Léo-Paul Desrosiers:	
<b>Les Engagés du Grand-Portage</b> .....	\$1.00
<b>Commencements</b> .....	\$1.00
<b>L'Accalmie</b> , étude historique.....	\$1.00
<b>Le livre des mystères</b> , nouvelles.....	\$1.00
<b>Les Opiniâtres</b> , roman.....	\$1.00
<b>Nord Sud</b> , roman, épuisé.	
<b>Ames et paysages</b> , nouvelles, épuisé.	

En vente dans toute bonne librairie, et chez  
les auteurs, 5627, avenue Canterbury, Montréal.

(Tous droits réservés.)

MICHELLE LE NORMAND

*A travers ses lettres*

Une âme religieuse et maternelle

MARIE-CÉLINA PLOURDE

Veuve de Joseph-Onias Thériault.

(Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal,  
des Servantes de Jésus-Marie)

1879 - 1938



*Nihil obstat:*

GÉRARD YELLE, P. S.S.

Censor ad hoc

Marianapoli, 20 Feb. 1942

*Imprimatur:*

PHILIPPE PERRIER, V.G.

Montréal, 21 février 1942

Québec, le 12 mars 1942.

Madame,

J'ai connu Sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal aux premiers jours de son entrée en religion. Ce qui me frappa d'abord, ce fut l'esprit chrétien des deux fils qu'elle laissait dans le monde et que je rencontraï peu après. Selon l'Écriture, ils étaient vraiment la gloire de leur mère. Qui docet filium suum gloriabitur in illo (Eccli, XXX, 3).

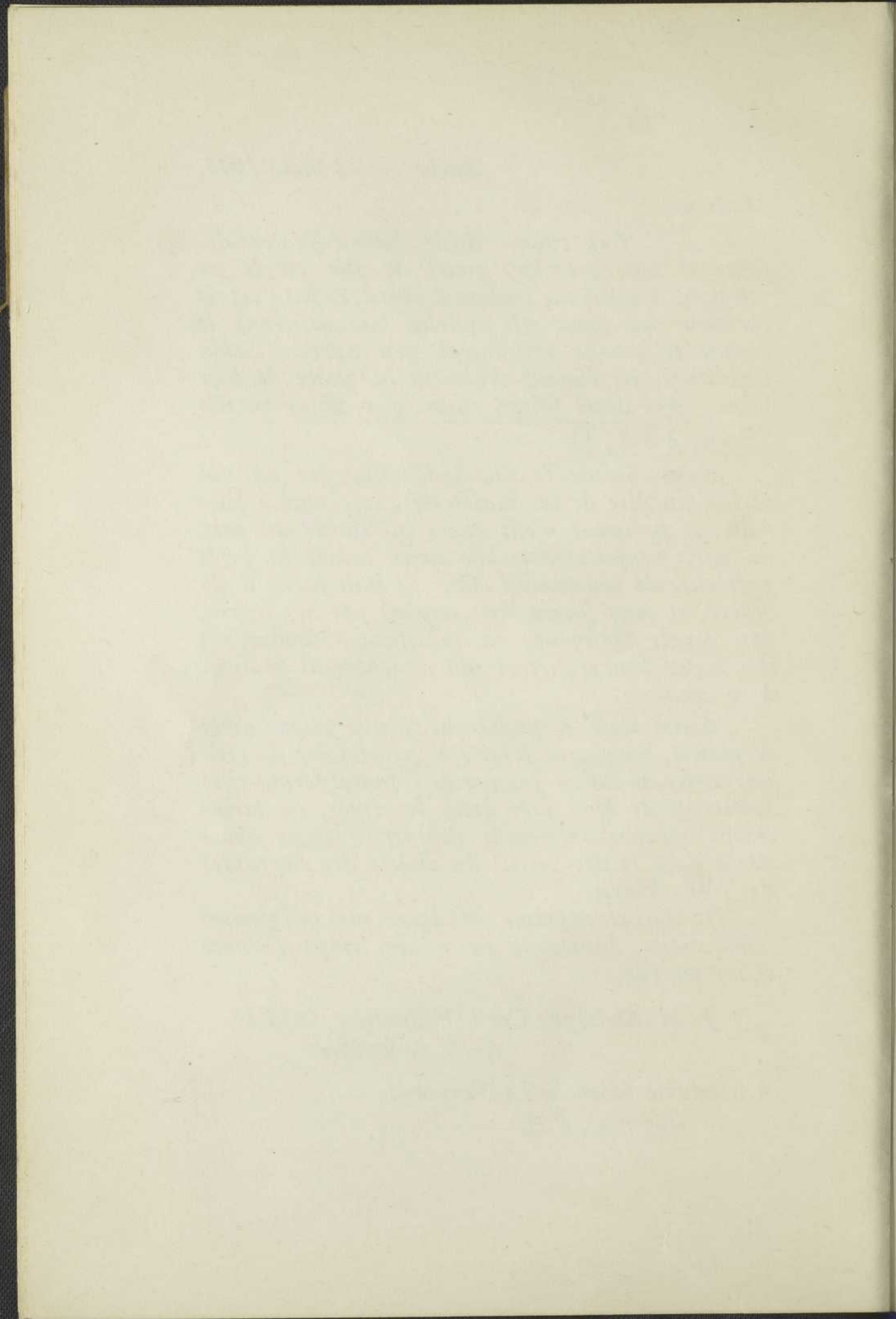
Sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal fut au noviciat, au dire de ses maîtresses, une novice parfaite, et personne n'eût guère pu savoir au prix de quels renoncements elle avait acheté la perle précieuse de son nouvel état. Il était facile d'observer, et vous l'avez bien montré par ses lettres, son esprit intérieur, sa méditation savoureuse des textes liturgiques et son attachement profond à sa vocation.

Aussi bien les pages que, d'une plume aisée et pieuse, vous avez écrites à la mémoire de cette imitatrice de sainte Jeanne de Chantal feront-elles beaucoup de bien aux âmes ferventes, en même temps qu'elles laisseront deviner quelque chose de la paix et des vertus du cloître des Servantes de Jésus-Marie.

Je vous en exprime, Madame, mes religieuses félicitations, bénissant en même temps l'œuvre et son auteur.

† J.-M.-Rodrigue Card. Villeneuve, O.M.I.,  
Arch. de Québec.

A Madame Michelle Le Normand,  
Montréal, P.Q.



## LA CONGRÉGATION DES SERVANTES DE JÉSUS-MARIE

La Congrégation des Servantes de Jésus-Marie, fondée à Masson, P.Q., le 10 décembre 1894, par l'abbé A.-L. Mangin curé de Masson, et par Mère Marie-Zita-de-Jésus, (Éléonore Potvin), est une Communauté contemplative, cloîtrée, avec l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement. Le 24 mai 1895, la Fondatrice et sa première compagne (Mère Marie-Delphine) firent profession, tandis qu'une autre (Mère Marie-Véronique) prenait le saint habit. — En 1898, la petite communauté fut transférée à Aylmer et, en 1902, à Hull, P.Q.

Déjà approuvée en 1904, par Mgr J.-T. Duhamel, archevêque d'Ottawa, le 27 novembre 1936, la jeune Congrégation était élevée par Rome au rang des Congrégations romaines. La Congrégation est à généralat; de sorte que tous les Monastères dépendent de la Maison généralice de Hull où se trouve l'unique Noviciat. — Les Monastères existants sont: Maison-Mère à Hull; ceux de Rimouski, du Cap-de-la-Madeleine, des Chutes-de-Shawinigan et Longueuil. La Congrégation a pour fin particulière d'honorer le Coeur de Jésus, Prêtre et Hostie, dans le double chef-d'oeuvre de son amour: l'Eucharistie et le Sacerdoce, et de tendre à la réalisation de son ultime et véhément désir: UT SINT UNUM.

Les Servantes de Jésus-Marie s'efforcent d'atteindre ce double but: a) par l'application persévérante à leur sanctification personnelle et à l'acquisition de la charité parfaite; b) par les oeuvres et sacrifices de la vie cloîtrée, l'adoration du Très Saint-Sacrement perpétuellement exposé et la psalmodie de l'Office Divin; c) par le culte public rendu chaque jour au Saint-Esprit, et par la pratique de la vraie dévotion à Marie; d) par l'émission des vœux simples de religion, et par l'oblation de soi-même pour la sanctification de plus en plus grande du clergé. En outre des jeûnes et abstinences de l'Église, les Servantes de Jésus-Marie font abstinence le samedi, et ne mangent jamais de viande le soir. — Leur lit se compose d'un matelas posé sur une planche. Elles gardent le silence toute la journée, sauf deux courtes récréations qu'elles prennent en commun.

La Congrégation comprend: les Soeurs de chœur, les Soeurs auxiliaires cloîtrées et les Soeurs auxiliaires sortantes. Toutes suivent les mêmes Constitutions, ont la même vie commune. Les choristes doivent posséder une bonne instruction et fournir une dot en plus de la pension et de l'entretien du Noviciat. Elles seules récitent l'Office canonial. Les auxiliaires doivent posséder une instruction suffisante. Elles fournissent une dot moindre et la pension du Noviciat. Elles récitent le Petit Office de la Ste Vierge, chacune privé-ment.

Détails du costume: robe et scapulaire de laine blanche, ceinture bleue, voile de laine noire, chapelet, croix pectorale en argent, anneau en argent portant ces mots gravés: *Ancilla Jesu-Mariae*. Pour le chœur, elles portent un manteau bleu de ciel. Les auxiliaires sortantes revêtent un habit noir pour sortir.

Dates d'entrée: 10 juin et 21 novembre. Le postulat est de 6 mois; le noviciat, de 2 ans; les vœux temporaires, de 3 ans. Les Soeurs choristes ne doivent pas avoir plus de 30 ans le jour de la vêtue, et les Soeurs auxiliaires plus de 35 ans. L'aspirante doit fournir, avant son entrée, les certificats de baptême, de confirmation, d'état libre, du mariage de ses parents; un certificat du Curé ou d'un autre Prêtre; un certificat de santé, donné autant que possible, par le médecin de la Communauté. En demandant son admission, elle fera bien de faire connaître: son âge, sa profession, celle de ses parents, son état de santé. Elle devra dire si elle est déjà entrée dans d'autres noviciats.

*Parce que j'ai cru qu'il ferait du bien, j'ai accepté d'écrire ce livre.*

*J'ai tenté de retrouver à travers ses lettres, l'âme de Marie-Céline Plourde-Thériault, qui fut une grande et forte éducatrice, et qui m'a conquise avec son amour si profond de la liturgie.*

*Quelque chose de vivifiant, de tonifiant, d'exemplaire, de contagieux, s'est dégagé pour moi de chaque lecture de ses lettres pourtant très simples et sans prétention. Puisqu'elles produisaient en moi un si bienfaisant effet, pour les autres, elles seraient aussi édifiantes, ai-je pensé.*

*Il me semble qu'ayant tant lu et médité son amour si reconnaissant pour Dieu, jamais plus je ne pourrai « traîner mes croix ». A sa suite, comme elle l'a fait, puissiez-vous porter aussi allègrement les inévitables fardeaux de cette vie, en attendant l'entrée triomphale « au pays du bonheur sans fin ».*

*Conformément aux constitutions des Souverains Pontifes, et en particulier pour obéir aux décrets du pape Urbain VIII, je déclare que, dans cet ouvrage, les éloges décernés aux vertus de cette religieuse ou aux faits de sa vie, entendent toujours réserver le jugement de la sainte Eglise. Je remercie de tout mon cœur, les Sœurs Servantes de Jésus-Marie, dont la notice biographique de Sœur Ste-Jeanne-de-Chantal, m'a servi de guide.*

*Michelle Le Normand.*

*Janvier 1942.*

J'ai

ttres,  
qui  
m'a  
litur-

ifiant,  
pour  
rtant  
elles  
pour  
ai-je

édité  
mais  
A sa  
porter  
de  
« au

Sou-  
obéir  
éclare  
aux  
a vie,  
de la  
cœur,  
ont la  
Chan-

d.

*Marie-Céline Plourde*

« Il est si bon, le bon Dieu. »

Marie-Céline.

- 1 -

— Mon Père, je voudrais entrer au couvent.

Le bon curé écouta cet aveu, il réfléchit, mais il jugea tout de même mieux de répondre :

— La vie religieuse, c'est grand et c'est beau, mais Dieu a aussi besoin de bonnes mères de famille. Marie-toi, mon enfant.

La petite institutrice renoncerait-elle au grand désir qu'elle avait de consacrer sa vie à Dieu ?

Elle était obéissante, elle ne songea pas à résister. Ce prêtre la connaissait depuis toujours. Puisqu'il lui conseillait de rester dans le monde, et qu'elle avait toujours bien prié pour connaître la volonté de Dieu, elle se soumettrait et elle continuerait à enseigner.

La question était tranchée.

Mais la jeune fille, qui sentait en elle un si violent attrait pour la vie religieuse, souffrit de ne pas avoir reçu l'encouragement qu'elle avait souhaité. Elle ne comprenait pas encore les desseins de Dieu sur elle. Elle pleurait en silence souvent. Pourtant, pour marquer sa soumission au désir du prêtre, elle fit comme faisaient alors toutes les jeunes filles; elle commença à mettre de côté les choses qui

pourraient servir à un trousseau. Mais ensuite, quand son désir du cloître revenait trop intense, elle donnait tout ce qu'elle avait amassé jusque-là, et redisait :

— Je veux absolument me faire religieuse.

Habitant plus près d'un de ces couvents où elle souhaitait d'aller vivre, n'aurait-elle pas suivi, malgré tout, la vocation qui brûlait en elle ?

Mais Marie-Célina Plourde vivait au bout du monde, à l'extrême pointe de la Gaspésie, dans le village de Rivière-au-Renard. La maison de ses parents était nichée au pied des montagnes énormes, hérissées de sapins drus, qui mettaient une barrière alors bien difficile à franchir, entre son rêve et elle.

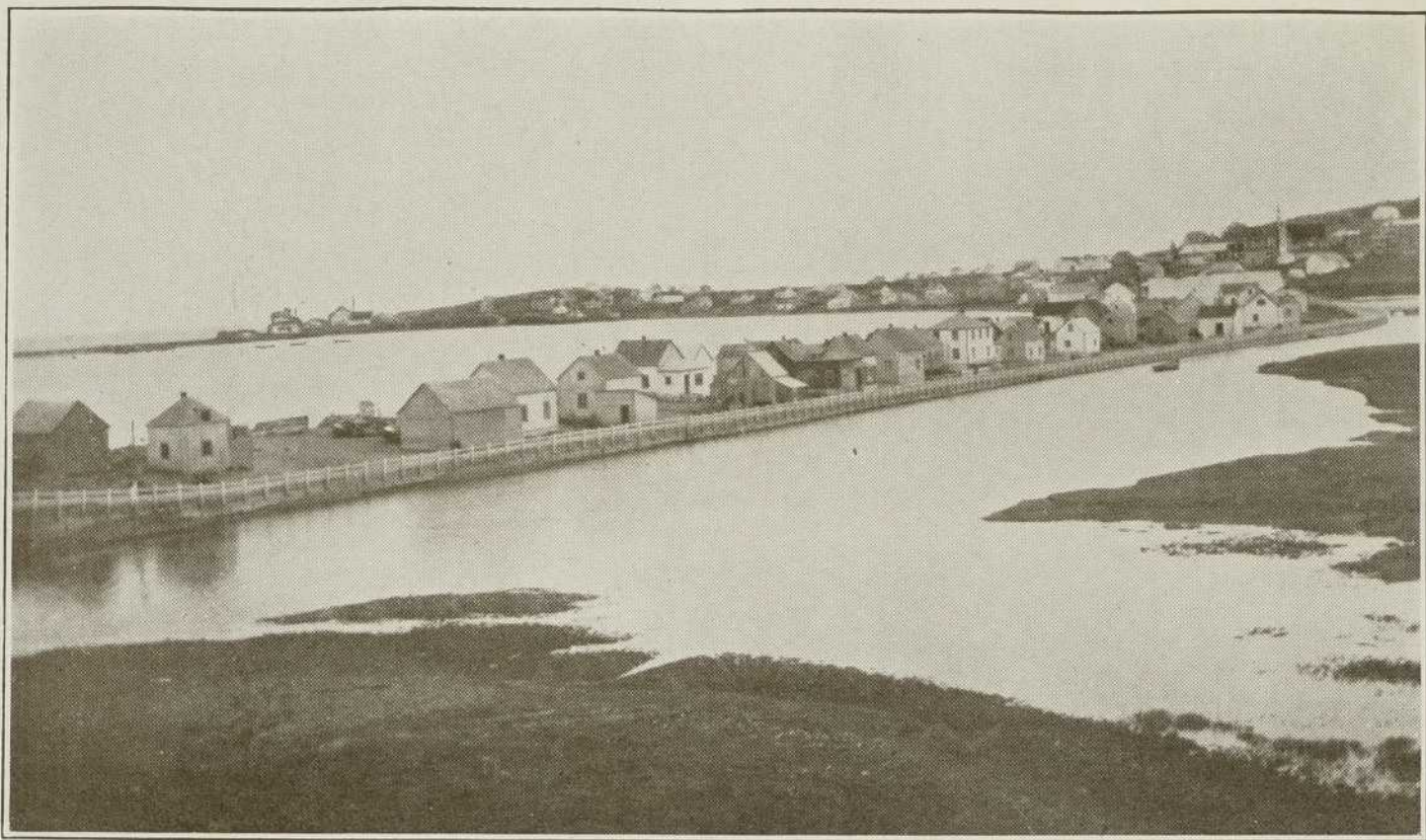
Marie-Célina y était née le premier juin 1879, du mariage de Georges Plourde, menuisier, et de Georgiana Richard.

Le 3 juin, dans l'église de Saint-Martin de Tours, que son père avait aidé à construire, Célina était baptisée.

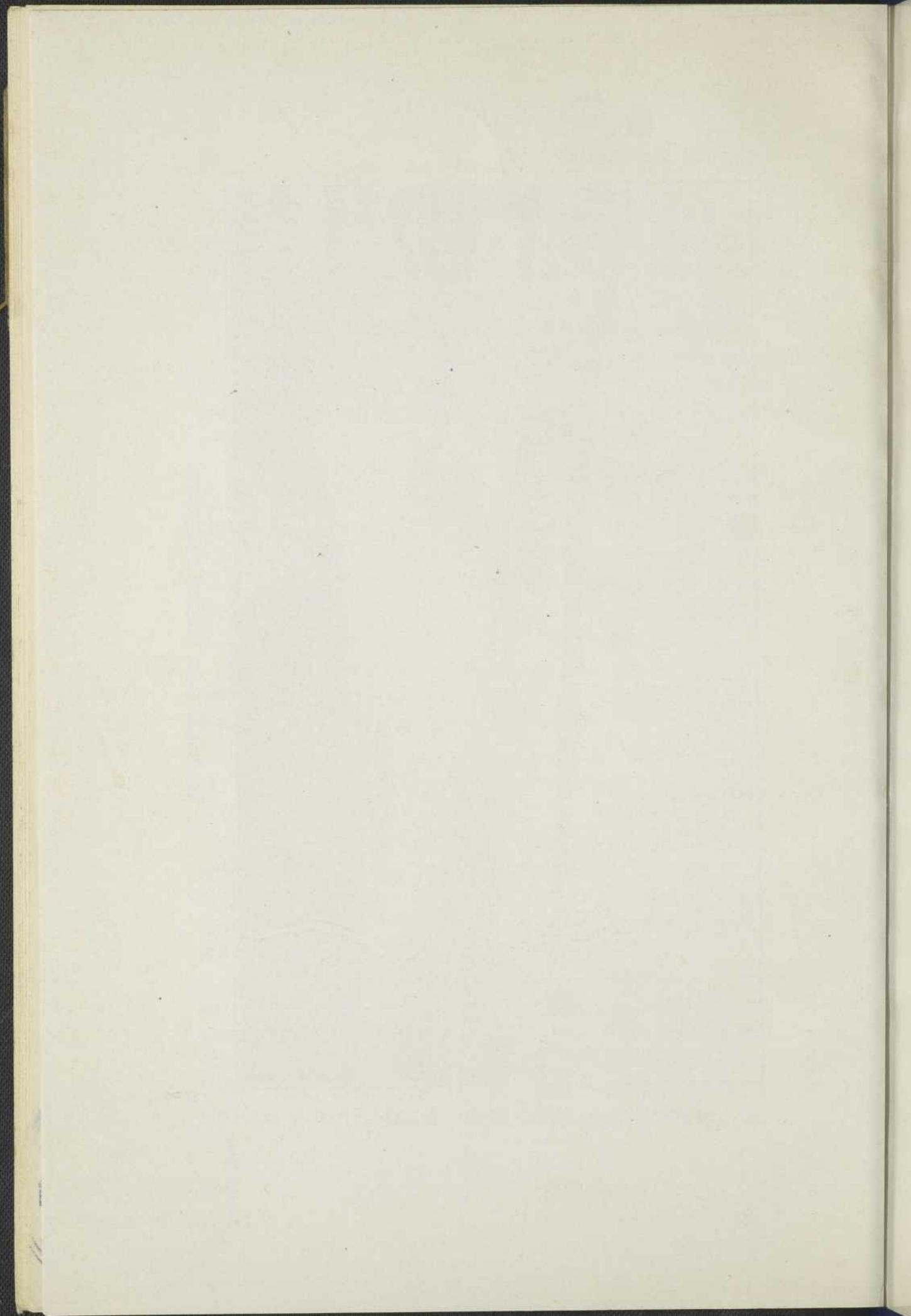
Chaque nouveau-né était dans la famille accueilli comme une bénédiction et un gage d'amour divin. Les enfants grandissaient en se nourrissant des beaux exemples de respect mutuel donnés par leurs parents.

À neuf ans, Célina fit sa Première Communion. Dès ce jeune âge, elle parlait de se consacrer à Dieu. À 14 ans, elle fut reçue *Enfant de Marie*, et ce qui est, chez toute jeune fille, un événement de peu d'importance, devint pour Célina une date mémorable, un





LE VILLAGE DE RIVIÈRE-AU-RENARD.



degré de plus dans son élévation vers Dieu et la douce Vierge.

À 16 ans, elle s'était présentée au Bureau Central de Rimouski, elle avait obtenu son Brevet d'Enseignement élémentaire et depuis, faisait la classe.

Lorsque, à son curé, elle exprima son désir de quitter tout pour le service de Dieu, les routes de la Rivière-au-Renard étaient encore primitives; le chemin de fer était loin, les automobiles à peine inventées. Quand, à l'automne partait le dernier bateau, la mer se vidait pour de longs mois. Rien de l'extérieur ne dérangeait plus ensuite le calme village.

L'été, des arbres, — un cormier qui est devenu énorme, et un bel érable, — ombrageaient le petit parterre où Marie-Célina cultivait des fleurs. La route toute proche, passait devant la maison de son père, et enjambait à une trentaine de pas, la petite rivière qui donnait au village son nom; la petite rivière, mystérieusement venue à travers les montagnes, pour rejoindre la mer.

Mais dans le paysage de Marie-Célina, la petite rivière n'avait peut-être pas beaucoup d'importance. Ses yeux devaient surtout s'appuyer au loin, sur l'église qui se dressait sur le fond bleu de la mer, dominant les détours du chemin et l'amas des maisons blotties au creux de la plage qui s'arrondissait.

Ses yeux regardaient l'église et la mer des jours de beau temps, et la mer des jours de tempête. La mer et l'église lui parlaient d'infini. La mer et l'église lui parlaient de Dieu. La mer prouvait par sa force et sa grandeur, la toute-puissance du Créateur; l'église recevait les secrets de cette âme que Dieu avait choisie, mais qu'Il ne voulait pas conduire à Lui par la voie accoutumée.

Le prêtre avait dit:

— Dieu a aussi besoin de bonnes mères de famille.

En attendant, Marie-Céline s'exerçait à ce rôle dans le foyer où autour d'elle grandissaient de nombreux enfants. La maison était loin de l'église, mais Marie-Céline amenait tout de même ses frères et soeurs, l'après-midi, voir le bon Dieu. C'était la suprême récompense, s'ils avaient été sages.

Heureux enfants, qui s'en allaient par le chemin tournant, à l'ombre d'aussi belles montagnes, dans l'air tout neuf, dans le vent, surtout, qui attriste parfois les grandes personnes, mais qui toujours, rend les jeunes plus joyeux! Avant d'entrer à l'église, ils devaient s'arrêter un peu, pour regarder vers la mer, quelques bateaux de pêcheurs à voile blanche... On les voit, ces petits, le visage tendu vers l'immensité bleue.

Mais on ne voit pas l'âme secrète de la petite fille qui amenait ainsi les siens prier Dieu.

L'église n'a pas changé. Saint Martin-de-Tours domine toujours l'autel sur lequel veillent deux anges de bois sculptés, très anciens et très beaux dans leur naïveté.

Dehors, l'église reçoit de côté, les terribles vents du large, mais elle prêche l'exemple et leur tient tête. Rien ne s'en émeut à l'intérieur. Dans un des bancs, à gauche, Céline poussait doucement ses frères et soeurs. Puis elle faisait son Chemin de Croix. Elle priait longtemps. Les enfants trouvaient même que parfois elle priait trop. Déjà, elle aimait Dieu par-dessus tout. Déjà Il était toute la vie de son âme.

En ce temps lointain, elle n'avait pas encore reçu le conseil de rester dans le monde, et elle se nourrissait de l'espoir de se faire religieuse. Son caractère était sérieux. Elle avait un grand amour des pauvres, et ses petites soeurs se souviennent comme de jours de fête, des fois où elles l'accompagnaient chez des miséreux, portant de lourds paniers de provisions. Elle se séparait aussi d'ailleurs, toujours avec une apparente facilité, des objets qui lui appartenaient.

C'était une sage enfant qui après la mort de sa mère, veilla avec plus de sollicitude encore sur toute la bande d'orphelins. Elle les choyait, mais elle les corrigeait, insistant avec ferveur, sur l'importance de ne pas offenser le bon Dieu.

Déjà, elle avait commencé de dire: « Il est si bon, le bon Dieu. »

Elle avait l'esprit de famille fort développé, et elle chérissait la maison paternelle. Quand devenue institutrice, elle dut tous les lundis, à cause de l'éloignement de son école, quitter les siens pour la semaine, elle ne s'en allait jamais sans chagrin.

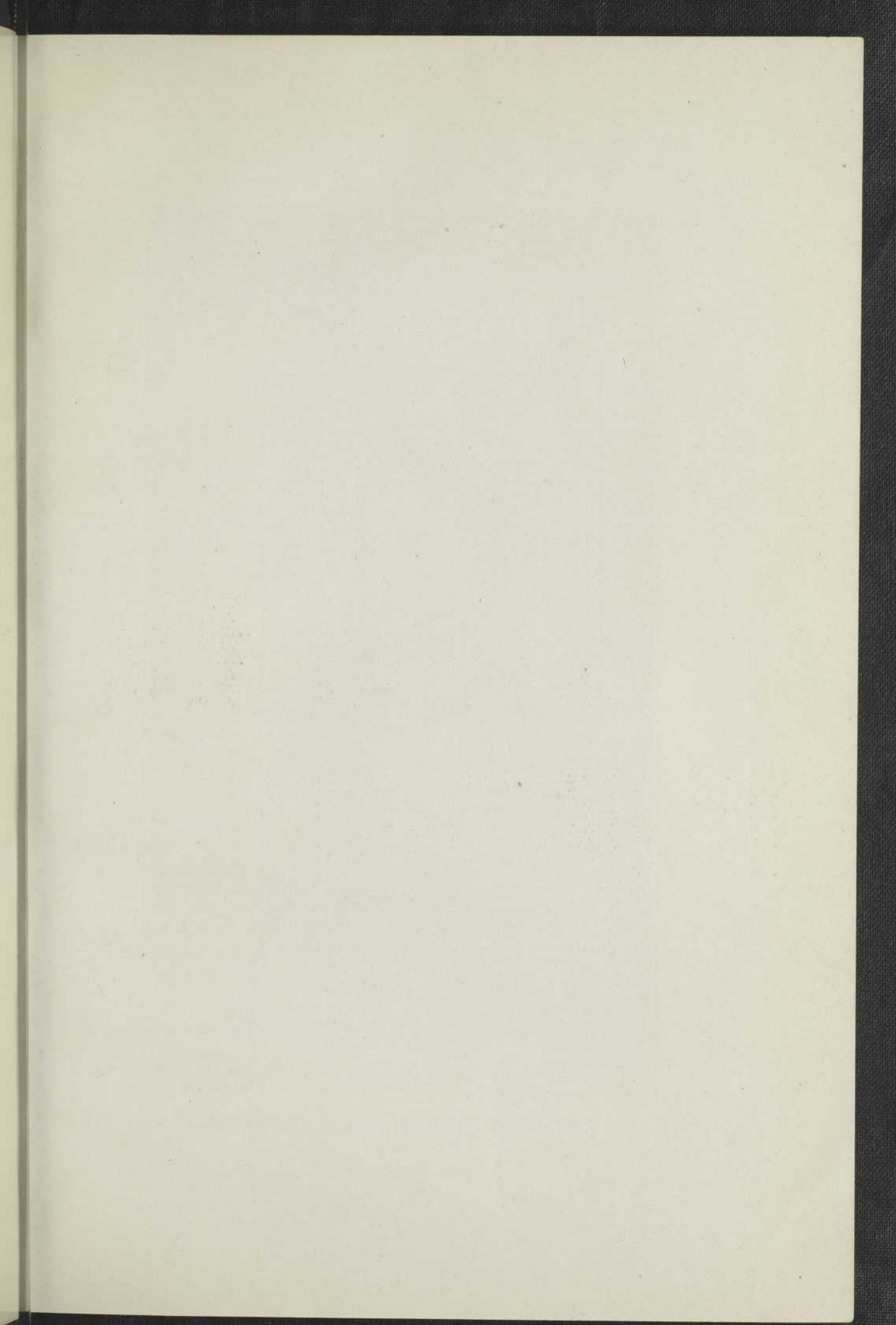
Le matin du départ, elle tardait à monter en voiture, et son père disait: « Tant que Céлина n'aura pas pleuré, elle ne se décidera pas à partir... »

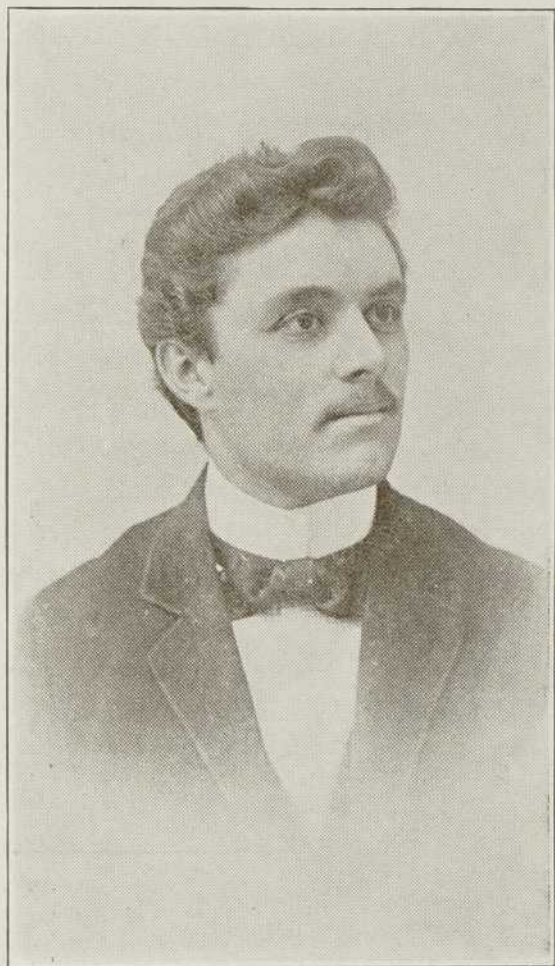
Sa sensibilité était extrême et sa piété dépassait tellement celle des autres enfants, que son père répétait à qui voulait l'entendre: « Celle-là, elle fera quelque chose de bien. »

Elle apporta à sa tâche d'institutrice le soin et la fidélité qu'elle mettait à faire toujours aussi parfaitement que possible, ses moindres actions. Elle aimait ses élèves. Et elle restait toujours humble, modeste, serviable, sans prétention aucune, et prêchant l'amour de Dieu avec plus de zèle encore que l'amour de la grammaire. Tout à Dieu. Tout pour Dieu.

Et elle se penchait pour faire admirer l'oeuvre du Créateur et l'en louer, sur de petites plantes qu'elle faisait fleurir aux fenêtres de son école, et chez elle, dans les fenêtres de la maison. Elle les soignait avec une douceur attentive, et s'extasiait sur leur beauté qui lui parlait de la sollicitude de Dieu pour ses enfants.

Ce fut vers ce temps qu'on lui dit: « Dieu a aussi besoin de bonnes mères de famille. »

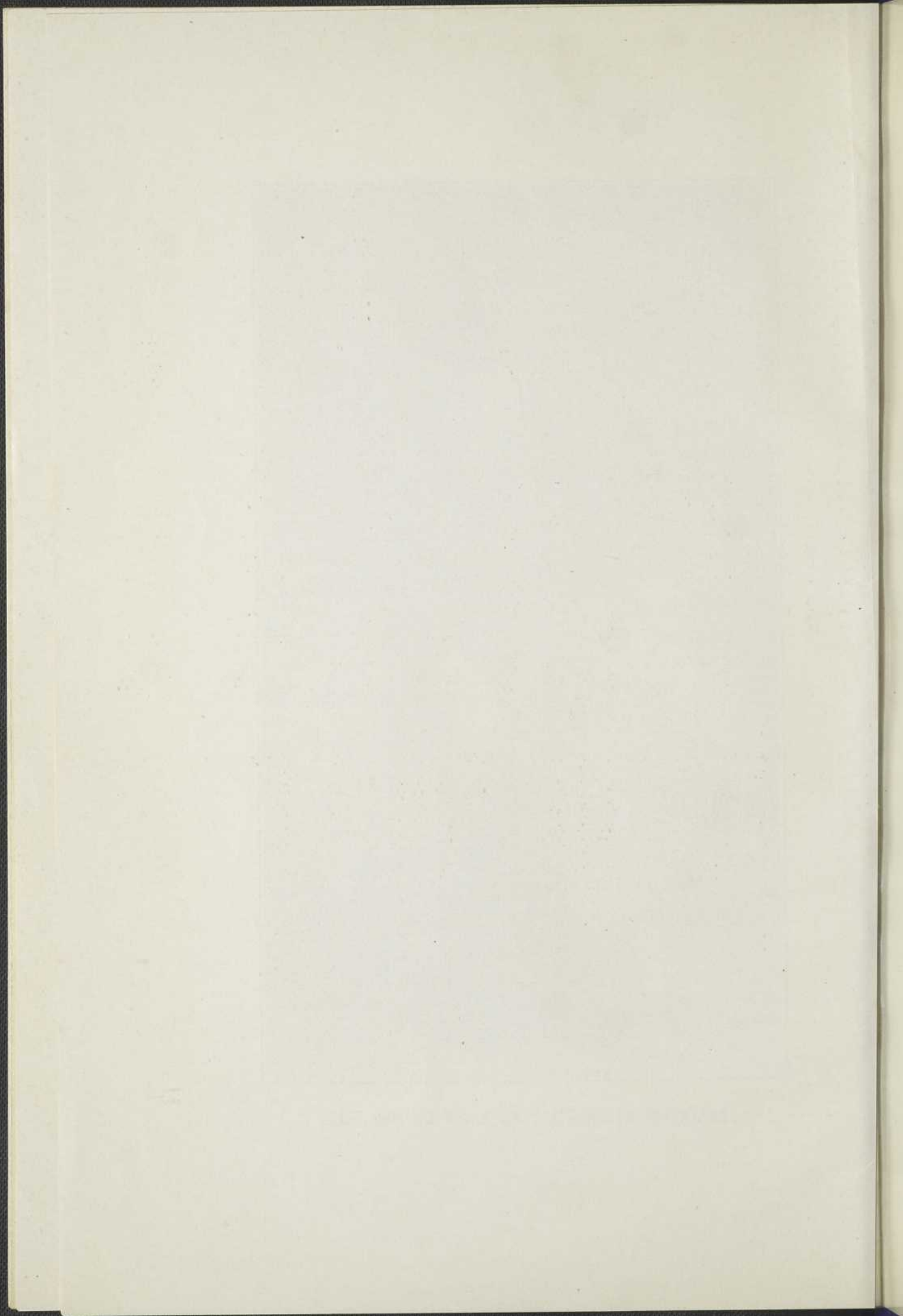




JOSEPH-ONIAS THÉRIAULT.



MADAME THÉRIAULT ET L'UN DE SES FILS.



En 1900, elle rencontra Joseph-Onias Thériault et accepta de l'épouser.

C'était un grand garçon de 26 ans, châtain, débrouillard et intelligent. Sa jeune carrière comprenait déjà plusieurs étapes. Lui aussi avait désiré se faire religieux. Sorti de l'école très tôt, il était parvenu à continuer seul l'étude du français et de l'anglais. A 16 ans, il entrait comme teneur de livres, au gros magasin Levine, à la Rivière-au-Renard. Il y resta quatre ans, puis, en 1896, il partit pour le Séminaire de Rimouski. Il obtint en quelques mois, son diplôme commercial, fit ensuite une année de cours classique, et décida d'entrer chez les Franciscains. Mais il ne resta que six mois, au Couvent de la rue Dorchester, à Montréal. Sa santé faisant défaut, il dut sortir.

En 1898, il passa un an à Sherbrooke, à l'emploi de la Compagnie des Tramways. Il revint dans la Gaspésie, et devint vendeur pour plusieurs compagnies. C'est alors, qu'au hasard de ses séjours à la Rivière-au-Renard, il revit Marie-Célina, qu'il avait pu voir lorsqu'elle était encore petite fille.

Ils se marièrent et habitèrent l'Anse-au-Griffon, où, tout en continuant sa besogne de vendeur, Onias ouvrit un magasin. Il devait voyager d'un village à l'autre par tous les temps; il allait parfois en hiver jusqu'à Campbellton en voiture.

Le jeune ménage vivait heureux, déjà riche de trois petits garçons: Antonio, Louis-

de-Gonzague et Laurent, lorsque, au cours d'une de ses difficiles randonnées à travers la rugueuse Gaspésie, Joseph-Onias Thériault contracta un mauvais mal de gorge. Il ne put s'en débarrasser. Il se rendit à Québec, y subit plusieurs opérations. Mais à son retour, en peu de temps, il mourut le 17 août 1905. Il avait 31 ans.

Que se passa-t-il alors, dans l'âme de la jeune femme, qui, à 26 ans, demeurait seule avec trois petits enfants à élever? Quels mystérieux colloques échangea-t-elle avec Celui qu'elle appelait toujours tendrement le bon Dieu?

Pour nous renseigner, rien ne reste, que ce qu'elle fit graver sur l'image mortuaire de celui qui était parti.

En exergue: « Je suis la Résurrection et la Vie; celui qui croit en moi vivra éternellement. »

Et ensuite: « Oh! comme le coeur se repose doucement dans cette immortelle espérance; comme il se tait dans ses sanglots pour écouter la voix qui lui dit: « ne vous laissez pas abattre par la douleur, regardez la vie que je commence et non celle que je finis, je suis au ciel, je vous attends. Réjouissez-vous avec moi de ce que je quitte cette terre de peine pour aller au séjour de la paix. »

La jeune veuve n'eut pas peur d'être abandonnée du Ciel. Son fier courage, son énergie le révèlent. Elle entreprit sans hé-

siter la tâche dont ses faibles épaules étaient maintenant chargées.

Elle vint au premier temps de son deuil, demeurer de nouveau chez son père avec ses deux plus jeunes enfants. Son beau-frère Euchariste s'occupait de l'aîné.

Qu'allait-elle faire pour gagner la vie des siens ? Et pour bien les faire instruire ? Elle n'avait pas un grand choix de moyens. Elle ne pouvait plus être institutrice. Mais dès cette époque, sans savoir comment elle y arrivera, Marie-Céline commence à dire à ses soeurs: « Quand mes enfants seront grands, je me ferai religieuse. » De plus en plus, en secret, elle nourrira ce projet d'espoir. Elle vient alors souvent voir une de ses soeurs, devenue Petite Franciscaïne de Marie, à la Baie Saint-Paul. Elle l'envie bien d'être à Dieu, et c'est à elle surtout qu'elle répète sa conviction qu'elle doit elle-même un jour être religieuse.

Si bien qu'à un moment, les choses semblent s'arranger pour qu'elle entre dans ce même couvent. Le petit Laurent meurt brusquement à huit mois. Son nouveau chagrin loin de l'éloigner de son Dieu, l'en rapproche. Elle s'est réfugiée auprès de sa soeur. Les religieuses l'ont acceptée dans la maison comme agrégée. Le petit Louis-de-Gonzague est hospitalisé à l'orphelinat. Va-t-elle tout de suite réaliser ainsi son grand rêve ? Elle peut le croire; elle savoure depuis quelques mois la paix du couvent des Petites Francis-

caines, quand, au cours de sa visite canonique, l'évêque la dissuade de continuer ce genre de vie. Vos enfants sont encore trop jeunes, lui dit-il. Je crois que Dieu vous destine à autre chose.

Pour la seconde fois, Marie-Célina obéit immédiatement. Elle se soumet sans murmurer à l'autorité qui pour elle, vient tout droit de Dieu.

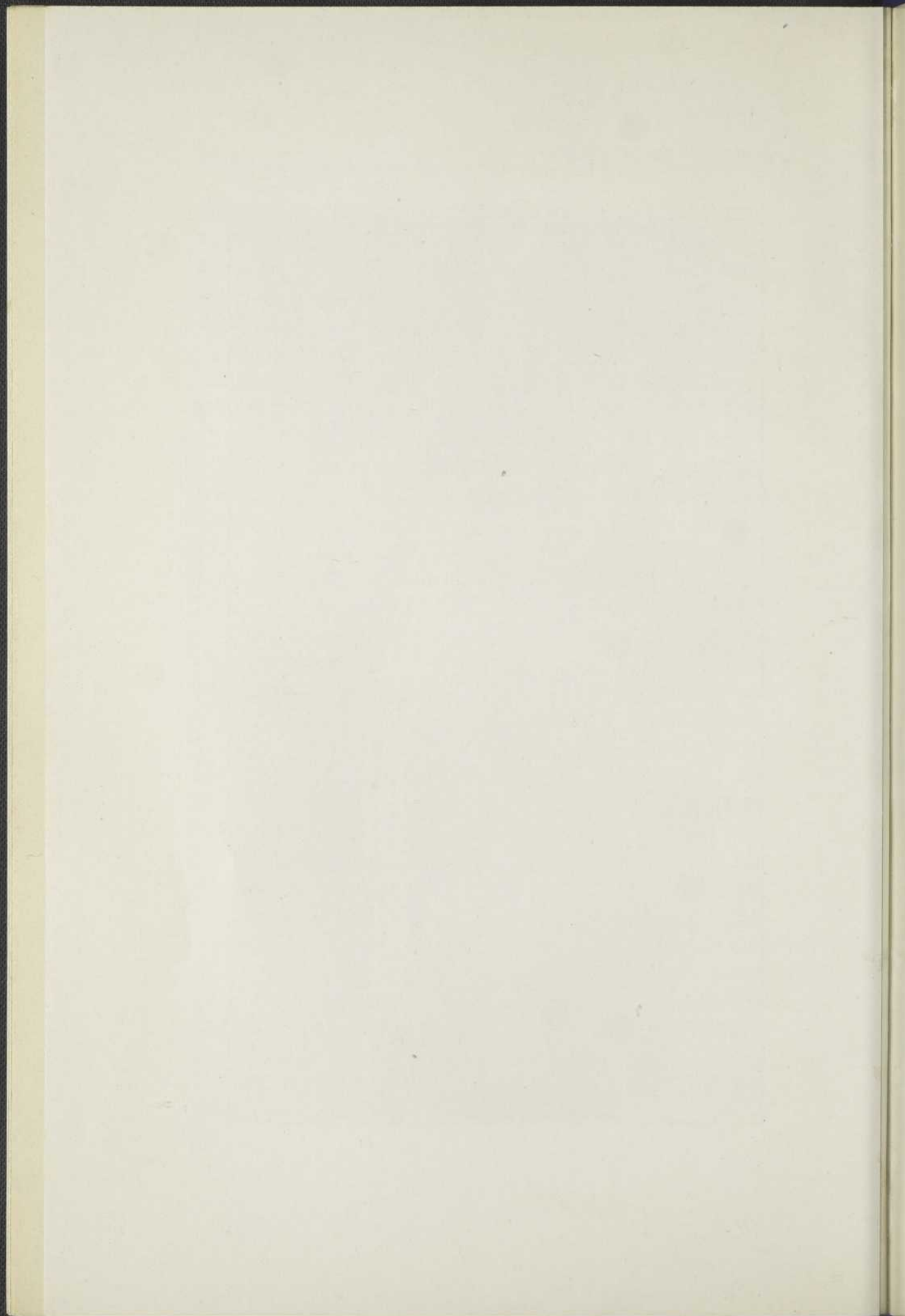
Elle avait enfin cru pourtant, pouvoir se donner complètement à Dieu; elle avait entrevu le bienfait de suivre quand même de près ses enfants placés à l'Orphelinat. Une fois encore la volonté de Dieu avait paru nette.

Et l'évêque, comme autrefois le curé de sa paroisse, change tout. Elle reprit en 1909 avec ses deux petits garçons, — l'aîné l'avait depuis peu rejointe à la Baie Saint-Paul, — le chemin de la maison paternelle. L'orphelinat des Petites Franciscaines venait de fermer ses portes. Tout était donc à recommencer.

Elle arriva au village natal, à bord du Gaspésien, par une belle soirée de printemps. Le merveilleux spectacle qu'elle revit l'aidait-elle à se consoler de sa nouvelle déception? Sous un si beau ciel, c'était sûrement pour elle un bonheur de revoir son village, ses montagnes, son église si remplie de souvenirs, sa famille, sa maison toujours pareille à l'ombre du cormier et de l'érable qui grossissaient.



LA MAISON NATALE DE MARIE-CÉLINA PLOURDE.



La figure de la jeune femme reflétait la douceur, la bonté, la piété. Elle était alors parait-il très belle, encore si jeune, et si digne, tenant la main de ses enfants orphelins. Ceux-ci furent ravis de rentrer à la maison paternelle, de retrouver le grand-père, les jeunes oncles, les jeunes tantes, toute la joie d'une famille nombreuse et unie, et les parties de pêche dans la petite rivière, les courses dans les champs, sur les montagnes, sur les grèves.

Au fond d'elle-même, madame Thériault devait être joyeuse aussi, sans doute. Elle avait tant confiance en Dieu, elle ne pouvait pas cesser de croire qu'un jour tout s'arrangerait. Mais elle rentrait dans le monde pour traverser d'abord de nombreuses et méritoires années d'épreuves. Elle allait surmonter beaucoup de difficultés, mille obstacles, pour réussir à donner à ses enfants l'instruction soignée à laquelle elle tenait tant.

À son retour à Rivière-au-Renard, elle reprit d'abord la tâche qu'elle avait abandonnée pour se marier, la direction de la maison de son père.

Les plus jeunes parmi ses frères et ses soeurs y grandissaient encore.

Elle leur parla plus souvent que jamais de la bonté de Dieu; elle les faisait prier, fixant déjà l'attention de ses tout jeunes fils, sur la nécessité d'être bons, pieux et purs. Comme autrefois, elle amenait tout le monde à l'église. Le même chemin qui tourne encore

aujourd'hui au pied des montagnes et enserre le village agrandi, le même chemin la vit passer rêveuse, mais rêveuse en Dieu, où ses pas de jeune fille, dix ans auparavant l'avaient si souvent conduite. Maintenant, c'était à ses propres enfants qu'elle voulait enseigner à aimer Dieu, comme elle l'aimait elle-même, à Le prier, à avoir foi en Lui, à tout supporter pour Lui, parce que cela, seul, pour elle importait.

Aimer Dieu, Le servir, et attendre le Ciel qui serait si beau.

Car, malgré tout, elle continuait à dire: « Il est si bon, le bon Dieu. »

Malgré tout. Malgré qu'Il ne lui eût pas accordé d'être religieuse autrefois; malgré qu'Il lui eût enlevé son mari et un de ses enfants; malgré qu'Il ne lui permît pas encore de vivre dans un couvent. Elle disait quand même: « Il est si bon, le bon Dieu », et elle était de plus en plus certaine que ce qui était essentiel, c'était Sa Volonté. Et elle commençait à dire: « Le ciel sera si beau. »

Déjà, elle avait goûté des maux de la terre; son jugement si sain l'empêchait de se leurrer d'espoirs pour des bonheurs humains.

Elle rendit la vie bien agréable aux siens, pendant la période qu'elle passa au foyer de son père. Elle se dévouait sans compter. Elle tenait la maison d'une façon irréprochable. La nourriture qu'elle préparait était toujours excellente. Elle resserrait de sa sollicitude

et de sa tendresse, les liens qui unissaient déjà les siens. Elle s'efforçait d'augmenter en eux, l'esprit de famille qui l'animait.

Plus tard, quand celle qui était alors sa plus jeune soeur ira la visiter, elle répétera: « Comme nous étions heureux chez nous. Comme nous nous aimions, que nous nous comprenions bien. »

Parfois, le ménage fini, elle disait à ses soeurs:

— Nous allons garder le silence pour méditer pendant quelque temps, et ensuite, nous chanterons des cantiques, car chanter "*c'est prier deux fois*".

Douce oasis, alors, que la petite maison qu'égayait en été le murmure de la rivière, et qu'embaumaient toutes les odeurs résineuses de la montagne. Marie-Céline qui aimait toujours autant les fleurs, en avait rempli le parterre, et elle réussissait dans leur culture. Mais personne ne saura la tendresse des oraisons mentales, que la jardinière en se penchant vers la terre, adressait à son Créateur.

Tout haut elle ne pouvait pas s'empêcher de s'exclamer souvent: « Comme le bon Dieu a fait de belles choses, rien que pour nous ses pauvres créatures ! »

De l'avis de ceux qui vécurent alors auprès d'elle, celle qui désirait tant se faire religieuse, même dans le monde, se gardait constamment en la présence de Dieu dans son coeur. D'ailleurs, elle voyait le Créateur

en toute chose, puisque constamment, elle en parlait, elle Le louait. Elle rappelait souvent aux enfants des faits de la vie d'un des saints qu'elle préférait: saint François d'Assise. Elle l'admirait de s'unir à toute la nature pour louer Dieu; elle aurait voulu voir tout le monde l'imiter !

Elle tenta de reprendre l'enseignement. Mais sa santé n'était plus assez forte. Et l'enseignement qui la fatiguait beaucoup, ne lui donnait pas suffisamment pour les besoins de ses enfants.

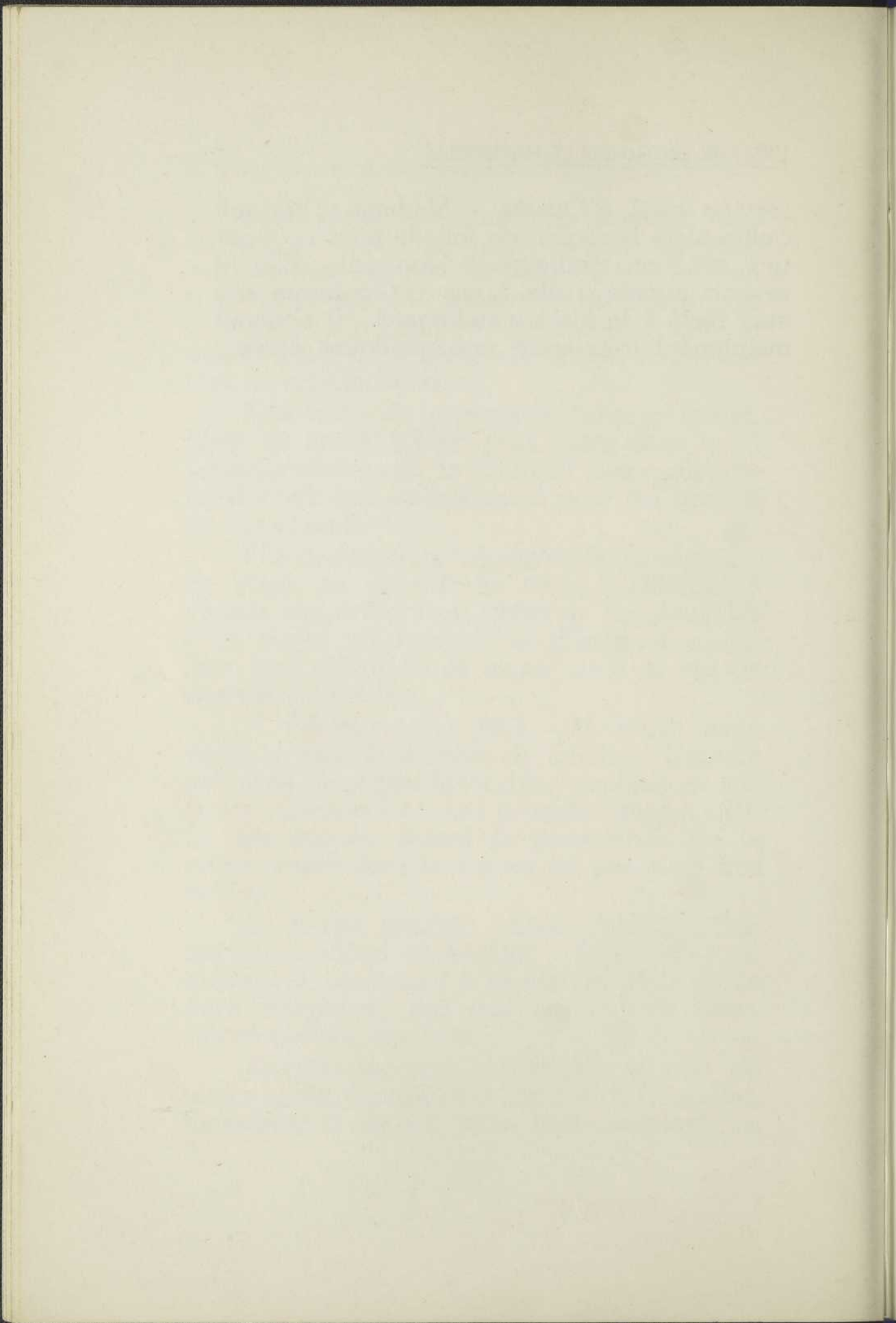
Elle devint alors ménagère de presbytère. Sa piété, sa dignité, sa vertu, l'aidèrent à réussir son entreprise: pourvoir ses deux fils d'un degré d'éducation et d'instruction qui leur permettrait de se frayer dans la vie un chemin honorable.

À l'automne de 1911, elle partit avec Antonio pour le diocèse de Joliette. L'enfant put dans ce milieu favorable, commencer son cours commercial. Les progrès rapides qu'il fit, ses succès, furent la consolation de la jeune veuve dont la vie ne fut pas alors très facile.

Le temps passait. Dieu l'aidait. Son fardeau s'allègerait bientôt. Et en elle, secrètement, continuait à monter le désir de se faire religieuse, dès que ses enfants pourraient gagner leur vie.

Antonio termina ses études et peu de temps après, il entra à la Banque de Chandler, Gaspésie; il devint, plus tard, employé au

service civil d'Ottawa. Madame Thériault quitta alors la région de Joliette pour occuper une situation meilleure à Montréal. Elle fit revenir auprès d'elle Louis-de-Gonzague qui était resté à la Rivière-au-Renard. Il pourrait maintenant fréquenter une meilleure école.



« Je ne compte pas sur mes propres forces, je sais que je suis incapable, mais je compte sur la force de Jésus. »  
Marie-Céline.

— II —

Son heure approchait.

Vingt ans plus tôt, Marie-Céline avait dit au pasteur de sa paroisse: « Mon Père, je voudrais être religieuse. »

Et depuis dix-sept ans, elle avait répété: « Quand mes enfants seront établis, j'entrerai dans un couvent. »

Sa confiance en Dieu lui permettait toujours de croire son rêve réalisable. Mais où? Comment le réaliserait-elle? Elle attendait avec foi le moment où Dieu lui indiquerait enfin ce qu'il fallait faire.

En mai 1923, une amie, madame Racicot, l'avait invitée à venir se reposer chez elle à Ville-Marie.

Pendant qu'elle y était, un premier fait se produisit qui devait l'aider. Le gérant de la Banque qui venait souvent chez madame Racicot, lui dit un soir qu'il avait besoin d'un employé.

— Envoyez votre fils au bureau-chef, à Montréal, faire sa demande d'emploi, et je vais écrire en même temps pour demander mon nouvel employé.

Elle écrivit à Louis-de-Gonzague de se présenter au plus tôt à l'administration de la Banque.

Il y alla, fut accepté, et peu de temps après il annonçait joyeusement à sa mère son arrivée à Ville-Marie.

Mais pendant cette semaine là, autre chose se décidait pour elle.

Une après-midi, elle repassait dans la pièce voisine du salon, quand une visiteuse s'annonça. Elle venait de Hull et elle se mit à parler à madame Racicot des Soeurs Servantes de Jésus-Marie, dont elle était une des bienfaitrices.

Madame Racicot qui ne connaissait rien de cette communauté, curieuse, et accomplissant sans le savoir les desseins de Dieu demanda des détails :

— C'est une petite communauté admirable, dit l'autre. Ce sont des religieuses contemplatives dont la prière a d'abord pour but d'aider les prêtres, de leur obtenir des forces morales et les lumières du Saint-Esprit pour qu'ils dirigent bien les âmes qui leur sont confiées. Le Saint-Sacrement est toujours exposé dans leur chapelle.

Le fer à repasser cessa de glisser sur le linge blanc. Madame Thériault, saisie, écoutait ces mots qui venaient à elle à travers la cloison. Prier pour les prêtres ! Prier pour qu'ils soient de plus en plus dignes de leur rôle, de l'amour de Dieu qui les a élevés à un tel honneur. Prier pour qu'ils soient tous

des saints et aider ainsi directement à la gloire de Dieu.

Marie-Céline qui avait vécu des années dans les presbytères, connaissait mieux qu'une autre encore les besoins spirituels du clergé; et elle qui trouvait si grand et si beau, le mystère de la sainte messe, voulait tant que les ministres qui accomplissaient un pareil sacrifice, fussent absolument dignes de leur mission! Prier pour les prêtres, quelle belle oeuvre!

Elle se remit à repasser, pensant que Louis-de-Gonzague était maintenant placé, qu'elle était libre, qu'elle n'avait plus de charges, et au milieu de sa douce et pieuse rêverie, elle entendit soudain: « C'est une communauté qui accepte les personnes âgées, les veuves aussi, je crois. »

Cette dame se trompait, les Soeurs Servantes de Jésus-Marie recrutant leurs sujets chez les jeunes, et n'acceptant de femmes plus âgées que par exception, mais madame Thériault crut, grâce à cette erreur, entendre directement l'appel de Dieu. Parce que ses enfants étaient maintenant en mesure de se tirer d'affaire, Dieu envoyait un ange, pour lui indiquer le chemin qu'elle devait suivre!

La visiteuse partie, elle alla sans hésitation demander à son amie quelques renseignements supplémentaires, puis elle monta à sa chambre, et elle écrivit la lettre suivante: Elle y demandait son admission chez les Soeurs Servantes de Jésus-Marie.

Révérènde Mère,

J'ai toujours conservé l'idée de me faire religieuse et aujourd'hui, que mes enfants sont capables de se suffire à eux-mêmes, que j'ai fait tout mon possible pour les élever dans la crainte de Dieu et les faire instruire, j'ai encore l'espoir que le bon Dieu exaucera mon désir de mourir religieuse, quoique j'en sois bien indigne.

Très révérende Mère, je m'abandonne à votre décision qui sera celle du bon Dieu. Je me recommande à vos bonnes prières et à celles de toute votre communauté. Je demeure, révérende soeur,

Votre très respectueuse,

Madame Céline-P. THÉRIAULT.

Elle avait écrit: « J'ai encore l'espoir que le bon Dieu exaucera mon désir de mourir religieuse. » Si la Maîtresse des novices qui reçut cette demande avait su que ce désir avait subsisté à travers mille obstacles et vicissitudes, à travers tout, depuis plus de vingt ans, elle n'aurait sans doute pas hésité à répondre: Venez au plus tôt.

Mais Marie-Céline n'avait rien expliqué. Elle n'avait que parlé de ses enfants, et ajouté: « Je m'abandonne à votre décision qui sera celle du bon Dieu. »

Elle écrivit cette lettre le 1er juin, à la veille d'avoir quarante-quatre ans. Pour elle c'était la dixième heure, le dernier espoir.

Dieu lui permettrait-il enfin d'aller pour toujours demeurer dans sa maison ?

Le 12 juin, elle reçut enfin la réponse. La Révérende Mère des novices était loin de lui ménager ses appréhensions !

Chère Madame,

Nous accusons réception de votre lettre par laquelle vous demandez votre admission dans notre Congrégation. Permettez-nous de faire quelques réflexions qui seront de nature à vous éclairer sur la démarche si sérieuse que vous faites en ce moment.

Vous n'ignorez pas que votre cas est exceptionnel et qu'il mérite d'être bien pesé devant Dieu. Se faire religieuse à quarante-quatre ans, cela demande un courage au-dessus de l'ordinaire. A cet âge, la formation du noviciat sera pénible. Serez-vous capable de vous faire enfant après vous être conduite en maîtresse si longtemps ? L'obéissance parfaite ne sera-t-elle pas trop dure ? Il faudra que vous vous soumettiez à une maîtresse plus jeune que vous; il faudra renoncer à vos manières de faire et de voir.

Puis, au noviciat, vous aurez des compagnes encore jeunes, qui sont bien enfants, je vous assure, tout cela ne vous effraie-t-il pas ? Maintenant avez-vous une bonne santé ? Si la santé vous manque il est évident que vous ne pourriez pas résister ici. Vos enfants, vous ne pourriez certainement pas les voir

aussi souvent que vous le désirez. Avez-vous pensé à tout cela ? et vous sentez-vous le courage de braver ces obstacles ?

Pensez-y bien sous le regard de Dieu. Priez le Saint-Esprit afin qu'Il vous éclaire et demandez à Marie de vous conduire Elle-même par la main. Si Jésus vous veut, ayez confiance, tout s'arrangera. Nous prions beaucoup pour vous; soyez-en assurée. Nous vous envoyons une notice sur la Congrégation avec un questionnaire que vous voudrez bien remplir et nous retourner, si toutefois, vous persévérez dans vos idées.

Veillez croire, Madame, à mon entier dévouement en J.M.J.

Soeur X.

Maîtresse des novices.

Comment ne pas admirer l'intelligence, la sagesse, la bonté de cette lettre ? Comment n'y pas voir l'inspiration divine ? Quelle mesure dans ces mots qu'emploie la religieuse. Elle voit clair. Elle sait qu'il faut beaucoup de vertu pour se plier à un règlement, destiné à de très jeunes âmes n'ayant pas encore perdu l'habitude d'obéir. Elle met les choses au point, montre tous les obstacles. Mais ceux-ci empilés comme une barricade, aussi dure apparemment à franchir que l'étaient autrefois les montagnes qui entouraient Marie-Célina, elle dit les mots qui consolent et laissent la porte ouverte à l'espérance. « Si Jésus vous veut, ayez confiance, tout s'arrangera. »

Ah ! plaignons les gens qui ne vivent pas du surnaturel, qui ne touchent jamais, comme nous pouvons le toucher en de pareilles circonstances, la réalité tangible de Dieu, l'action de Sa grâce dans ceux ou celles qu'Il a choisis. La terre est grande, immense, remplie d'hommes dont un trop grand nombre paraissent sans âmes. Ils voient bien les merveilles du monde, mais ne remontent pas au Créateur. Ils pensent aussi qu'ils s'en iront sans rien laisser, et disparaîtront dans un trou noir qu'ils appellent le néant.

A côté de ce monde, nous avons l'immense privilège de comprendre; pensons-nous suffisamment à remercier du don que nous avons reçu ? Nous ne savons pas bien L'aimer, Le remercier, L'implorer pour qu'Il pardonne toutes les offenses et étende Son royaume; trop souvent pour nous Sa parole tombe dans un terrain pierreux.

Mais heureux sommes-nous d'habiter un pays où, dans d'innombrables couvents, des religieuses aimant Dieu, acceptent de souffrir toute leur vie, de faire pénitence pour ceux qui font le mal, et tournent définitivement leur regard vers ce ciel qu'elles ont hâte de voir.

Ordinairement, elles ont tout sacrifié au moment où leur jeunesse leur permettait encore de croire que la vie était humainement très belle; avant d'avoir vu sombrer leurs illusions sur la possibilité de vivre ici-bas sans souffrance, de vivre en réalisant tous ses

désirs, en se remplissant les mains et le coeur de joies.

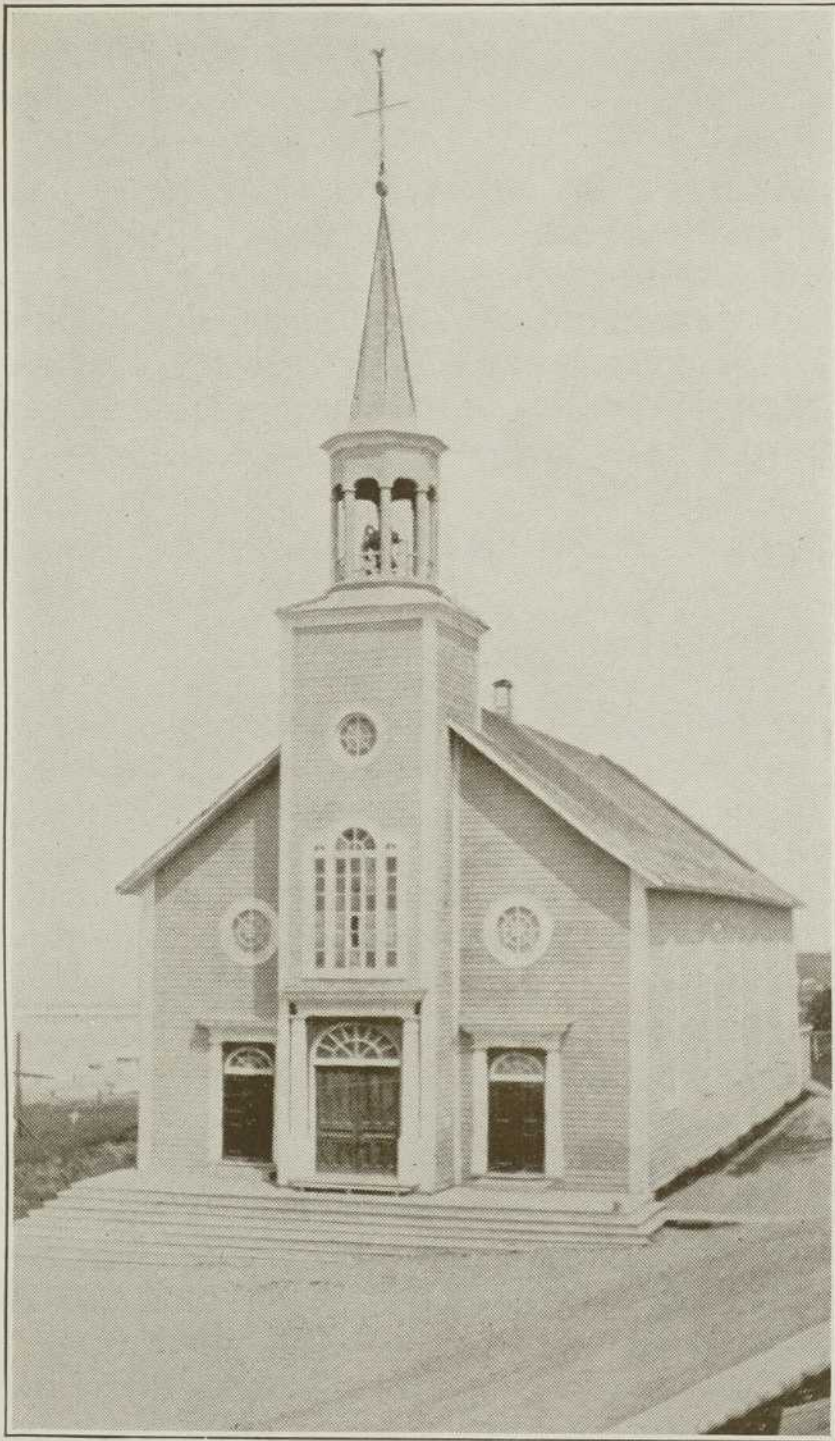
Marie-Céline avait voulu elle aussi donner sa vie à Dieu à l'âge le plus précieux. Dieu ne l'avait pas permis. Elle s'était inclinée. Elle avait attendu.

Elle a passé par monts et par vaux, elle a souffert, elle a lutté, mais jamais elle n'a cessé d'aimer plus que tout, son Créateur, de vivre pour Lui. Dans le monde, elle a su pratiquer la sanctification, et elle n'a pas perdu confiance.

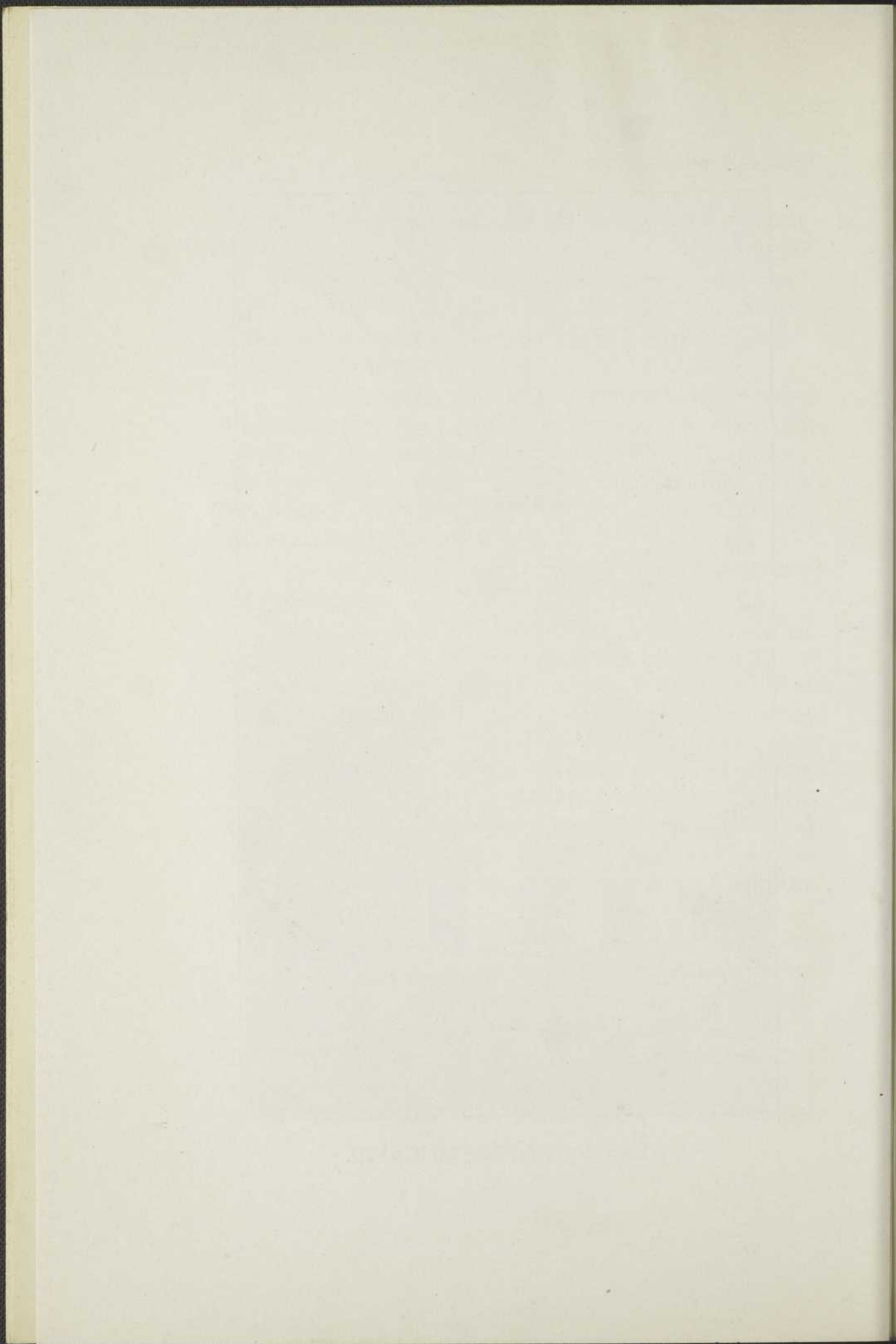
Le 20 juin, elle répondait à la Maîtresse des novices:

« La lecture de votre lettre m'a réjouie; mille fois merci. Oui, je veux croire que le Seigneur dans sa grande bonté exaucera mes désirs. Il est si bon, le bon Dieu, ne pourrions-nous jamais assez le dire et Le remercier? Ma bonne Mère, toutes les réflexions exposées dans votre lettre, elles sont faites depuis longtemps, et pour exécuter tout cela, « je ne compte pas sur mes propres forces, je sais que je suis incapable, mais je compte sur les forces de Jésus ». »

Et pour mes enfants, Dieu aussi soutiendra mon courage. Il scrute les coeurs et sait tenir compte de ce que nous faisons pour Lui. Depuis l'âge de quinze ans que je songe à la vie religieuse. Les principaux motifs qui me portent à entrer en communauté, ah! mais c'est afin de vivre plus étroitement



L'ÉGLISE DE RIVIÈRE AU RENARD.



avec Jésus, faire pénitence, me préparer à la mort.

J'ai une bonne santé. Si Dieu me veut, Il saura bien me la conserver. Il n'y a rien d'impossible au Seigneur. Loin de moi le manque de confiance. Soyez assurée, ma très Révérende Mère, que mes idées ne changeront pas, qu'au contraire, elles s'affermiront. Merci de vos bonnes prières dont je sollicite toujours une part. De coeur et d'esprit, je suis avec vous toutes.

Je demeure avec le plus profond respect,  
Très Révérende Mère.

Votre très humble.

Dès cette lettre, la future religieuse dévoile le secret de son âme; un amour de Dieu infini; une confiance sans borne; une admiration pour Sa Grandeur, Sa Bonté. Rien ne révèle plus sa soumission aux desseins du Ciel sur elle, que ces paroles qu'elle répétera si souvent dans ses lettres:

« Il est si bon, le bon Dieu. Ne pourrions-nous jamais assez le dire et Le remercier. »

Elle a quarante-quatre ans. Dès sa jeunesse, elle a été durement éprouvée; elle a perdu sa mère, un enfant, son mari. Elle a été pauvre, elle a dû lutter contre des difficultés qui nous demeurent inconnues, parce que, jamais elle ne s'est plainte. Mais notre propre expérience de la vie nous fait deviner sans peine qu'elle n'a pas été sans angoisses, sans misères de toutes sortes, pour gagner la

vie de deux enfants et la sienne propre. Elle connut à peine les joies d'un foyer bien à elle, elle servit les autres, et elle vécut presque constamment séparée de ses deux fils.

Mais elle passe à travers tout en répétant:

« Il est si bon, le bon Dieu. Pourrons-nous jamais assez le dire. »

Elle le trouve bon parce qu'Il lui a donné la foi; comme elle a la foi, elle sait qu'Il l'a aimée, qu'Il a voulu pour son bien ce qu'Il lui a imposé de peines; elle sait qu'un jour, bientôt, Il lui donnera le Ciel où elle Le verra enfin.

La beauté de cette âme, c'est sa confiance aveugle, sa soumission parfaite; jamais elle n'a demandé comme nous d'explications à Dieu, jamais elle n'a dit, comme nous le disons si souvent: « O Dieu, épargnez-moi ! » Au contraire, elle écrira que c'est dans la souffrance qu'il faut être joyeux, puisque c'est dans la croix qu'est le mérite.

De Hull, la réponse d'espérance arriva. Madame Thériault était invitée à se rendre à la Maison-Mère des Servantes de Jésus-Marie. Elle quitte Ville-Marie, une semaine après l'arrivée de son fils Louis-de-Gonzague, qui avait cru s'installer enfin auprès de sa mère, et qui fait le sacrifice d'une nouvelle séparation.

Elle part pour Chandler, où elle va demander le consentement de son fils Antonio; elle va revoir une dernière fois son pays et ses parents.

Pour vivre plus intimement avec Jésus. »  
Marie-Céline.

— III —

Les religieuses l'attendaient à Hull au début de septembre. Sans l'avoir prémédité, elle arriva au monastère le 21 août, jour de la fête de sainte Jeanne de Chantal. Elle arrivait, présentée par deux certificats de bonne conduite, donnés par des prêtres chez lesquels elle avait été ménagère.

Elle arrivait aussi pourvue du consentement de ses fils. L'aîné regretta cependant tout haut de voir sa mère les quitter, au moment où ils auraient enfin pu lui rendre un peu le bien qu'elle leur avait fait, au moment où ils pouvaient enfin gagner pour elle, cette vie qu'elle avait si longtemps et si péniblement gagnée pour eux.

Elle devint donc postulante et le 27 du même mois, elle leur écrivait :

« Soyez sans inquiétude, tout va bien et tout me plaît. Mon nid est déjà fait. Combien j'aime la vie du cloître et comme je suis contente d'être venue. Au début, cela vous paraît difficile. On y mène une vie si parfaite; mais le bon Dieu ne refuse jamais sa grâce à ceux qui la lui demandent. Je n'ai pas besoin de vous dire que je prie beaucoup pour vous, priez beaucoup pour ma persé-

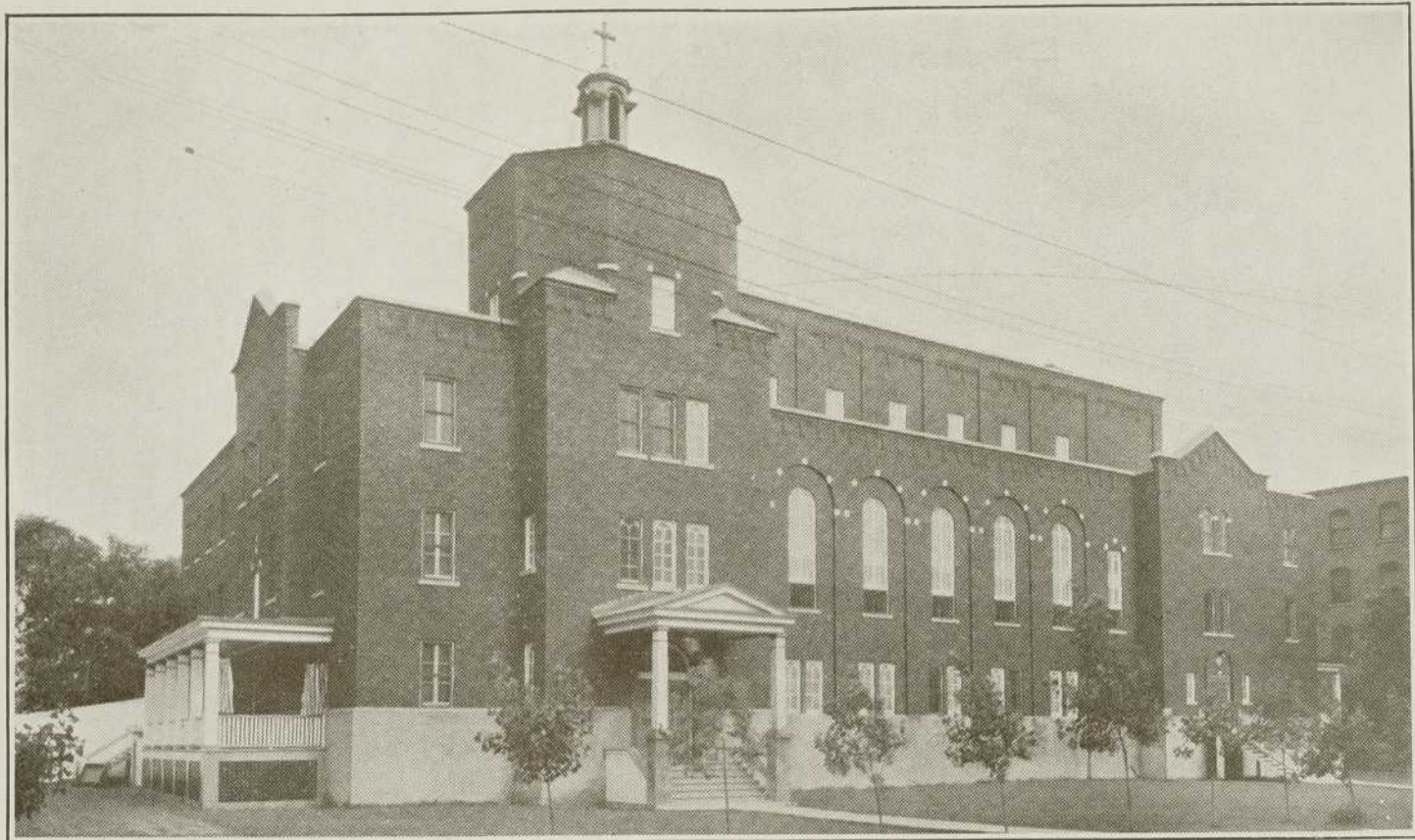
vérance. Je vous bénis et vous embrasse dans le coeur de Jésus.

Votre mère.

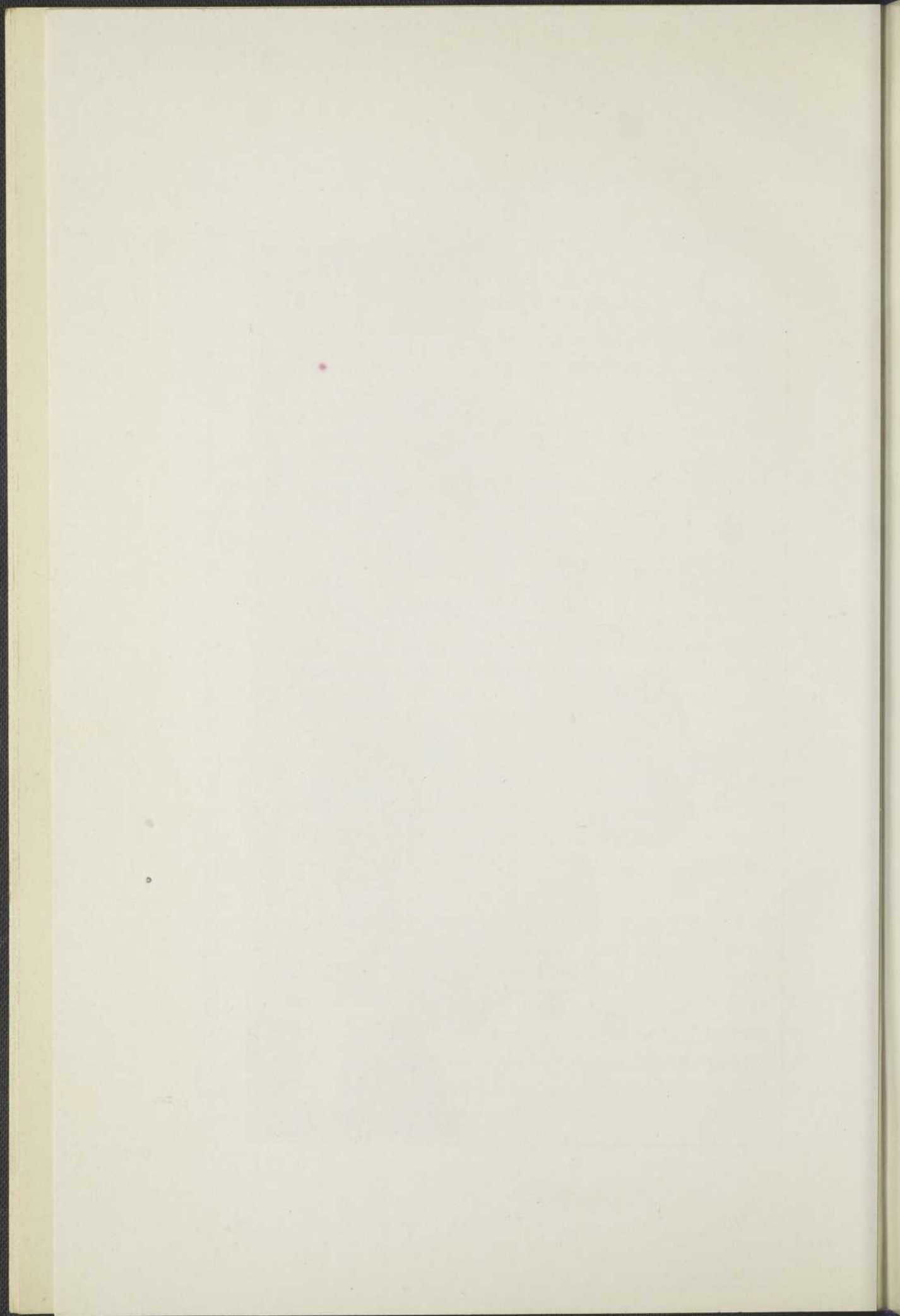
Quand la Maîtresse des novices rappellera plus tard ses souvenirs, elle écrira de Soeur Céлина:

« Comme elle était belle, notre petite veuve dans ses vêtements noirs. Et, si propre, si propre; quelle dignité dans toute sa personne. Sans que nous y ayons pensé, tout se régla pour qu'elle entrât le soir de la fête de Ste Jeanne de Chantal. Comme cette sainte, dont elle devait porter le nom, n'avait-elle pas eu à briser son coeur de mère, en s'arrachant des bras de ses enfants chéris. Comme son coeur maternel fut déchiré, mais comme elle était forte pour dérober sa douleur. Jamais elle ne parlait de ses enfants ou de ses souvenirs du monde. Elle écrivait à ses fils quand je lui disais de le faire. Ses lettres étaient admirables, empreintes de paix et de bonheur, sans cacher sa sollicitude maternelle. Je sais que bien des larmes coulaient là-bas quand on les lisait. »

Et ce sera dans ses lettres que l'on retrouvera son âme. C'est par ses lettres que nous la connaissons vraiment et que nous découvrirons la grandeur de son amour pour Dieu, et aussi la constante élévation de sa pensée, et la lumière qui baigne sans cesse son coeur, à cause de sa foi si complète, sa foi aveugle en la bonté suprême.



LE MONASTÈRE DES SERVANTES DE JÉSUS-MARIE, A HULL (MAISON-MÈRE).



Au noviciat, Marie-Céline se fait tout de suite remarquer par sa fidélité à la vie commune. Elle était simple et joyeuse, elle voulait être comme les autres, malgré son âge et jamais, elle ne laissait paraître d'ennuis aux manières enfantines de ses compagnes, toutes tellement plus jeunes. Elle riait avec elles, et savait les faire rire. Elle les émerveillait par sa grande confiance en la Révérende Mère Maîtresse, et leur servait d'exemple, car à la moindre difficulté, elle disait: « Aidez-moi, Mère-Maîtresse. »

On raconte qu'un jour, en faisant la méditation à haute-voix, selon l'exercice demandé aux postulantes, elle pleurait en demandant à Notre-Seigneur: « Pourquoi m'avez-vous tant aimée. » Aussi, la Révérende Mère-Maîtresse des Novices disait-elle de la nouvelle arrivée: « Comme elle est pieuse, notre postulante. Dès mon premier entretien avec elle j'ai compris que l'oraison lui était familière. C'est une âme de prière. »

Et la Révérende Mère-Servante Générale, de son côté, écrivait bientôt aux fils de Soeur Marie-Céline: « Remerciez le bon Dieu qui vous a donné une telle mère, si prudente, si réservée. Ses rares qualités ont été appréciées; aussi, avons-nous décidé avec permission de l'Ordinaire de déroger à la règle qui exige six mois entiers de postulat, et nous l'avons admise à la Prise d'Habit pour le dix décembre prochain. Durant les quatre mois qu'elle a passés parmi nous à l'étude de la vie religieuse,

elle a constamment donné des preuves d'esprit de sacrifice, de simplicité religieuse et de fidélité. Elle fut un vrai modèle au postulat. »

Le sacrifice qu'elle fit en quittant ses enfants, personne n'en mesurera l'étendue. Quitter ses deux fils, ne pouvoir leur écrire que quelques rares fois par année; avoir bien confiance que Dieu prend soin d'eux, comme elle Le Lui demande, mais être assez longtemps parfois sans savoir ce qu'ils deviennent. Une mère sait ce que cela comporte d'angoisse. Celle qui s'appelle pour un temps Soeur Céline ne le révèle que par des phrases comme celles-ci qui ne sont jamais des regrets ou des plaintes: « Il faut chacun de nous trois travailler de toutes nos forces pour aller dans le beau ciel. Si nous faisons généreusement le sacrifice de notre séparation sur la terre, espérons que le bon Dieu nous en tiendra compte et qu'au ciel Il nous réunira pour ne plus nous séparer. Chers enfants consolons-nous donc à cette pensée. Ce sera bientôt, la vie est si courte.

N'ayons donc pas peur que le temps ne passe pas assez vite, mais craignons seulement de mal l'employer. Efforçons-nous de l'employer en servant bien le bon Dieu puis espérons le beau ciel.

Toutes les fois que j'en aurai la permission je vous écrirai. Vous, écrivez, n'attendez pas de réponse. Écrivez, ne sera-ce que quelques mots, « car je serai inquiète ».

Ce petit bout d'inquiétude échappé à sa

tendresse maternelle, nous en dit long sur son sacrifice. Dans une lettre adressée à une de ses soeurs, à qui elle annonce sa prise d'habit, elle dit aussi: « je suis portée à croire que le bon Dieu a tenu compte de mes pauvres larmes. Tout, un jour, sera dévoilé. Pour le temps, louons, adorons, remercions un Dieu si bon, un Père si tendre, en attendant d'aller Le louer et Le bénir d'une manière parfaite dans le beau ciel. »

Le beau ciel. Le bon Dieu. Elle est tendue vers les deux, mais non pas comme il nous arrive de l'être souvent, par lassitude de souffrir les maux de la terre. Non, Soeur Céline l'écrira maintes fois. On doit être heureux de souffrir, puisque c'est en souffrant qu'on prend sa part à l'oeuvre du Christ. On doit être heureux de tout ce que le bon Dieu veut. Qu'importe cette souffrance « puisque le Ciel est au bout, et puisque ce qui est important c'est d'aimer Dieu fidèlement et de le servir tous les jours de sa vie. »

Cette façon qu'elle a d'envisager la vie, elle fera tout pour l'inculquer à ses fils. Elle fut l'éducatrice par excellence, par les conseils qu'elle leur donne toujours dans ses lettres, et par sa prière qui ne les quittera pas un instant; même loin d'eux, elle les guide. A un de ses fils qui a du lui écrire qu'il travaillait bien fort, elle rétorque: « Tant mieux. Le travail bien fait est un obstacle au démon. Et puis, l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler. Mais offre bien toutes

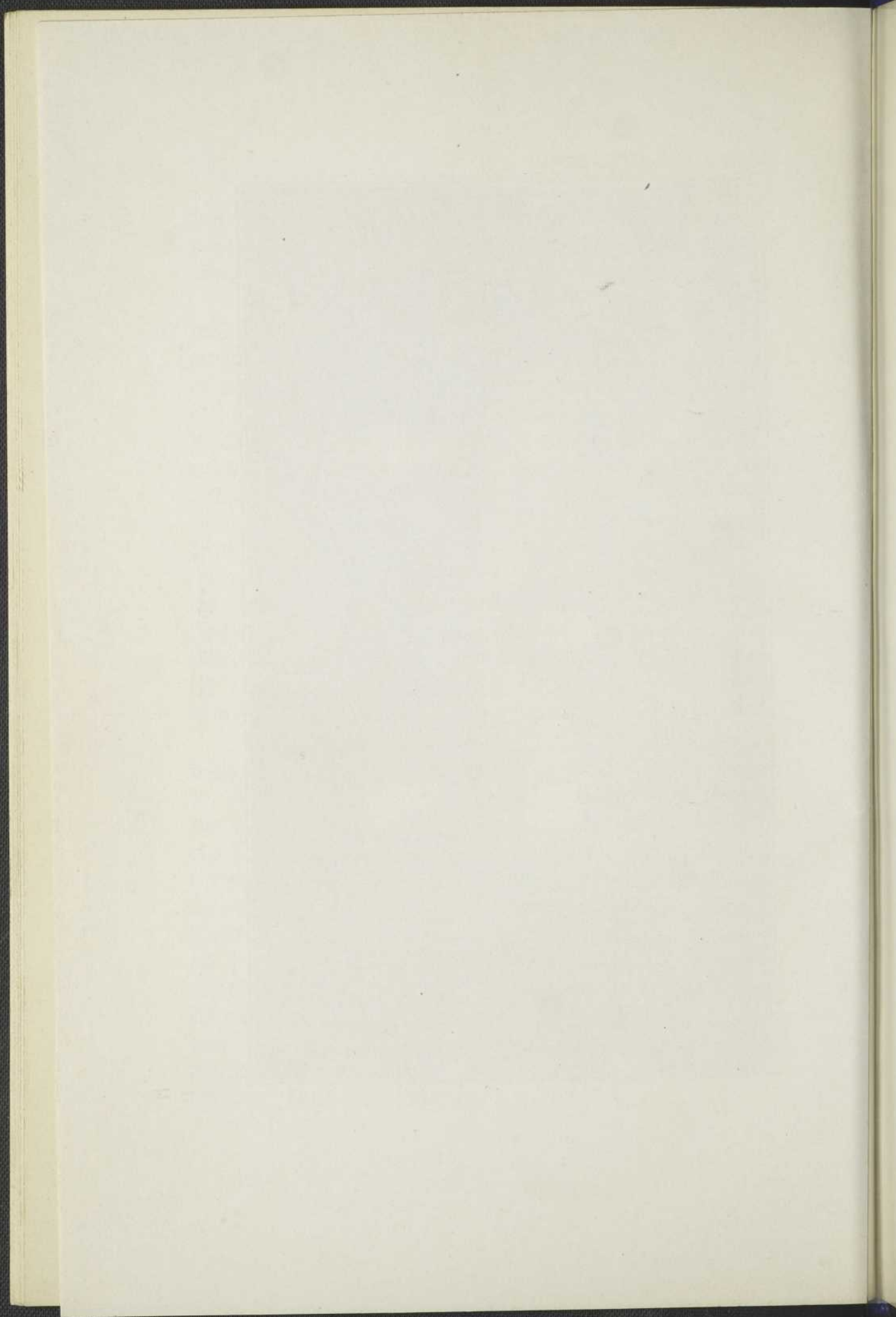
tes actions au bon Dieu, afin qu'elles te soient méritoires pour le ciel, ce beau ciel auquel nous devons sans cesse viser. »

L'hiver vient. À distance, elle veille au moral de ses fils, mais elle marque aussi le souci qu'elle a de leur santé par des phrases comme celle-ci: « Habille-toi chaudement. Pour cela, ne laisse pas tes bas de laine dans ta valise! » Et puis, elle s'inquiète de leur conduite: « Aujourd'hui, écrit-elle un jour à l'un de ses fils, c'est la fête de la Dédicace et à la chapelle, je pensais à toi et à Louis-de-Gonzague. Je me demandais: « Comment entendent-ils la messe? Comment se tiennent-ils dans la maison du bon Dieu? Est-ce qu'ils regardent à droite et à gauche? Est-ce qu'ils parlent? Est-ce qu'ils rient? Peut-être sont-ils comme tant d'autres, sans respect pour la maison du bon Dieu. »

On sent bien que rien ne pourrait l'affliger davantage, car cette humble postulante a déjà compris, non seulement la beauté de la foi, de l'amour de Dieu, mais la grandeur du Culte catholique, sa richesse. Nulle cérémonie religieuse ne la laisse indifférente. Soeur Céline ne se contente jamais de prier toute seule, sa prière personnelle, elle trouve sa joie à l'union parfaite de l'Église et s'émerveille que l'Église ait si bien composé sa liturgie. Dieu nous parle sans cesse, Dieu par la liturgie répond à nos questions, à nos angoisses de chaque jour, dans le propre du temps, dans ses offices.



LE NOVICIAT.



Marie-Céline avait cet amour de la liturgie avant son entrée au couvent; et elle témoigne dans tout le reste de sa vie, une fervente union avec l'Église; pas un jour ne passe sans qu'elle médite religieusement ce que l'Église en ce jour là médite en famille.

Le 23 novembre 1923, soeur Céline annonce ainsi à ses fils son entrée au noviciat: « Je viens vous apprendre une joyeuse nouvelle. C'est que mes très chères mères et notre Père Supérieur ont décidé de me faire prendre le Saint Habit le 10 décembre prochain, à sept heures et trente. Si vous ne pouvez pas venir, vous irez à la messe ce matin là, et faites la sainte communion. Nous nous rencontrerons dans le Coeur de Jésus pour Le remercier des grandes grâces dont Il nous a comblés, et pour Lui demander de Lui être fidèles jusqu'à la mort. Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, chers enfants. Ne soyez pas inquiets, c'est parce que c'est la règle.

Et elle écrira malgré ses sacrifices: « L'éternité ne sera pas assez longue pour remercier Dieu de m'avoir amenée dans sa maison où j'ai désiré d'habiter toute ma vie. »

Un amour de Dieu vraiment surnaturel seul peut dicter pareille exclamation. L'amour de Soeur Céline est un amour de tous les instants; elle vit dans ce Coeur de Jésus, en lequel elle souhaite toujours rencontrer ceux qu'elle aime et que sa vie ne lui permet plus de voir.

En parlant de ses fils, comme elle disait toujours « les enfants », un jour la Révérende Mère-Servante lui demande pourquoi elle ne disait plus « mes enfants ». Elle répondit aussitôt: « Oh ! non, ma mère, ils ne sont plus à moi. Je les ai donnés à Dieu. Ils sont à Lui. »

D'ailleurs elle garda toujours une grande discrétion sur les choses du monde. Les autres religieuses n'avaient pas de passé; elle, ensevelissait dans le silence et l'oubli, le sien propre. Pourtant, elle avait tant de souvenirs, qu'elle devait bien parfois être tentée d'en parler. Parler de ses enfants aurait été également bon. Elle s'interdisait cette joie humaine.

Avant la prise d'habit, elle écrivait à ses fils: « Je ne sais pas encore quel sera mon nom de religieuse, je vous l'écrirai. » Mais ils étaient présents le 10 décembre et ils entendirent de la bouche du R.P. Supérieur Ecclésiastique, le R.P. Villeneuve, aujourd'hui Son Éminence le Cardinal, la proclamation des noms nouveaux. Il y avait quatre élues, ce jour là; la quatrième était Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal.

« L'éternité ne sera pas assez longue pour remercier Dieu de m'avoir amenée dans sa maison où j'ai désiré d'habiter toute ma vie. »

Sr. Ste-Jeanne-de-Chantal

— IV —

Celle qui, jeune fille, avait exprimé son ardent désir de devenir religieuse, voyait enfin son rêve réalisé... mais à quarante-quatre ans. Dieu l'avait fait attendre bien longtemps et elle ne s'en plaignait pas; au contraire, elle disait: « L'éternité ne sera pas assez longue pour Le remercier ! »

Le monde était maintenant loin derrière elle, et elle pouvait écrire:

« C'est le bon Dieu qui me soutenait, et de même qu'Il a brisé des liens si forts, Il brisera, anéantira en moi tout ce qui fait défaut, tout ce qui m'empêche d'être totalement à Lui. »

Le directeur ecclésiastique de la communauté avait dit à la Révérende Mère Servante:

— Donnez-lui le saint habit, elle a fait son postulat dans le monde.

Au parloir, le jour de la cérémonie, voyant le plus jeune des fils qui pleurait, le R.P. Villeneuve le serra contre son coeur, pendant que Soeur Ste-Jeanne-de-Chantal lui disait:

— Mon Père, je vous le confie.

Plus tard, il dit à la supérieure:

— Vous ne savez pas quel sacrifice fait cette mère.

Dorénavant les plus fréquentes rencontres de ses enfants, se feront dans le Coeur de Jésus. À chaque occasion, elle leur recommandera de s'y mettre pour penser à elle, mais surtout pour offrir leurs peines, leurs projets, leurs joies, leur travail; pour demander assistance dans les moments difficiles: assistance et conseil.

Le monde qui ne voit pas Dieu, qui n'y croit qu'avec routine, ne comprendra pas une pareille dévotion. Ceux qui ont reçu le don de Piété, y puiseront un exemple à imiter. Puisque nos coeurs humains et faibles, quand ils sont bons, souffrent tant des souffrances des êtres chers, comment Jésus n'aurait-il pas pitié? Le Coeur de Jésus devrait être le Coeur du monde, si tous croyaient fermement, et comme à la réalité, au monde surnaturel.

« Rencontrons-nous dans le Coeur de Jésus pour Le remercier des grandes grâces dont Il nous a toujours comblés et pour Lui demander d'être fidèles jusqu'à la mort. La grâce de la persévérance, nous devons la lui demander tous les jours, nous souvenant de ces paroles: « Celui là seul sera sauvé qui persévèrera jusqu'à la mort. »

Elle reviendra maintes fois sur cette idée.

Au cadet elle écrit ensuite: « Ta fête aura

lieu le 8 décembre. Je te la souhaite sainte et heureuse. Prie bien la sainte Vierge en ce beau Jour de son Immaculée Conception, de toujours te conserver pur. Je la prierai pour toi, pour qu'elle conserve toujours ton coeur exempt de souillures. »

Les prières de Soeur Ste-Jeanne-de-Chantal ne resteront pas sans réponse pour ses fils. Elle les a confiés à Dieu. Elle les lui a donnés. Dieu s'occupe d'eux, les guide, les protège, et les garde surtout dans la voie droite, comme elle L'en suppliait avec tant d'ardeur.

Il lui faut bien souvent leur demander de ne pas s'inquiéter si elle ne peut pas leur écrire à cause de la Règle. Elle dit: « C'est un sacrifice de part et d'autre que le bon Dieu saura bien récompenser, car les douleurs du coeur ne lui sont pas indifférentes. »

Et ailleurs: « Si nous prions bien, nous nous jetons dans les bras de Jésus et de Marie, notre bonne Mère; ayons confiance, le diable ne pourra pas nous atteindre. Il faut bien prier aussi pour tout le monde, pour tous ces pauvres malheureux qui courent à leur perte et qui oublient leur pauvre âme qui a coûté tout le sang d'un Dieu. Ah ! oui, prions bien, mon enfant, et pour nous, méprisons ces plaisirs éphémères pour ne penser qu'au beau ciel. Souffrons avec patience et résignation les maux de cette vie et un jour nous irons dans ce beau Paradis voir le bon Dieu. Qu'est-ce que quelques années de souffrances, pour s'assurer une éternité de bonheur ? Allons,

prions ensemble et acheminons-nous avec confiance vers le ciel notre patrie, où nous chanterons un éternel alleluia. (Lettre du 23 avril 1924.)

La nostalgie du ciel, a écrit saint Grégoire, est un signe d'état de grâce et de prédestination. Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal possède au plus haut degré cet amour du ciel. Pas une de ses lettres ne manque d'en parler. Et toute son attitude, à travers sa vie dans le monde, d'abord, et ensuite sa vie monastique, exprime cet amour, ce désir de voir Dieu. Et son présent, pour préparer l'avenir éternel, son présent n'est qu'à Dieu, son présent ne compte que pour Dieu. Elle fait chacun de ses pas pour Lui, et en pensant chaque jour que ce ne sera pas bien long, et que Dieu l'attendra au seuil du Paradis; elle endure chaque misère, chaque douleur pour Lui.

Le 21 août, cette année-là elle écrit une nouvelle lettre, permise à l'occasion de la fête de sainte Jeanne de Chantal, devenue sa patronne.

« Mère-Maîtresse m'a donné la permission de vous écrire. Cela m'a fait un immense plaisir et je viens vous dire un affectueux bonjour. Ma santé est très bonne et je suis toujours heureuse dans la maison de Dieu. Voilà une année que j'y suis, année qui m'a paru bien courte au service du Seigneur. Je dis bien courte et bien longue, aussi, car lorsqu'on attend, on trouve toujours le temps long, n'est-ce pas? J'attends avec anxiété

le jour de ma profession. Aurais-je ce bonheur ? Ah ! je m'en sens si indigne que j'ose à peine l'espérer. Cependant je ne me décourage pas et je me berce dans la douce confiance de la bonté de Jésus, et l'intercession de la douce Vierge Marie, notre chère et bonne mère. Laissez-moi vous dire tout bas à l'oreille que vous ne m'écrivez pas souvent. Travaillez bien, en vue de plaire au bon Dieu toujours. »

Soeur Ste-Jeanne-de-Chantal, novice, a donc commencé à se préparer à sa profession. Elle le fait d'abord en observant méticuleusement le règlement. Jamais, nous le voyons, elle ne demande la permission d'écrire à ses enfants, même si elle est inquiète. Elle leur indique aussi les jours et les heures du parloir. Elle est absolument soumise et prête à tous les sacrifices; et pourtant un coeur comme le sien dut les aimer beaucoup, ces fils donnés à Dieu. La religieuse d'ailleurs reste bien maternelle, lorsqu'elle leur prodigue les bons conseils:

« Fais de petites mortifications, — va communier souvent. — Aime bien la sainte Vierge. — Habille-toi bien chaudement. — Soigne ta gorge. — Vous n'êtes que deux petits frères, aimez-vous bien, conseillez-vous, encouragez-vous l'un et l'autre. Je vous bénis au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Et au monastère, Soeur Ste-Jeanne travaille comme elle le doit à sa perfection. « Il faut se mettre en garde, écrit Mgr Lelong dans

son catéchisme de la vie religieuse, contre ces récits qui tendraient à faire croire que les Saints ont été saints sans peine, et qu'étant saints, ils n'avaient rien à se reprocher. Non, une religieuse doit travailler à l'acquisition de la perfection, doucement, courageusement, et continuellement. Doucement, car c'est une affaire de temps, de patience et de calme, — on doit s'attendre à rencontrer des difficultés et des luttes et le travail de la perfection n'est pas une affaire d'un jour, mais de toute la vie. »

Soeur Ste-Jeanne-de-Chantal avait de belles qualités et un grand amour de Dieu, mais elle n'était pas parfaite; elle avait à se laisser former, à accepter les remarques et les humiliations comme une jeune novice. Inutile d'insister sur les difficultés qu'elle dut traverser, à son âge, pour toujours s'incliner. Mais son extérieur même révélait un caractère résolu à se donner à Dieu au prix des plus grands sacrifices, des plus grands détachements. Elle avait une nature droite, un bon jugement. Elle était d'une admirable discrétion, et toujours digne; on lui reprocha de ne pas s'avancer la première quand il s'agissait d'un travail malpropre. Elle avait le défaut de sa grande qualité, elle dont on avait dit autrefois: « Cette petite dame-là est tirée à quatre épingles, même pour faire son blanchissage. »

Naturellement autoritaire, elle fut pourtant au noviciat d'une obéissance enfantine.

Elle ne garda jamais rancune des petites épreuves qu'elle dut subir comme les autres, et elle parut toujours les avoir oubliées entièrement. Ni sa ferveur, ni sa générosité ne se démentirent un instant. Au jour de l'an, elle écrit toujours à ses fils sa lettre de bénédiction.

— « Je vous bénis, et vous souhaite une bonne, sainte, heureuse année. Oui, chers enfants, il faut qu'elle soit sainte, bien remplie pour le ciel. Notre seule ambition doit être d'amasser des trésors pour le ciel, et quels sont ces trésors ? Ce sont nos prières bien faites, nos messes bien entendues, nos sacrifices, nos peines, nos ennuis, etc... Tout souffrir avec patience et résignation, pour le bon plaisir de Dieu, en union avec Jésus et Marie. Voilà, chers enfants, les trésors qui nous serviront à acheter le beau ciel. Ah ! oui, pensons-y bien. Pensons à Jésus de la Crèche, à Jésus de la Croix et à Jésus de l'Eucharistie. Tenons nos yeux fixés sur un si grand modèle et nous aurons toujours le courage de tout supporter jusqu'au terme de notre vie. Ainsi nous pourrons avoir l'espoir d'être couronnés par ce bon Maître. Faites le bien sous le regard de Jésus et de Marie; en union avec eux; en pensant qu'ils ont travaillé comme nous. N'est-ce pas consolant de songer que le roi du ciel et de la terre et Sa Sainte Mère ont travaillé aussi » (Lettre du 30 décembre 1924.)

Plus loin, elle ajoute: « Je n'ai pas besoin

de vous dire comme c'était beau ici, la messe de minuit. Comme nous remercions le bon Dieu dans la joie et l'allégresse de nous avoir arrachées du monde ! »

Du 25 mai 1925 au 24 mai 1926, le parloir du monastère devra rester fermé, à cause de réparations urgentes.

« Si cela vous dérange de venir avant, écrit simplement Soeur Ste-Jeanne, ne venez pas. Le sacrifice sera plus grand. Nous l'offrirons au bon Dieu. »

Elle s'entraînait au détachement parfait. Jamais on n'avait à lui reprocher de manquements à la règle, et elle était d'ailleurs si humble qu'on ne la remarquait pas.

L'heure de la Profession sonna enfin. Elle confia dans son bonheur, à sa soeur Petite Franciscaine de Marie: « Dieu a toujours été bon pour moi, j'en ai bien des millions de mercis à lui adresser » et à ses enfants: « Réjouissez-vous avec nous car c'est une bien grande faveur que Dieu nous accorde. Ne vous attristez pas, réjouissez-vous. Autrefois, quand je pensais au bonheur que j'aurais de mourir religieuse, ne voyant pas les moyens de réaliser mon rêve, je me mettais à pleurer, je voyais que c'était une trop grande grâce pour moi; le dix décembre prochain, mon désir sera comblé. »

Le 10 décembre 1925, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal fait donc profession. Le grand jour est encore présidé par le R.P. Supérieur Ecclésiastique de la Communauté,

aujourd'hui Son Em. le cardinal Villeneuve. Le R. P. Trudel, S.M.M., donne le sermon sous ce titre: « Offrez au Seigneur un sacrifice de louange et présentez vos vœux au Très-Haut. »

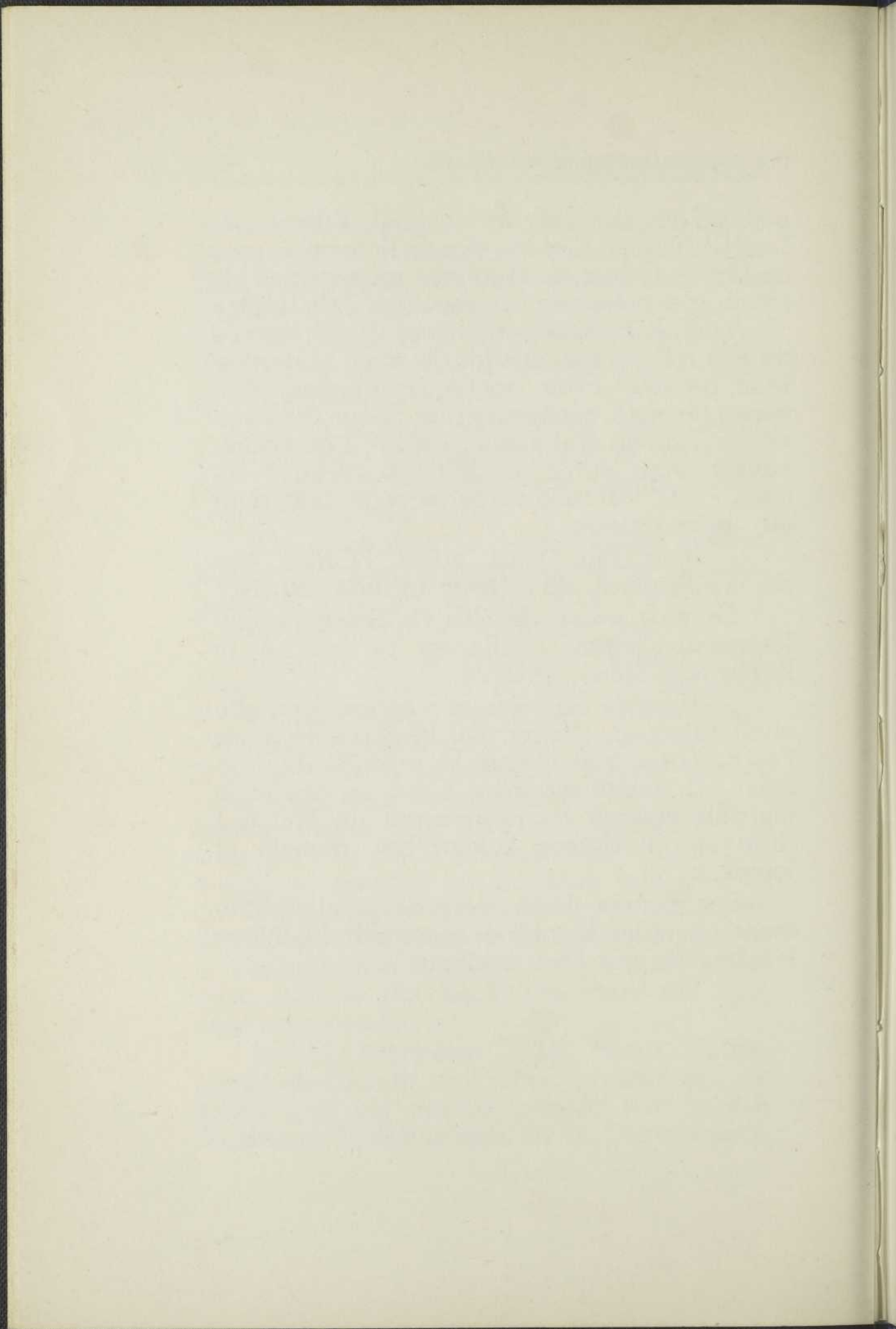
Le T. R. P. Supérieur après la cérémonie dit aux religieuses qu'elles devaient remercier Dieu de leur avoir donné pour soeur, une personne aussi généreuse que Soeur Ste-Jeanne de-Chantal, et il ajoute: « Je crois que dorénavant, vous aurez un office nouveau à réciter. » Et les religieuses le regardant d'un air interrogateur:

— Mais oui, vous aurez l'Office des Saintes Femmes, dit-il, avec un bon sourire.

Le plus jeune des fils de Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal confia en ce jour à la Révérende Mère Servante:

— Lorsque ma mère m'a annoncé qu'elle allait entrer au Cloître, j'ai bien pleuré, mais j'ai compris que c'était la volonté du bon Dieu. Il voulait ma mère à son service et je me suis résigné en prononçant un Fiat qui dure et qui durera aujourd'hui, demain et toujours.

Les prières de sa mère devaient visiblement lui aider bientôt à accomplir lui-même les desseins que Dieu avait sur lui.



« Veni, sponsa Christi. »

— V —

— Venez, épouse du Christ.

La sainte Église fait chanter ces paroles au Trait de la messe des Saintes Femmes.

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal avait aspiré à être l'épouse du Christ. Dieu lui avait enfin accordé la grâce d'être religieuse. Et tous les jours sa piété l'unissait davantage au Sauveur.

Ses compagnes se rappellent avec édification, ses longues visites le dimanche à la chapelle. Elle passait presque toute la journée dans une oraison profonde. Elle ne se servait pas de livre pour ses colloques avec le Divin Maître, elle allait à Lui, tout simplement; avec son coeur de mère, pour prier pour ses enfants; avec son coeur d'épouse, pour consoler ce Christ offensé par tant de pécheurs.

Dans toutes ses lettres, lorsqu'elle parle des ingrattitudes des hommes envers Dieu, de leurs fautes, on sent qu'elle en souffre profondément, comme si elle-même subissait tout ce mal.

Elle se fait un règlement de vie intérieure. Elle copie et médite des résolutions inspirées par un prédicateur de retraite:

— Idéal: je dois vivre chaque jour unie à la Vierge au pied de la Croix.

1. Soigner mon oraison qui portera souvent sur ce sujet.

2. Veiller à actualiser cette pensée dans le cours de la journée. Prendre pour cela certains petits moyens, par exemple, porter la main à mon crucifix, regarder telle image.

3. Chaque matin veiller à renouveler mes vœux à la messe que j'entendrai en union avec Marie la Vierge de Douleurs.

4. Me rappeler dans ma communion et mon action de grâces, que je communie à une victime.

5. Rappeler encore cette idée dans mon examen particulier. Pour triompher de mon égoïsme et de ma mollesse, je veillerai à me gêner pour rendre service spécialement en tel ou tel cas.

Pour la charité, je m'oublierai spécialement à tel moment. M'unir à Jésus et à la Vierge au pied de la Croix.

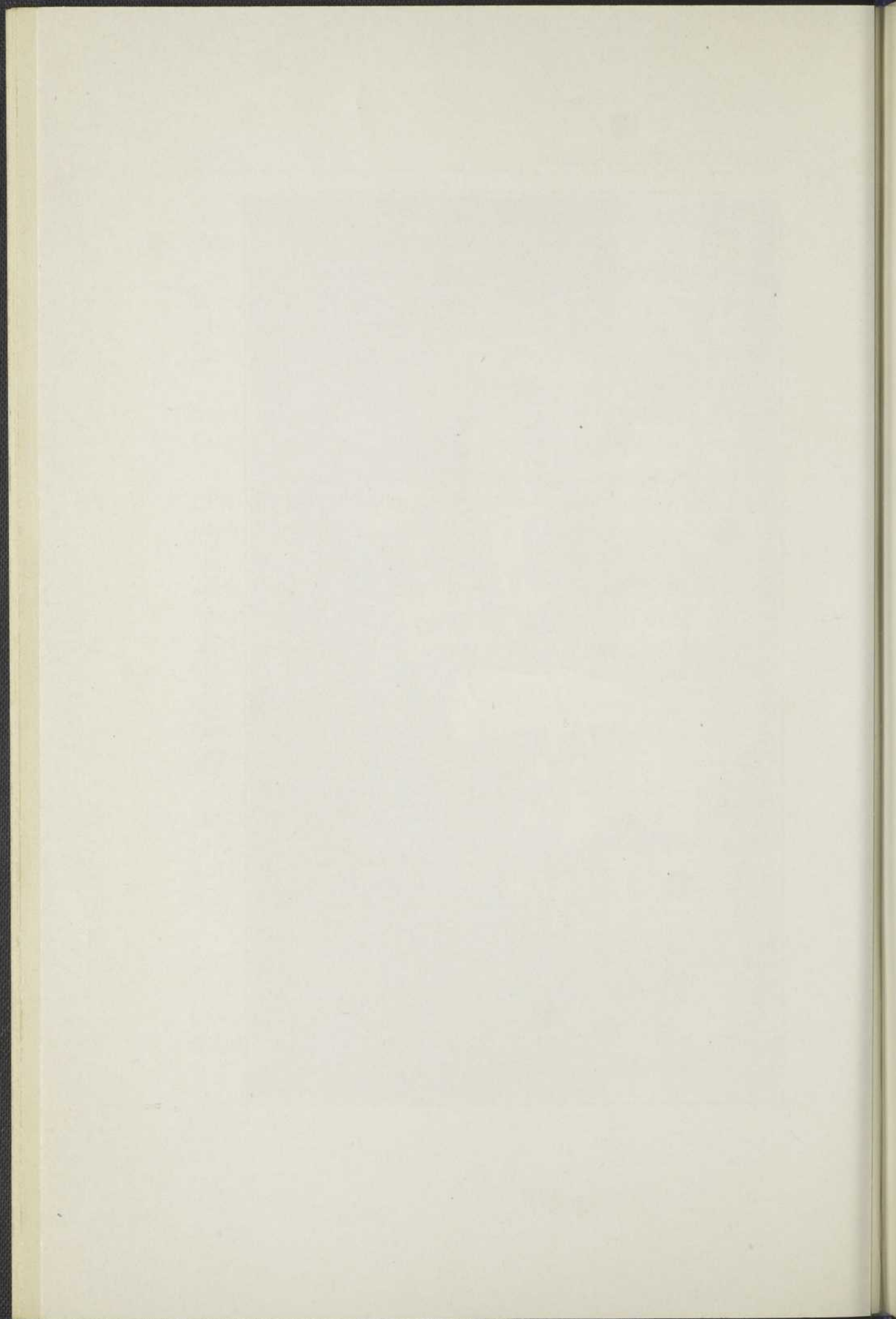
C'est sur ces points plus négligés que porteront mes résolutions de retraite et de la sorte, j'éviterai les écarts qui me porteraient à droite et à gauche sans atteindre le point qui intéresse ma vie intérieure.

Je déterminerai le sujet de mon examen particulier qui sera nécessairement un des plus négligés, allant toujours au plus pressé pour revenir ensuite à mes défauts dominants.

Quand l'âme est vide, il est bon de re-



LA SALLE DES HOSTIES.



prendre l'idéal, d'ordinaire il parle encore quand les autres points ne disent plus rien.—

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal savait reconnaître ses fautes et elle avait l'humilité de les avouer. Une religieuse a conservé un de ses billets, sur lequel elle donne l'explication d'un de ses manquements et ajoute:

« Ma bonne mère, je vous en demande pardon. Vous avez vu combien je suis imparfaite, il fait bon d'avoir de ces humiliations. Pardonnez-moi je sais qu'une mère pardonne à son enfant et votre bon coeur me pardonnera. Votre enfant repentante et qui vous aime bien. »

Sa charité était aussi remarquable que son humilité. Jamais elle n'a fait de rapports défavorables sur ses Soeurs. Elle ensevelissait dans le silence, les contrariétés inévitables de la vie commune. S'il lui arrivait d'avoir une parole prompte, elle s'excusait ensuite humblement de cette impatience. Mais toujours elle respectait la réputation des autres religieuses.

Toujours nourrie d'une piété solide, elle avait compris les grands préceptes du Maître, et dans ses entretiens intimes, on saisissait l'application continue de sa volonté à la pratique parfaite des deux vertus les plus chères au Coeur de Jésus: la charité et l'humilité.

Elle avait constamment peur de manquer à la charité et disait: « Il faut apporter autant de vigilance à combattre une tentation contre

la charité qu'une autre grave tentation. » Ce n'était pas en vain que, suivant pieusement les prières liturgiques de la messe, elle demandait chaque matin: « Mettez Seigneur une garde à ma bouche, afin que mon coeur ne s'abaisse pas à des paroles de malice et ne cherche point des excuses à mes péchés. »

Dieu l'exauça. Dieu lui donna toujours la force de ne prononcer aucune critique, aucun jugement téméraire. C'est ce qui fait ressortir de toute sa vie, de ses lettres et de ses actes, cette impression de dignité, de réserve, de distinction parfaite. On l'imagine allant à petits pas dans le monastère, avec Dieu parlant à son âme, et L'empêchant de lever les yeux. Et on arrive à la conclusion qu'elle était si intime avec Dieu et si pénétrée du respect, de l'amour qu'elle Lui devait, qu'elle demeurait constamment dans une sphère plus élevée, plus proche de la grandeur divine, et au-dessus de tout, en dehors des contingences et des médiocrités de la vie ordinaire.

Dans certaines circonstances pénibles au monastère, elle dit à quelques-unes de ses compagnes qui en faisaient commentaire:

— Ah ! Laissons faire. Offrons cela pour les Prêtres.

Ce qui nous prouve qu'elle n'oubliait pas le grand but de la fondation à laquelle elle appartenait.

Ou encore, elle disait:

— Imitons les petits enfants qui disent: Va-t-en, Satan, viens petit Jésus dans mon coeur.

Elle avait aussi une grande délicatesse de sentiment, et le respect ému de la douleur d'autrui.

Un soir, une des religieuses venait d'apprendre un grand deuil survenu chez elle; une compagne, à la récréation, l'oubliant, manifestait soudain une joie exubérante.

— Ma Soeur, supplia discrètement Soeur Sainte-Jeanne, faisons un sacrifice, notre petite Soeur est dans la peine.

Elle montrait d'ailleurs toujours beaucoup d'attention pour ses compagnes, s'intéressant à ce qui les intéressait, soit une lecture, un travail, ou autre chose.

Ses deux fils, pour un temps, vivent dans la même ville, et elle s'en réjouit. Elle leur répète constamment le grand commandement divin: « Aimez-vous bien, comme deux bons petits frères. Aidez-vous. »

Elle leur écrit encore: « Le monde ne rêve que plaisirs. Rêvez plutôt pénitence et sacrifice, si vous voulez sauver votre âme. Il faut souffrir ici-bas pour être heureux dans l'éternité. »

Une autre fois, elle écrit à Louis-de-Gonzague: « J'ai bien mal à la tête, mais je t'écris quand même car le coeur me crève lorsque je pense que ça fait si longtemps que je ne t'ai pas écrit. Pauvre enfant. La vie n'est

semée que de sacrifices. Cependant réjouissons-nous, soyons dans la joie, car les sacrifices servent à nous acheter le beau Paradis. Aujourd'hui, c'est la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge. Quel sujet de joie pour nous, comme nous devons nous réjouir avec elle de son entrée triomphante au ciel. Après tant d'années loin de son Jésus quel bonheur de le revoir enfin pour toujours. »

Soeur Sainte-Jeanne mesure-t-elle en ce moment, le chagrin des années qu'elle aussi passe loin des siens ?

Elle continue:

« Demandons à cette bonne Mère la grâce d'imiter son courage, sa patience invincible dans la souffrance, afin de partager son bonheur, sa gloire au ciel. »

De plus en plus, désormais, les lettres de Soeur Sainte-Jeanne seront remplies de son désir du ciel, de la pensée du ciel.

« Comme nous serons heureux d'avoir souffert, d'avoir peiné, d'avoir pleuré, d'avoir sacrifié ce que nous avons de plus cher ici-bas. Toutes ces peines ne durent qu'un jour et la récompense sera éternelle. Que notre unique pensée soit d'amasser des trésors pour le ciel. »

Le 10 décembre 1926 elle renouvelle ses vœux, et d'un cœur de plus en plus pieux. Peu de temps après, cependant, son fils aîné lui apprend qu'il est malade, et la voilà bien tourmentée malgré sa soumission à Dieu:

« J'ai eu de bien mauvaises nouvelles,

écrit-elle à son autre fils, Louis-de-Gonzague, je dis mauvaises, mais je ne dois pas dire cela, car rien n'arrive sans la permission du bon Dieu et tout ce que ce bon Père nous envoie est bon. Tout de même cette nouvelle m'a plongée dans la douleur.» Le reste de la lettre trahit l'affolement maternel; elle recommande à Louis-de-Gonzague de s'occuper de son frère, de lui aider de son argent s'il le faut. Elle répète son inquiétude: « O cher enfant, je ne peux pas te dire combien j'ai de peine, mais il ne faut pas se décourager, mais se jeter avec confiance dans les bras du Divin Maître. »

Elle avait raison. L'alerte est vite passée.

En décembre 1927, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal est appelée à quitter la maison de Hull, pour le Nazareth Marie Médiatrice, au Cap-de-la-Madeleine.

Les annales de cette maison font le récit de l'arrivée de Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal et d'une compagne. On salue les nouvelles venues par le chant du Magnificat et du Souvenez-vous. La Révérende Mère-Servante leur dit ensuite:

— C'est avec toute la tendresse du Coeur maternel de notre Divine Abbessse que je vous accueille aujourd'hui et c'est ainsi que vos Soeurs vous accueillent avec moi. Que Notre-Seigneur vous comble de sa paix et d'une grande joie afin que vous partagiez le bonheur que vos Soeurs goûtent depuis leur arrivée.

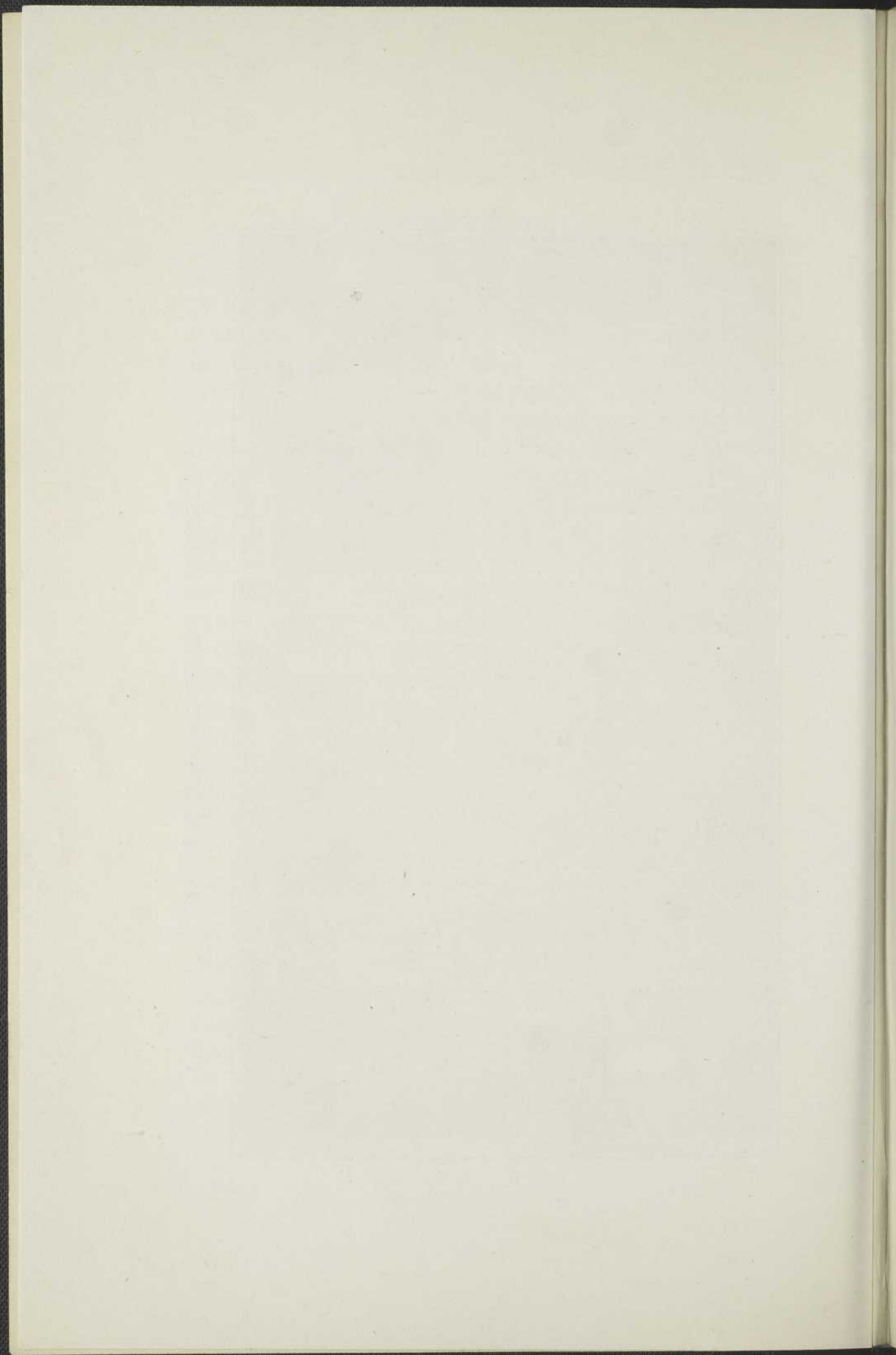
Soeur Sainte-Jeanne est d'abord nommée aide-sacristine, mais les nombreuses prostrations la fatiguant beaucoup, elle fut chargée de la cuisine où elle déploya un grand dévouement. Elle avait l'art de rendre savoureux les mets les plus insipides. Les Soeurs qui la secondaient parfois trouvaient, paraît-il, que ses commandements manquaient de suavité; mais pour elle, on ne l'entendit jamais faire la moindre critique de ses aides.

Un peu après son arrivée au Cap-de-la-Madeleine, elle écrit à Louis-de-Gonzague, son bonheur, « d'avoir quitté une bonne mère et des bonnes Soeurs, et de retrouver une bonne Mère et des bonnes Soeurs, dans une maison où il fait bon d'habiter ensemble ». Mais elle ajoute ce petit post-scriptum. « Après les Fêtes, je dois aller à l'hôpital subir une petite opération. Ne t'inquiète pas, ce ne sera pas grand chose. » Sa maladie cependant était assez sérieuse, mais elle rassure sans cesse ses fils, l'un après l'autre:

« Sois sans inquiétude. Dors sur tes deux oreilles, je ne suis pas encore guérie mais je vais guérir. Je ne mourrai pas encore cette fois. » Et elle ajoute cette phrase si admirable: « Il faut aimer à vivre, parce que le bon Dieu le veut. Il faut aimer à mourir parce que le bon Dieu le veut. Si je meurs avant toi, lorsque tu en auras la nouvelle, sois dans la joie, parce que ta mère sera dans la joie de faire la volonté du bon Dieu. »



LA CHAPELLE DU MONASTÈRE A RIMOUSKI.



Envions une soumission aussi parfaite aux desseins de Dieu.

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal a maintenant commencé à se préparer avec ferveur à sa profession perpétuelle. Elle écrit vers ce temps:

« Je veux travailler de toutes mes forces à la perfection du silence si cher à Jésus, et à Marie notre divine Abbessse. Ce sera sans doute le plus grand moyen d'arriver à l'amour du bon Dieu. Je demande au bon Dieu de prendre ma langue, de la paralyser, si je ne suis pas pour devenir parfaitement silencieuse. »

Et ailleurs, en résolution de retraite:

« Je veux vivre de la foi. Qu'il fait bon de penser ô Jésus, que, en tant que Dieu, vous êtes partout, que toujours votre oeil de Père est fixé sur moi, mais il est doux et ravissant à la chapelle, d'être agenouillée devant l'Hostie de l'Ostensoir, de contempler votre adorable personne, car vous êtes là, je le crois, je le sais. Et lorsque je reçois cette petite Hostie, je Vous reçois, ô Père qui m'avez créée, ô Fils qui m'avez rachetée, ô Saint-Esprit qui me sanctifiez.

— O mon Dieu et mon Tout, vous êtes ma richesse, ma joie, mon bonheur, mon cher trésor... ô Marie, ma bonne Mère, faites que je croie, que j'espère et que j'aime de plus en plus. Je vous supplie d'avoir pitié de ma faiblesse et de me venir en aide, afin que

pendant ce mois, je sois totalement et parfaitement à vous et à Jésus, c'est-à-dire bien unie à vous pour être mieux unie à Jésus dans la pratique de toutes les vertus: piété, humilité, douceur, patience, résignation comme vous, à tout ce que le bon Dieu voudra de moi.

— Faites que je sois charitable envers mes Soeurs, charitable envers les Prêtres, charitable envers les pauvres pécheurs; ô Marie, que l'aumône de mes prières offertes par Vous à Jésus leur mérite toutes sortes de grâces et de bénédictions. »

Le 21 octobre 1928, la très Révérende Mère-Servante Générale, annonce à Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal qu'elle est admise à l'émission des Voeux Perpétuels.

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal est remplie d'une grande joie, et de beaucoup de reconnaissance. Elle s'humilie, demande pardon des fautes qu'elle a pu commettre, demande pardon de n'avoir pas toujours été exemplaire en tout et partout. Et elle continue: « J'ai confiance que vous me pardonnerez parce que je vous sais bonne, charitable, miséricordieuse, vous ressemblez au bon Dieu. Oui, comme il est bon, le bon Dieu ! Ce grand désir que Lui-même avait mis dans mon coeur, voilà que bientôt il va être à son comble. Oui, le 10 décembre, j'irai au pied de l'autel, tremblante et confuse de mon indignité, de ma faiblesse, de mon néant, mais pleine de confiance en sa bonté d'Époux. J'irai jurer

fidélité jusqu'à la mort dans l'immolation. « Je crains tout de ma faiblesse, ô mon Dieu, mais j'espère tout de vos bontés. »

Le 10 décembre la cérémonie est présidée par le Révérend Père Arthur Joyal, qui prononce le sermon sur ce texte: « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. » — « Entre vos mains, Seigneur, Je remets mon âme. »

Commentant cette parole de Jésus mourant, le prédicateur insista sur l'union à Marie, Mère des Douleurs, au pied de la Croix.

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal, qui déjà avait écrit: « On ne paiera jamais assez cher le grand bienfait de la vie religieuse. » (Lettre à sa soeur Philomène) confie à sa Soeur religieuse, le lendemain de la cérémonie: « Que m'importent les douleurs, les angoisses, et les langueurs par lesquelles mon âme et mon corps ont passé, je suis dans la jubilation à la pensée que maintenant je mourrai religieuse. Mourir religieuse ! Combien de fois à ce seul désir, je me suis cachée pour donner libre cours à mes larmes, car il me semblait que cela me serait impossible. J'avais conscience de mon indignité, je voyais l'obstacle posé par mes enfants et il me semblait que le bon Dieu ne réaliserait jamais mon rêve. Mais rien n'est impossible à ce bon Père qui veille avec tant de sollicitude sur ses enfants. Quand je pense à tout ce qu'Il<sup>me</sup> a fait pour moi, il me semble que l'éternité ne sera pas assez longue pour Le remercier. Comme je

voudrais être sainte et comme je suis loin d'être sainte ! « Seigneur, ne me châtiez pas comme je le mériterais, mais ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde. »

Quelques jours plus tard, dans sa lettre du jour de l'an, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal écrit à son fils Antonio :

« Je demande à Jésus, Marie, Joseph de te combler de grâces, de bénédictions de choix. Qu'ils t'accordent la joie, la paix. Nous, chrétiens, ayant Dieu pour Père, destinés à hériter du royaume du ciel, nous devrions être sans cesse dans la joie, l'allégresse ! Eh bien oui, cher enfant, quoiqu'il t'arrive, sois toujours dans la joie, car après tout, la vie est si courte, et ces quelques épreuves seront récompensées par une éternité de bonheur. Ah ! si nous y pensions : mais c'est le malheur de tous, nous n'y pensons pas. Je t'en prie, cher enfant, lorsque tu es sollicité par quelque faux plaisir, donne-toi toujours la peine de penser à ton éternité, de penser à l'heure de ta mort. » (Lettre du 30 décembre 1928.)

A sa soeur Philomène, à la même date, elle écrit :

« Le souvenir de nos parents, dans la prière, au fond d'un cloître, ô ma soeur, si tu savais comme il est intense. Oui, nous vivons par le souvenir, pour prier ; nous vivons par l'espérance de nous voir un jour au ciel. Que cette pensée est consolante ! Mes enfants, mes parents, je ne les ai pas quittés

pour toujours. Un jour, Dieu me les rendra, et d'après ce qu'en disent les saints, ce bon père nous réserve de joyeuses surprises. As-tu remarqué l'Épître du dimanche dans l'octave de Noël ? Relis-la et vois ces paroles : « Parce que vous êtes enfants de Dieu, Dieu a envoyé dans vos coeurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba ! Père ! Ainsi chacun de nous n'est plus serviteur mais fils, et si vous êtes fils, vous êtes ainsi héritiers par la grâce de Dieu.

Ah ! qu'elle est grande la bonté de Dieu à notre égard. Admirons une si grande bonté qui nous fait héritiers de son royaume. Et pour cela, que nous demande-t-Il ? Notre pauvre coeur. Quand donc le Lui donnerons-nous tout entier ? »

Plus loin, elle dit encore :

« Je t'envoie une belle prière au Saint-Esprit. Parle beaucoup du Saint-Esprit à tes élèves. Dans le monde on ne le connaît pas assez et pourtant, c'est Lui qui opère tout dans notre âme. »

Et les années continuent. Et la vie intime de Soeur Sainte-Jeanne est dorénavant bien cachée dans ce Coeur de Jésus où elle donne toujours rendez-vous aux siens. Les lettres s'échelonnent du jour de l'an à l'Immaculée Conception, à la fin de novembre, plutôt, car c'est toujours à la veille de l'Avent qu'elle adresse à son plus jeune fils, né le 8 décembre, ses souhaits de bonne fête.

Ses enfants, elle ne les voit pas souvent,

et elle ne peut leur écrire que quatre fois par année. Mais rien n'est perdu pour eux. Elle l'offre.

Le 30 décembre, elle leur écrit:

« J'ai bien de la peine que vous ne veniez pas au jour de l'an, mais en même temps, je suis contente d'avoir ce sacrifice de plus à offrir à Notre-Seigneur, car c'est pour nous un jour de réparation. »

Le but de réparation de la Congrégation des Soeurs Servantes de Jésus-Marie, elle ne l'oublie jamais. Comme la fondatrice de cette Congrégation, elle a vécu des années dans les presbytères, elle a vu de près les besoins du clergé, et la nécessité d'obtenir pour les prêtres, par la prière, des grands secours spirituels.

La fondatrice a tenu à ce que les religieuses de sa petite communauté établie dans les dépendances d'un presbytère, demeurent des Servantes. Mais elle a élevé leur rôle, elle l'a spiritualisé. Ces religieuses sont *« les Servantes de Jésus, le Prêtre éternel, et de Marie, qui, au pied de la Croix, fut associée à son sacerdoce. Elles sont aussi Servantes de ceux qui ont l'insigne honneur de participer sur la terre au sacerdoce du Christ; elles les aideront, en pourvoyant nos autels de leurs ornements et de la matière eucharistique; mais plus encore, en obtenant aux prêtres, des grâces qui leur rendront la sanctification plus facile et assureront à leur ministère une plus grande efficacité. »*

Elles prieront avec eux, et quand ils descendront de l'autel, pour vaquer à leurs œuvres multiples, les Servantes de Jésus-Marie y demeureront pour adorer l'Agneau toujours immolé et continuer cette prière, qui est le grand secours de l'Eglise, l'âme de tout apostolat, le besoin le plus urgent du prêtre.

Pour faire efficacement l'œuvre du Christ, ne faut-il pas en effet qu'il soit l'homme du Christ, toujours uni à Lui ? Il est plus que l'ouvrier, plus que la chose du Christ, les Saints Pères l'associent plus intimement à ce Maître divin et ils disent : « Le prêtre est un autre Jésus-Christ. »

Il sera donc avec Lui prêtre et victime, immolé avec Lui, et par le fait de sa consécration qui le sépare du monde, et de son ministère qui l'applique uniquement aux choses divines, homme de sacrifice, de labeur, de douleurs. Employé au salut des âmes, il aura non seulement à l'annoncer et à appliquer par les sacrements, les mérites du Rédempteur ; mais encore à fournir sa part de l'expiation nécessaire pour pouvoir dire avec saint Paul : « Je souffre tout pour ceux que Dieu a choisis, afin qu'ils soient sauvés. »

Les Servantes de Jésus-Marie l'aideront ici encore en se faisant elles-mêmes victimes, mot qui prendra chez elles, par leur vie toute associée à celle de Jésus-Hostie, une signification différente de celle qui s'applique à toute vie religieuse, exprimant une réalité plus effective. Quand elles s'appellent des Servantes, et qu'elles disent avec Marie : « Voici la Servante du Seigneur », ne

*savent-elles pas qu'elles se condamnent avec la Mère des Douleurs à une vie de renoncements et de perpétuels sacrifices, et qu'elles s'offrent pour être au pied de la Croix et au pied de l'autel, les victimes, les hosties, dont Dieu unira l'oblation à celle de son prêtre même, comme il unissait les larmes de Marie au sang de son Fils Rédempteur. »* (Préface du Frère Ernest-Marie de Beaulieu, Vice-provincial des Frères Mineurs Capucins, au livre intitulé: Les Chroniques de la Congrégation des Servantes de Jésus-Marie.)

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal a compris comme nulle autre la gravité de la mission d'une Servante de Jésus-Marie, et elle consacra tous les jours de sa vie religieuse à aimer et à réparer.

« Je sens le sacrifice, mais je suis  
consolée en pensant que je fais  
la volonté du Bon Dieu. »

Sr Ste-Jeanne-de-Chantal.

— VI —

Au mois d'août 1930, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal qui était heureuse au Nazareth de Marie Médiatrice, au Cap-de-la-Madeleine, reçoit l'ordre de le quitter pour celui de Saint-Joseph de Rimouski.

Elle répond par les paroles d'usage:

« Ecce ancilla Domini, Fiat mihi secundum verbum tuum. »

En quittant en 1928, la Maison-Mère de Hull, elle avait écrit: « Bien chères mères, je ne trouve pas de paroles assez puissantes pour vous exprimer mon amour et ma reconnaissance pour les nombreux bienfaits spirituels et temporels, dont j'ai été l'objet de votre part. C'est avec un coeur attendri que je vous dis merci. Ce n'est pas sans regret que j'ai quitté la Maison-Mère, mais j'ai emporté avec moi le souvenir, un souvenir qui ne vieillira point, de tant de bontés, de bonne édification, de généreux pardons renouvelés si souvent à cause de mes infidélités. Oui, je l'aime, ma chère famille religieuse et je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir. »

En quittant maintenant le Nazareth-du-Cap, elle écrit: « Ma bonne Mère, je voudrais

avoir mille langues pour vous dire merci pour votre dévouement inlassable envers moi.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je sens le sacrifice de la séparation mais je suis consolée en pensant que je fais la volonté du bon Dieu. J'ai pris le bon saint Joseph pour guide de voyage avant de partir. Je l'ai prié de venir s'asseoir en face de nous ainsi que mon Ange Gardien et de retenir les places, afin que personne ne vienne les occuper...»

Enfermée depuis plusieurs années dans son cloître, elle s'affole à la pensée de ce monde qui remplira le train. Mais elle pourra proclamer ensuite, que celui qui avait guidé la Sainte Vierge avec tant de sollicitude, avait su bien conduire leur petit voyage; en arrivant à Rimouski, elle est toute heureuse de dire: Le bon saint Joseph a bien gardé notre banc !

Rimouski, une fois de plus, va l'éloigner de ses enfants. Le sacrifice sera dur, mais « Ça vaut pour le ciel » écrira-t-elle à ses fils, et elle ajoute: « Plus je vais travailler ici-bas pour le bon Dieu, plus je vais souffrir, plus je vais être heureuse au Ciel. » Un peu plus tard, elle peut d'ailleurs dire: « J'aime bien Rimouski. Nous avons ici un Nazareth idéal, fini, propre, vraiment beau. Et de l'endroit où nous passons nos récréations, nous pouvons contempler le beau fleuve bleu qui est en face de nous. »

Ce beau fleuve lui rappelle-t-il l'immensité

de la mer, à la Rivière-au-Renard ? Est-ce un peu le retour à l'air natal ? Non, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal est trop heureuse d'être religieuse, pour jamais manifester le moindre regret des choses et du monde de son passé. La seule nostalgie que l'on pourra désormais saisir dans ses lettres sera celle du Ciel.

Tous les jours, maintenant, cette nostalgie augmentera en elle.

« Consolons-nous de la séparation à la pensée qu'un jour nous serons tous réunis dans la Patrie, et pour ne jamais nous séparer. La vie est si courte, et pour un peu de peine, nous aurons un poids immense de gloire ! »

Elle retrouve à Rimouski, comme Mère-Servante, celle qui a été sa Mère-Maîtresse de noviciat. Elle en loue Dieu, comme d'un nouveau bienfait. Et elle dit à ses fils, que cette bonne mère lui permettra probablement de leur écrire plus souvent, puisqu'elle est maintenant plus éloignée d'eux.

Ses lettres, ne s'occuperont presque plus jamais de choses humaines. De plus en plus, l'esprit de la religieuse s'élève, de plus en plus elle voudrait attirer à Dieu ses enfants : « Ce ne sont pas ceux qui courent les théâtres et les plaisirs fous et insensés d'aujourd'hui qui sont heureux, mais ceux qui aiment Dieu et observent sa loi avec fidélité. Ceux-là sont vraiment heureux ici-bas, en attendant le bonheur que le bon Dieu leur réserve au ciel pendant toute l'éternité. Oui, j'espère

que votre bonheur, mes enfants, est de fréquenter la maison de Dieu. Et souvenez-vous toujours de la parole de Notre-Seigneur: « Ma maison est une maison de prière. » Lorsqu'Il chassait les vendeurs du temple, Il disait avec sévérité: « Ma maison est une maison de prière et vous en avez fait une caverne de voleurs. » Oui, nous faisons de la maison du bon Dieu, une caverne de voleurs, toutes les fois que nous nous tenons mal dans l'église, toutes les fois que nous laissons notre imagination trotter à toutes sortes de distractions. Au Ciel, les Anges se couvrent la face de leurs ailes, pour signifier la majesté de Dieu, et nous, misérables vers de terre, nous possédons dans nos temples ce même Dieu qu'ils adorent en tremblant, et que faisons-nous en sa présence? Allons, ranimons notre foi. Adorons, louons, bénissons, remercions, demandons, oui, demandons. Il a promis de nous exaucer. Et puis, chers enfants, donnez le bon exemple, par tout votre être, dans la maison de Dieu et partout et toujours. » (Novembre 1930.)

De plus en plus la pensée de Soeur Sainte-Jeanne est unie à celle de l'Église, de plus en plus elle veut faire comprendre et apprécier à ses fils, « la grande dignité du Chrétien, et l'espérance du Chrétien ».

Elle écrit une fois de plus à Louis-de-Gonzague pour sa fête:

« Je te souhaite, cher enfant, pour ce grand jour de l'Immaculée Conception de

notre bonne Mère, une fête sainte et pure. Je vais bien prier pour toi, afin que cette Mère Immaculée te conserve toujours sous sa maternelle protection. Avec Elle, il n'y a rien à craindre de la part de l'ennemi. Prie-la tous les jours, confie-toi en elle et elle ne t'abandonnera pas. Ici, je vais t'envoyer tout un programme de sainteté, de confiance, d'espérance. C'est l'Épître de la messe d'aujourd'hui, dernier dimanche après la Pentecôte, — Épître de saint Paul aux Colossiens. (Chapitre I, versets 9 à 14.)

— « Mes frères, nous ne cessons pas de prier pour vous et de demander à Dieu que vous soyez remplis de la connaissance de Sa Volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne de Dieu, lui plaisant en toutes choses, portant des fruits en toutes sortes de bonnes oeuvres, et croissant dans la connaissance de Dieu; fortifiés à tous égards par la puissance de sa gloire pour manifester toute patience et longanimité, en même temps que la joie; rendant grâces à Dieu le Père qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière, qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé, en qui nous avons la rédemption par son Sang, et la rémission des péchés. »

Comme c'est consolant, encourageant, n'est-ce pas, de penser qu'en connaissant, aimant, et servant bien le bon Dieu, nous

serons transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé ? Oui, chers enfants, aimons, respectons, attachons-nous de plus en plus à notre sainte religion. Et puis, étudions-la. Il faut coûte que coûte que vous ayez tous les deux un « Missel des Fidèles ». Ce livre vous mettra au courant de toutes les nouvelles qui se passent dans l'Église militante et triomphante. Avec ce livre, vous pourrez mieux vous unir au prêtre, surtout pour la messe du dimanche. Oh ! comme cela devrait nous intéresser de pouvoir en union avec le prêtre, dire toutes les prières qu'Il dit. Comme cette prière d'union est puissante sur le cœur du bon Dieu. Elle est puissante car ce n'est plus notre prière, c'est celle de Notre-Seigneur lui-même. Je n'ai plus de place et j'aurais tant de choses à vous dire. »

L'écriture est toute tassée sur le modeste petit papier de la communauté, et elle s'en va, continuant, sur le travers de la feuille, pardessus ce qu'elle a déjà écrit :

« Toujours, j'insiste pour que vous ayez le Missel des Fidèles, et que vous vous mettiez au courant, afin de bien prier avec notre Mère la sainte Église. Encore une fois, j'espère que vous achèterez ces livres et que vous serez fiers de les apporter pour la messe. Oui, n'ayez pas honte, soyez fiers. Est-ce que ceux qui passent dans les rues avec de gros paquets de gazettes chargées de nouvelles sales, ont honte, eux ? Ne vous occupez pas du qu'en dira-t-on. Marchez la tête haute et

fière, en portant la parole du bon Dieu, car l'Évangile, c'est la propre parole de Notre-Seigneur tombée de ses lèvres. » (Lettre du 23 novembre 1930.)

Après vient la lettre du jour de l'an:

« Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je vous souhaite une bonne, sainte, et heureuse année, cela signifie que je vous souhaite les biens les plus grands, les grâces les plus sanctifiantes, que Dieu puisse accorder à ceux qu'Il aime.

Heureuse année ! Je veux pour tous, tout ce qui rend heureux, tout ce qui rend bon, tout ce qui rend saint, tout ce qui pousse vers le ciel. Oh ! oui, sois heureux ! et que ton bonheur vienne de l'unique source qui verse le vrai bonheur de Dieu. Dieu est charité, vérité, lumière; on le dit souvent. Il est aussi bonheur et on ne le dit pas assez. Nous n'avons de bonheur ici-bas, que dans la mesure où nous possédons Dieu. Il n'y a pas deux bonheurs différents, l'un pour cette terre, l'autre pour le ciel. Il n'y a qu'un seul bonheur qui commence ici-bas et qui finit là-haut. Mais là, comme ici, le bonheur c'est le Dieu possédé. Ici, nous le possédons dans l'ombre de la foi, les élans de l'espérance, les ardeurs de la charité; là, il ne restera que la charité pour nous consumer en Lui.

Donc, je vous souhaite Dieu, plus de Dieu dans votre foi, votre espérance, votre charité.

Allons ensemble à la Crèche de l'Homme-Dieu nouvellement né, et là, ranimons notre

foi. Qu'il est grand ce mystère d'un Dieu fait homme pour nous. Pensons bien que c'est par amour qu'Il est là, gisant sur un peu de paille, n'ayant qu'un boeuf et un âne pour Le réchauffer et, en retour, ce qu'Il demande c'est notre pauvre coeur, donnons-le Lui donc tout entier. C'est Lui qui nous a aimés le premier, aimons-Le donc à notre tour. Je n'ai pas besoin de vous dire combien la messe de minuit a été belle, dans notre chapelle. Oh ! comme nous sommes heureuses et pourtant le monde pourrait être heureux s'il aimait le bon Dieu. Quand on aime le bon Dieu on est toujours heureux. » (Décembre 1930.)

Le fils qui reçut cette lettre, Louis-de-Gonzague, ne la lut pas légèrement. Il les lisait toutes avec une tendresse avivée par les regrets de ne plus vivre près de sa mère, de n'avoir jamais beaucoup vécu auprès d'elle. Il était le plus jeune. Quand devenue veuve, elle s'était éloignée du village natal, pour gagner la vie des siens, lui, le plus petit, demeura le plus souvent chez son grand père.

En 1930, il pourvoyait à sa propre subsistance, et Dieu veillait bien sur lui, comme sur son frère, car Soeur Sainte-Jeanne ne cessait pas de prier pour eux. Pour l'éducation de leur coeur, ses lettres, les unes après les autres, leur arrivaient débordantes de sagesse et d'amour maternel.

Un dimanche de la Septuagésime, c'est à l'aîné, Antonio, qu'elle écrit: (D'ailleurs les lettres sont presque toujours pour les deux.

Elle les unit dans sa pensée, si bien que commençant par dire « tu », elle finit toujours par dire « vous ».)

« Mon enfant, je vais t'écrire l'Épître de la messe d'aujourd'hui. Vous tirerez de là des leçons qui vous feront réfléchir pour l'autre vie, car il faut bien y penser; nous ne sommes ici qu'en passant; ça passe vite; il faut nous hâter d'amasser, d'entasser pour la vie future. Il faut que chacun travaille pour soi, voilà qui est ambitionnant, n'est-ce pas? Vois ce que dit saint Paul: « Mes Frères, ne savez-vous pas que quand on court, dans la lice, tous courent mais qu'un seul remporte le prix? Courez donc de telle sorte que vous le remportiez. Or, tout athlète, garde en toute chose la tempérance et il ne le fait que pour gagner une couronne corruptible. Pour moi, je cours, mais non pas comme au hasard, je combats, mais non pas comme en donnant des coups en l'air; je châtie mon corps et je le réduis en servitude; de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne moi-même réprouvé. Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer, qu'ils ont été baptisés sous la conduite de Moïse dans la nuée et dans la mer; qu'ils ont tous mangé la même nourriture spirituelle et bu le même breuvage spirituel, car ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivait et cette pierre était Jésus-Christ. Mais cependant sur un si grand

nombre, il en est peu qui fussent agréables à Dieu. »

« Tu vois, l'Apôtre nous dit que ce monde est une arène dans laquelle il faut courir, et que le prix n'est que pour ceux dont la marche est agile et dégagée. Gardons-nous donc de ce qui pourrait appesantir notre course et nous faire manquer la couronne. Ne nous faisons pas illusion; rien n'est sûr pour nous, tant que nous ne sommes pas au bout de la carrière. Notre conversion n'a pas été plus sévère que celle de saint Paul, nos oeuvres, plus dévouées et plus méritoires que les siennes. Toutefois, il le confesse lui-même, la crainte de devenir réprouvé n'est pas entièrement éteinte dans son coeur. Il châtie son corps et il le réduit en servitude. L'homme dans l'état actuel n'a plus cette volonté droite qu'avait Adam avant son péché, et dont cependant Il sut faire un si malheureux usage. Un penchant fatal nous entraîne et nous ne pouvons garder l'équilibre qu'en sacrifiant la chair à l'esprit. Cette doctrine paraît dure à un grand nombre et c'est pour cela que beaucoup n'arrivent pas au terme de la carrière et n'auront pas part à la récompense qui leur était destinée. Comme les Israélites dont parle ici l'apôtre ils mériteront d'être ensevelis dans le désert et ne verront pas la terre promise. Néanmoins les mêmes merveilles dont furent témoins Josué et Caleb s'étaient accomplies sous leurs yeux, mais rien ne guérit l'endurcissement d'un coeur qui s'obstine à

mettre tout son espoir dans les choses de la vie présente, comme si leur périlleuse vanité ne se révélait pas d'elle-même à chaque heure !

Mais si le coeur se confie à Dieu, s'il se fortifie par la pensée que le secours divin ne manque jamais à celui qui implore, il parcourra sans faiblir l'arène de cette vie et il arrivera heureusement au terme. Le Seigneur a les yeux fixés constamment sur celui qui travaille et qui souffre.

Chers enfants, j'espère que ces lignes vous feront du bien. Gravez-les bien dans votre coeur et faites-les passer dans votre conduite. Cela vous aidera à amasser les véritables trésors pour la vie éternelle. »

Après la Septuagésime, vient la lettre pascale. Au cas où ses fils ne suivraient pas encore leur missel, Soeur Sainte-Jeanne médite avec eux sur les mystères... « sur toutes ces nouvelles qui se passent dans l'Église », comme elle le dit si savoureusement.

« Alleluia ! Louange et amour à Jésus-Christ ressuscité. Réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. Voici le jour que le Seigneur a fait, le jour de la Victoire et du triomphe. Chers enfants, disons ensemble: ô sainte fête de Pâques, que vous m'êtes chère. La résurrection de mon Sauveur est pour moi la garantie de sa Divinité, et pour cela seul, la garantie de toutes mes croyances.

Quelle consolation, quel triomphe pour la foi, qui n'a besoin que de ce seul fait pour

être hautement justifiée. Qu'il est bien juste de la ranimer cette foi, dans cette belle journée; de croire les choses de la religion comme si nous les voyions, et de nous montrer plein de foi dans la conduite, le langage, dans la prière et le lieu saint, partout et toujours.

L'homme qui ne vit que peu de temps ici-bas, parmi beaucoup de misères, a besoin d'espérer; mais qu'il se réjouisse aujourd'hui en chantant avec l'Église: Jésus-Christ, mon espérance, est ressuscité. La résurrection du Sauveur est pour nous le gage d'une résurrection semblable, qui nous dédommagera de toutes les peines de la vie. Jésus-Christ est le premier né d'entre les morts, dit l'Apôtre. Donc, après Lui, les autres morts renaîtront aussi de leurs cendres.

Nous faisons avec Lui un tout parfait, un corps dont Il est le Chef, dit le même Apôtre. Mais les membres doivent suivre la condition de leur Chef; qu'est-ce qu'un corps dont la tête serait d'un côté et les membres de l'autre? Serait-il convenable que l'Esprit-Saint eût désigné sous la figure de la tête et des membres Jésus-Christ et les fidèles, s'ils devaient vivre ainsi disparates? Dès lors que nous ne formons qu'un corps avec Jésus-Christ, Sa résurrection entraîne la nôtre, comme la nôtre suppose la sienne. Dogme consolant qui fait le triomphe de notre espérance, parmi les travaux et les souffrances de la vie, car si nous devons ressusciter comme Jésus-Christ, nos larmes seront donc changées

en joie, nos peines en délices, notre pauvreté en abondance, notre confiance en gloire, notre mort en une vie éternelle.» (Pâques, 1931.)

En mai, c'est la fête du fils aîné, et elle lui écrit, après ses souhaits:

« Comme tu dois être content d'être né dans ce beau mois. Sans doute que cette bonne Mère la très sainte Vierge te préserve d'une manière particulière. De ton côté, aime-La bien. Dis ton chapelet tous les jours avec une grande dévotion. Confie-toi en elle avec la simplicité d'un enfant, pour tout ce qui regarde le bien de ton âme et de ton corps et sois ainsi assuré que l'ennemi ne pourra rien contre toi.

J'espère que ta santé est bonne et que tout va bien à la besogne. J'espère que tu rends grâces au bon Dieu. Il y a tant d'hommes qui n'ont pas d'ouvrage. Vous, vous en avez. Il faut le remercier. La reconnaissance attire de nouveaux bienfaits. Sans doute, ce chômage est un châtiment du bon Dieu. Il est fâché de voir que les hommes transgressent la loi du dimanche en travaillant. On ne se joue pas du bon Dieu. Il a fait des lois disant qu'il fallait les observer. Il est le Maître, et c'est justice que nous lui obéissions. Misérables vers de terre que nous sommes.

Quand aurons-nous fini de nous révolter contre notre Créateur? O patience d'un Dieu à supporter ces misérables vers de terre.

Ces lois si belles, si grandes, si nobles !  
Ah ! si tous les chrétiens voulaient Lui obéir  
à ce bon Père, que tout le monde serait heureux ! »

Oui, que tout le monde serait heureux,  
si, comme Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal,  
nous comprenions et respections Dieu. Et  
elle désire que ses fils, au moins, voient le  
bon Dieu comme elle le voit.

« Puisqu'Il daigne t'appeler, va,  
mon enfant, réponds, et ce qu'Il  
t'a mis au coeur, Il te donnera  
la force de l'exécuter. »

Sr Ste-Jeanne-de-Chantal.

— VI —

Les mois suivants devaient contenir une grande joie pour elle. Ce fils cadet, dont elle avait été séparée presque toute sa vie, et pour lequel elle avait dû, dans ses angoisses, tant prier, lui donnait soudain la réponse du Seigneur.

Il était devenu employé de Banque, un peu avant l'entrée de sa mère au Cloître. Il avait pensé y faire honorablement sa vie dans le monde.

De Ville-Marie, il était venu à Montréal. Vers ce temps les journaux firent appel à la charité du public, en faveur du refuge Notre-Dame de la Merci, dont les Frères Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu avaient depuis peu la direction.

Malades, infirmes, malheureux sans foyers, voyageurs sans ressources, la maison accueillait et soignait toutes les misères sans condition.

Un dimanche, Louis-de-Gonzague résolut d'aller porter sa part d'aumône. Cette oeuvre « fondée pour le soulagement, le relèvement et le perfectionnement de l'humanité déchue »

avait tout de suite attiré son attention. Il avait lu avec un pressentiment au coeur, tout ce qu'on en disait. Chaque fois que les mots « Notre-Dame de la Merci » avaient depuis peu frappé ses yeux, il avait reçu comme un coup en pleine poitrine.

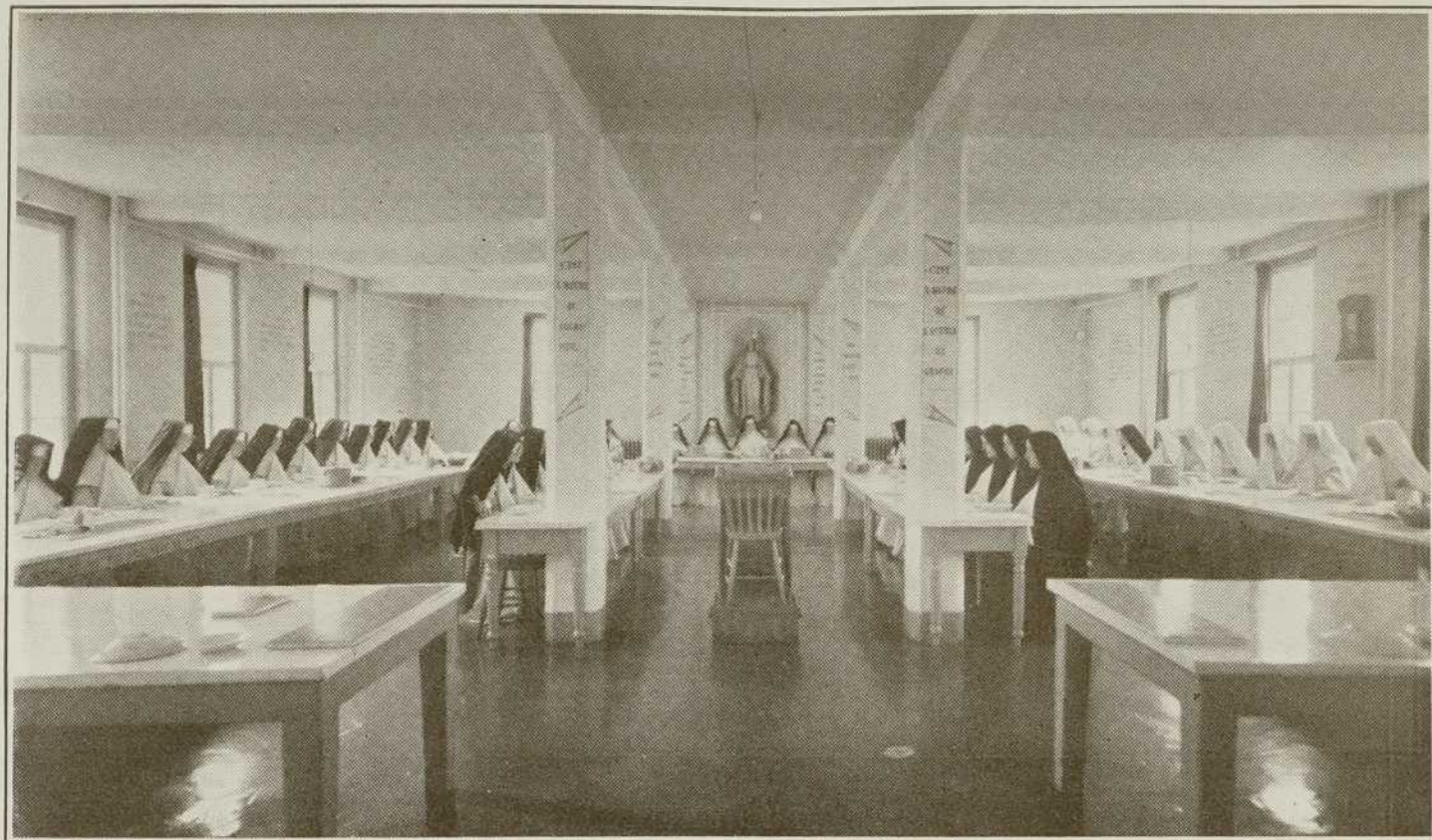
Il y alla, y repensa quelques jours, et sans hésiter demanda bientôt d'entrer dans l'Ordre.

Des décisions aussi inattendues, nous font toucher la grâce divine, comme si elle était palpable. Ce jeune homme à peu près seul au monde depuis des années, qui gagnait bien sa vie, qui semblait bien engagé dans la voie qu'il poursuivrait, change de direction, à l'appel d'un nom, lu au hasard des journaux. Cette vocation n'est-elle pas la conséquence immédiate du sacrifice et des prières de sa mère ? Elle a aussi tout quitté un jour, pour répondre à l'appel du Sauveur. Il a veillé sur les siens, comme Il l'avait promis. Quand son fils, devenu religieux, ira la voir plus tard, elle lui dira cependant :

— Je n'ai rien fait pour t'influencer. Tu es entré parce que tu l'as voulu.

En fait, elle ne connaissait même pas L'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu.

Maintenant on comprend sans peine sa joie. Et ce n'est pas tout de même de son propre bonheur qu'elle semble se réjouir, mais de la grande faveur que Dieu fait à son fils en l'appelant.



LE RÉFECTOIRE.



« Vanité des vanités, tout n'est que vanité » (L'Ecclés., ch. I, V, 2), hors aimer le Seigneur et ne servir que Lui seul. Je bénis et je rends grâce au Seigneur, de ce qu'Il te fait comprendre cela aujourd'hui.

C'est la plus grande des grâces qu'Il puisse t'accorder. Remercie-Le, et puisqu'Il daigne t'appeler, va, mon enfant, réponds à Son appel et ce qu'Il t'a mis au coeur, Il te donnera la force de l'exécuter. Aie confiance et Il sera ton soutien, ta force, et ta consolation. Je t'écris quelques lignes seulement. Nous parlerons de tout quand tu viendras.

Je te félicite, en attendant, de ta décision et je te dis que je suis dans la plus grande jubilation et la plus grande reconnaissance envers le bon Dieu. Je t'assure que je chante dans mon coeur: Ah! qu'Il est bon, le bon Dieu!

Que Marie Immaculée te conduise Elle-même. Ce n'est pas pour rien que tu es né le jour de son Immaculée Conception; je Lui dis toujours de me remplacer près de toi. Vois comme Elle fait bien cela, mieux que je ne pouvais le faire moi-même. Qu'Elle te conduise donc elle-même à son Jésus, pour que tu L'aimes de plus en plus et que tu Le serves de mieux en mieux. »

A sa lettre, elle ajoute un post-scriptum: « Dans ton missel, tu liras l'Évangile de la messe du 4 juillet, et aussi la messe du 21 juin, fête de Saint Louis de Gonzague. »

L'évangile du 4 juillet est celui de saint Matthieu:

— « En ce temps-là, Pierre dit à Jésus: Voici que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi; qu'y aura-t-il donc pour nous? Jésus leur dit: « En vérité, je vous le dis, vous qui m'avez suivi, lorsque, au temps de la régénération, le Fils de l'homme siégera sur le trône de sa gloire, vous siégerez vous aussi, sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison ou ses frères, ou ses soeurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possèdera la vie éternelle. » Et l'Évangile de la fête de saint Louis de Gonzague, contient ce passage: « Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? Jésus lui dit: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de tout ton esprit. C'est le plus grand et le premier commandement. » Mais le second lui est semblable: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ce commandement serait le commandement suprême pour le jeune Frère de Saint-Jean-de-Dieu. Désormais, il ne devrait plus jamais penser à lui, mais toujours à ces indigents dont il aurait la charge.

« Je suis des plus heureuses de te voir rendu au monastère, lui écrit un peu plus tard sa mère. Oui, n'est-ce pas que l'on goûte le bonheur dans la maison de Dieu? « Meilleur est un seul jour passé dans vos parvis que des milliers partout ailleurs. » (Psaume,

83-10.) Je t'engage à lire entièrement ce beau psaume, que tu trouveras dans ton missel. Il est vrai que le bon Dieu au début de ta vie spirituelle, va te nourrir de lait et de miel, c'est-à-dire des consolations, mais lorsque tu seras devenu assez fort, Il changera de nourriture, tu sais. Alors, peut-être trouveras-tu la croix un peu lourde. On lit dans la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qu'un jour de grande chaleur, ayant les mains mouillées de sueurs, elle les essuyait à la dérobée pour que Jésus ne s'en aperçoive pas. Alors, mon cher enfant, lorsque l'épreuve arrivera et que la croix deviendra lourde, il faudra la porter joyeusement, sans faire semblant de rien, pour que Jésus ne s'en aperçoive pas. On lisait dans la messe ce matin: « En vérité, je vous le dis, vous qui avez tout abandonné pour me suivre, vous recevrez le centuple et vous posséderez la vie éternelle. » Cher enfant, n'est-ce pas un bon stimulant. Bonjour. Sois toujours heureux et content au service du Seigneur. »

Peu de temps après cette entrée de Louis-de-Gonzague au monastère, Antonio se marie. Lui aussi a trouvé sa voie. Et voilà les deux fils de Soeur Sainte-Jeanne, bien placés suivant les desseins de Dieu.

Elle écrit alors aux jeunes époux:

« Le voilà venu le jour où le bon Dieu, dans sa sainte volonté, veut vous unir l'un à l'autre par le sacrement de mariage. Je viens avec mon coeur de mère vous souhaiter un

saint et heureux mariage. La joie, la paix, le bonheur autant qu'on puisse le goûter en ce monde.

Il y a de grandes grâces attachées à ce sacrement. Je demande au bon Maître de vous les accorder dans leur plénitude. Que Jésus, Marie et Joseph soient votre modèle. Qu'ils vous donnent un esprit de charité inaltérable. Je vous demande de vous transporter souvent par la pensée dans cette maison de Nazareth. Dans cette famille sainte, tous vivent dans l'harmonie voulue de Dieu. Quelle union des coeurs, quel respect mutuel ! Quelle tendresse ! quelle charité ! quel dévouement ! Dans ce foyer, on ne peut découvrir la moindre apparence de désaccord, de froideur, de soupçon, de jalousie, de murmure, de révolte, d'impatience, d'inimitié. Tout est charité, affection, paix, bonheur intime ! Quel modèle pour les époux chrétiens ! Quel exemple pour les enfants de la famille chrétienne. Je vous prie aussi de lire, de méditer, de pratiquer l'Épître de la fête de la sainte Famille. »

Et en lisant cette Épître de saint Paul aux Colossiens, on trouvera la source de cette sagesse que dans sa méthode d'éducation, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal manifeste toujours. Cette source de sagesse, elle coule sans cesse pour tous les chrétiens. Mais combien ignorent, comme il serait aisé et désaltérant, et rafraîchissant, pour eux d'y aller boire !

Pourtant ce serait aussi une nécessité.

Voici cette Épître que Soeur Sainte-Jeanne recommande aux jeunes époux de méditer :

« Mes frères, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, faites-vous des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant mutuellement, vous pardonnant les uns les autres, si quelqu'un a à se plaindre d'un autre, et, de même que le Seigneur a pardonné, vous aussi, pardonnez. Avant tout ayez la charité; elle est le lien de la perfection. Que dans vos coeurs, règne la paix du Christ, cette paix à laquelle vous avez été appelés pour ne faire qu'un seul corps et soyez reconnaissants. Que tout ce que vous faites en paroles et en oeuvres soit au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ rendant grâces par Lui à Dieu le Père. »

Soeur Sainte-Jeanne prévient aussi la jeune fille des déceptions qui pourront l'atteindre: « J'espère que mon fils saura vous rendre heureuse et que vous, vous saurez le rendre heureux. Vous croyez bien vous connaître, mais vous ne vous connaissez pas. Attendez quelque temps, ce ne sera pas long, et comme personne n'est exempt de défauts ici-bas, vous les verrez à jour. Alors que ferez-vous ? En bons chrétiens, il faudra vous aimer quand même à la folie, vous pardonner, oublier vos torts, vous supporter et cela jusqu'à la mort. Nous entrerons bientôt dans l'Avent, temps de pénitence pour se préparer à la belle fête de Noël. Je vous demande de bien suivre ce temps dans votre « Missel des Fidèles; » c'est si

beau, ces beaux psaumes, ces belles prières des messes. Suivez tout afin de vous unir à votre mère la sainte Église.»

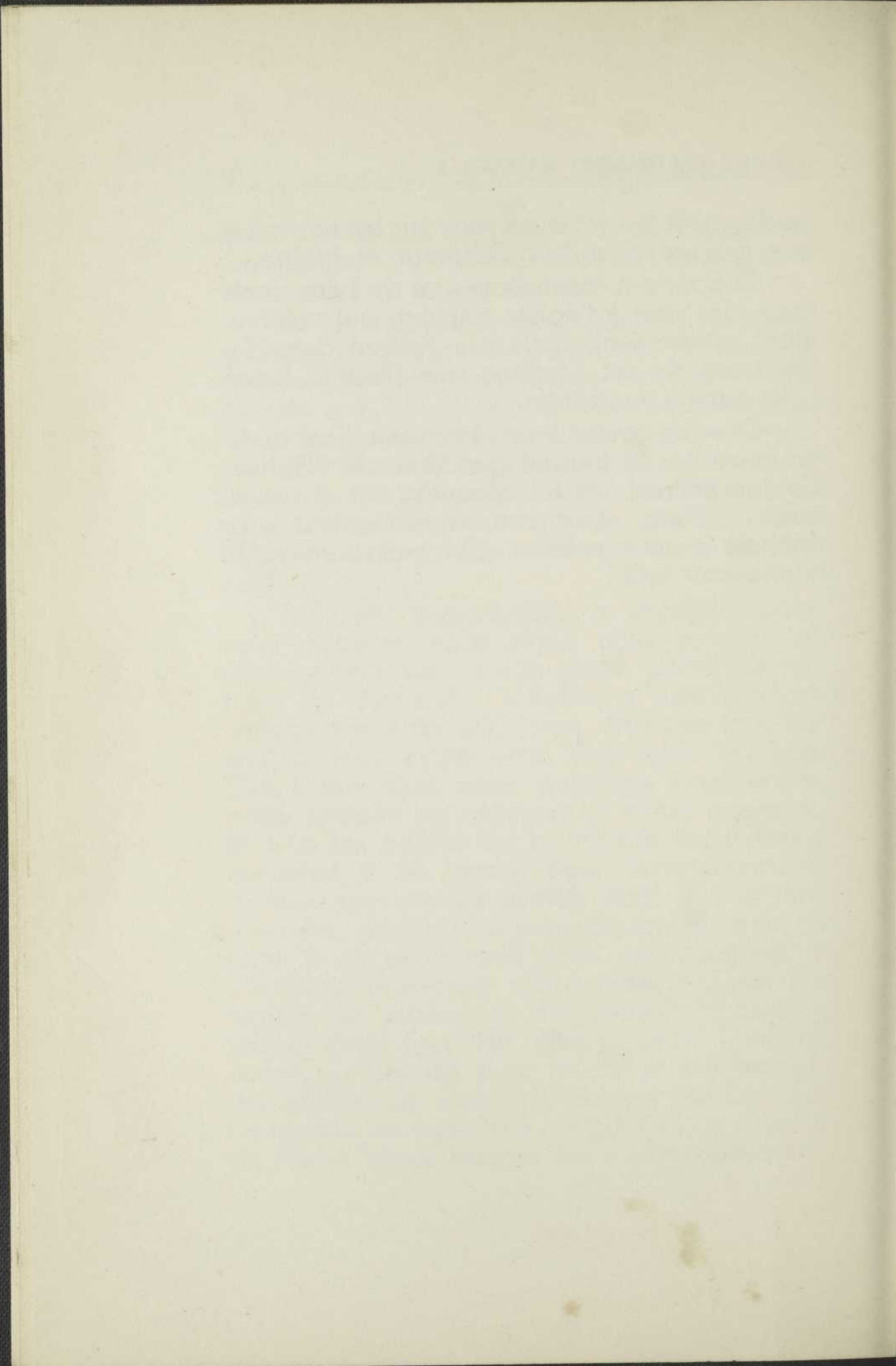
Ce «Missel des Fidèles,» Dieu sait si elle a insisté pour que ses fils l'achètent. Et de plus en plus, elle veut leur inculquer ce culte de la liturgie qui fait défaut à tant de chrétiens, très bons de coeur, cependant. Que les leçons de cette humble religieuse fassent honte, à tous ceux des nôtres qui continuent d'ignorer «toutes les nouvelles qui se passent dans l'église», comme elle le dit si savoureusement ailleurs.

L'Église, pieusement, a recueilli pour nous instruire, nous aider, nous éclairer, et illuminer devant nous la route, toutes les paroles du Sauveur. L'Église a distribué cet enseignement en 365 jours, afin que tous les matins nous ayons ainsi une lettre du bon Dieu ! afin que nous puissions commencer notre journée en méditant le divin message. Et tous les fidèles de la liturgie vous diront comment il se trouve que, invariablement, ce message est d'actualité; écrit il y a tant d'années, toujours, il peut cependant s'appliquer à ce matin que nous commençons, à ces actes que nous allons poser. Dans les heures de guerre et d'opprobres, d'inquiétudes; dans tous les fléaux, cette Lumière demeure allumée pour nous; et cependant, des milliers de chrétiens, éblouis par les feux du monde, occupés tous les jours à lire, comme dit Soeur Sainte-Jeanne, les « sales gazettes »,

ne daignent pas jeter les yeux sur les nouvelles que leur apporte leur Seigneur et Maître.

Et pourtant, beaucoup sont de bons chrétiens, qui vont à l'église souvent, qui communient pieusement, mais qui restent dans l'ignorance de cet héritage que Jésus a laissé pour jamais au monde.

Que de joies, leur donnerait l'habitude de consulter le journal quotidien de l'Église. Ce journal est un tel réconfort, et il est si beau ! Dieu, dans son enseignement aux apôtres, a tout prévu. On voit bien qu'Il connaissait tout !



« Il ne faut pas traîner sa Croix;  
c'est bon pour ceux qui n'ont pas  
d'espérance. »

Sr Ste-Jeanne-de-Chantal.

— VII —

La tendresse de Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal, elle sera partagée jusqu'à la fin entre ses deux fils. Mais une intimité plus profonde, peut-être, grandira entre elle et celui que Dieu a aussi appelé.

A la veille du nouvel an, elle lui écrit le 28 décembre 1931 sa lettre accoutumée, mais on peut deviner une nuance nouvelle dans son affection. Elle le bénit, elle demande à la sainte Trinité de le combler de grâces, de lui donner surtout la persévérance dans sa vocation, et elle continue:

« J'espère que tu es de plus en plus heureux dans la maison du bon Dieu. Comment as-tu trouvé Noël passé dans sa maison ? C'est plus charmant que dans le monde n'est-ce pas ?

Oh ! comme on est heureux de se sentir tout à Dieu.

Je ne t'ai pas écrit pour ta fête, le 8 décembre. Comment as-tu pris cela ? Je suis sûre que tu as eu bien des consolations ce jour là. J'ai offert pour toi ma communion, ma journée et j'ai demandé à notre bonne Mère Marie Immaculée de te consoler, de te

bénir comme je t'ai béni moi-même; de t'accorder la persévérance et les grâces les plus précieuses pour ton âme.

Je te souhaite de bien aimer le bon Dieu, la sainte Vierge, de plus en plus et pour cela, voyons ce qu'ils ont fait pour nous. Contemplons Jésus dans la Crèche. Ah ! qu'il est consolant d'y voir le Divin Enfant reposant sur le sein de sa mère, comme assis sur le trône de sa miséricorde et d'y trouver celui qui était autrefois le Dieu terrible, le Dieu fort, devenu le Dieu petit, le Dieu enfant, le Dieu de paix et par là-même, infiniment aimable. Sachons reconnaître Sa bonté infinie, en Lui promettant de pratiquer à l'avenir les vertus d'humilité et de détachement et de mortification, qu'Il nous a si éloquemment prêchées en son humble crèche.

J'espère que ta santé est toujours bonne et que tu es toujours ardent au service du Seigneur. J'ai reçu une lettre d'Antonio et de sa chère petite femme hier. Ils sont en bonne santé et heureux, et ils ont l'air de bien aimer le bon Dieu. Prions pour eux, nous « qui sommes si favorisés du bon Père du Ciel. »

Sa vocation, — et maintenant la vocation de son fils, — voilà pour elle les plus grands des bienfaits.

Un peu plus tard, elle loue Dieu avec plus d'ardeur encore, en apprenant l'admission de celui qui est maintenant le Frère Cyrille, à la prise d'Habit canonique.

« Comment remercier le Seigneur de tant de bienfaits. » Et pourtant, Lui, le grand Seigneur qui nous donne tant, Il ne veut en retour que notre pauvre coeur. Et si nous le lui donnons, nous sommes assurés qu'Il est content, qu'Il est heureux. Oh ! comme Il est bon, comme Il se contente de peu. Mon cher enfant, travaillons bien à cela, à Lui donner un coeur aimant, un coeur généreux, et s'Il le veut, un coeur brisé, un coeur souffrant. Oui, quoiqu'il arrive, donnons-Lui tout.

Je ne saurais remercier assez les bons religieux qui t'ont admis dans leur communauté. Sois bon, pieux, obéissant, dévoué, afin de faire leur consolation.

Je vais prier la Vierge Immaculée pour toi, pour tes deux chers compagnons, afin que tous trois vous fassiez un saint noviciat, pour que vous mettiez bien en pratique le mot du Sauveur, « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce et qu'il porte sa Croix tous les jours. » Oh ! non ! il ne faut pas traîner sa croix. Ça, c'est bon pour ceux qui n'ont pas d'espérance. Pour nous, qui savons si bien que pour quelques années de souffrances, le bon Maître nous donnera une éternité de bonheur, soyons toujours dans la joie et trouvons toujours son joug doux et son fardeau léger. »

Dans une autre lettre, où elle dit au Frère Cyrille, toute la joie qu'elle a des nouvelles reçues d'Antonio et de sa femme, elle ajoute : « Remercions ensemble notre bon Père qui

veille sur nous tous avec tant de sollicitude.

Pour toi, je n'ai pas d'inquiétude. Je te sais dans la maison du bon Dieu et j'en éprouve un grand bonheur. Nous vivons du ciel, tandis que les gens du monde vivent pour la terre. Oh ! les fous ! Prions pour eux afin que la lumière se fasse et qu'ils voient le beau ciel ! Le beau ciel ! Le beau ciel ! Oh ! le beau ciel, je pleure à la pensée de voir leur insensibilité à aimer le bon Dieu. Nous, aimons-Le pour eux. Je te bénis et te donne rendez-vous dans les Coeurs de Jésus et de Marie. »

Le bonheur, pour Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal, habite avec elle au couvent. En juin, 1932, il y a au monastère un petit congrès Eucharistique; trois jours de prière, en préparation à la fête du Sacré-Coeur, afin de L'aimer et de Le connaître de plus en plus. Il y a procession solennelle dans le Cloître. Chaque religieuse fait un petit travail sur l'Eucharistie.

« Ça été pour moi de vrais jours du Ciel, écrit-elle, nous ne saurions jamais assez remercier le bon Dieu, de ces jours de grâces. Inutile de vous dire que j'ai prié pour tous les miens, afin de répandre les faveurs du Ciel. »

Il n'y a pas de littérature sûrement, dans la courte composition de soeur Sainte-Jeanne sur l'Eucharistie, mais c'est d'une simplicité touchante:

« Quand nous venons adorer Jésus dans la sainte Eucharistie, commençons donc

par cet acte de Foi; Mon Jésus, mon Sauveur, je crois que Vous êtes ici présent dans le Saint Sacrement.

Notre-Seigneur est là par amour pour nous tous, disons-Lui donc que nous croyons à cet amour. C'est parce que notre foi n'est pas assez vive que nous ne pouvons pas prier et pourquoi n'est-elle pas plus vive? Parce que nous ne l'exerçons pas assez. »

Elle commente ensuite ces paroles du fondateur de sa communauté: « La Foi, c'est un outil que Dieu nous a donné pour Le connaître, et arriver à la vie éternelle, et si cet outil n'est pas utilisé il devient impropre au service. »

« Il faut donc raviver notre Foi, continue-t-elle, chaque fois que nous sommes en présence de Notre-Seigneur au Saint Sacrement, nous convaincre qu'Il est là, qu'Il nous entend, qu'Il lit dans notre coeur et Lui dire: « Ô Jésus, Fils de Marie, je crois que Vous êtes ici présent pour moi. Ô Jésus, comme Marie, avec Marie, je crois à Votre amour. Ô Jésus, si bon, je veux répondre à Votre amour. » Elle achève en racontant la légende où des fourmis élevèrent autour d'une hostie profanée, un cercle de grains de sable en forme de custode.

Mais tout ce petit travail n'a pas la saveur des lettres de Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal. Ici, elle fait un devoir. Elle subit une espèce de contrainte. Tandis que, lorsqu'elle écrit à ses fils, elle n'a qu'à laisser parler sa ten-

dresse, sa sollicitude et surtout sa sagesse, son amour de Dieu, son désir qu'Il soit parfaitement servi surtout par les siens.

Voyons la différence, dans cette lettre écrite à son cher Religieux Hospitalier, le 5 novembre 1932.

« Je viens regarder dans tes yeux, pour voir si tu as pleuré. Mais non, je n'y vois pas de larmes, parce que tu es un grand enfant du bon Dieu, et que les enfants du bon Dieu ne pleurent jamais, ils rient toujours, ils sont toujours dans l'allégresse, parce qu'ils ont Dieu pour Père, Marie pour Mère, Jésus pour Sauveur et pour Frère, le ciel, leur demeure, pour héritage. Pourquoi alors, s'alarmeraient-ils pour une épreuve qui passe ? Je ne dis pas qui reste, car tout passe ici-bas. L'épreuve, mais laissons-la donc passer en riant bien de tout coeur, puisqu'elle ne doit pas rester.

J'espère donc te trouver tout joyeux, toujours joyeux comme saint Paul, qui surabondait de joie au milieu de ses souffrances. Je viens te souhaiter une bonne et sainte fête. Mais je t'entends dire: Ma fête, c'est loin !...»

Et elle lui souhaite l'amour du bon Jésus et de la Vierge, amour qui font les grands saints. Elle lui recommande pour finir l'abandon total à la sainte volonté du bon Dieu. « Il veut toujours pour nous ce qu'il y a de mieux », ajoute-t-elle.

C'est son propre abandon à la volonté divine qui fait sa joie, et cet élan dans l'amour que révèle l'allégresse d'une pareille lettre.

Elle a fait la volonté de Dieu, elle veut la faire jusqu'à la fin et elle est heureuse, même en attendant le ciel tant désiré.

Sa joie débordante augmente, à mesure que coulent les jours dans la maison de Dieu. Voici, dans la même note, la lettre de décembre de la même année 1932:

« En cette veille du nouvel An, ta mère vient te bénir, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Que cette bénédiction t'accompagne tous les jours de l'année. Que Dieu te remplisse de Son amour, que Sa bénédiction se répande sur vos oeuvres et qu'Il te garde Sa grâce. Que le bouclier de ta foi te défende, que la douce espérance te soutienne et que le saint Amour soit ta joie et ta consolation.

Maintenant allons à la Crèche et joignons nos voix à celles des anges, pour chanter: « Gloire à Dieu et paix aux hommes » ! Avec Marie, Joseph, les bergers, adorons, remercions, aimons le Nouveau-Né. Disons-Lui: Soyez loué, O Jésus, pour tant de miséricorde ! Soyez aimé pour tant d'amour ! Vous êtes le grand Dieu, le Roi Pacifique, l'Époux céleste de nos âmes, Vous êtes notre paix, notre Sauveur, notre Pain de vie. Que Vous offrions-nous, sinon cette bonne volonté que nous recommandent Vos saints Anges ? Formez-la en nous, nourrissez-là, afin que nous méritions de devenir Vos frères par la grâce, comme nous le sommes désormais par la nature humaine. Mais Vous faites plus encore

dans ce mystère, O Verbe Incarné ! Vous nous rendez, comme parle Votre apôtre, participants de Votre nature divine, que Vos abaissements ne Vous ont point fait perdre. Dans l'ordre de la création, Vous nous avez placés au-dessous des Anges; dans Votre Incarnation, Vous nous faites héritiers de Dieu et Vos propres co-héritiers. Que nos péchés, nos faiblesses, ne nous fassent donc pas descendre de ces hauteurs auxquelles Vous nous élevez aujourd'hui.

Cher enfant, à cause de cette participation à la nature divine, qui nous fait héritiers de Dieu et Ses propres co-héritiers, soyons donc toujours dans la joie, et l'allégresse.

Cher enfant, pardonne-moi, si je ne t'ai pas écrit pour le jour de ta fête, mais que l'Immaculée, de Son trône suprême, te recommande à Son Jésus, qu'Elle t'obtienne que les terreurs et les tromperies du diable ne triomphent pas de toi; mais que toujours dans la lutte, Elle te soutienne et te défende par Son appui. J'espère que ta santé est bonne et que tu es toujours heureux dans la maison du bon Dieu. Pour celui qui aime le bon Dieu, tous les jours sont des jours de paix et de bonheur. J'ai reçu des nouvelles d'Antonio. Il est bien, ainsi que sa petite femme et le bébé qui paraît avoir bonne envie de vivre. Je remercie le bon Dieu de ce qu'ils sont heureux. Comme Il est bon, le bon Dieu. Il faudrait le dire à tout instant, le dire pour tous ceux qui ne le disent pas.

J'ai fini de lire la vie de votre Saint Père Fondateur. Je te souhaite de l'imiter. Ma santé est toujours bonne. J'ai hâte de te lire quoique je ne sois pas inquiète de toi. Sainte année dans l'amour de Jésus et de Marie.» (26 décembre 1932.)

La paix, la confiance, la joie habitent l'âme de celle qui a tant désiré vivre dans la maison de Dieu; elle ne peut plus être en peine de celui qui est entré lui aussi, dans la vie religieuse.

Et elle va répétant: « Que le bon Dieu est bon. »

Personne, malheureusement, ne pourra maintenant nous dire quels furent les sentiments de Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal, quand le jeune ménage lui amena le premier-né? Sans doute, cette grand'mère aurait désiré comme les autres, prendre au moins sur ses genoux et serrer dans ses bras, le bel enfant; mais les grilles du Cloître la séparent du petit Gilles, qu'elle ne peut que regarder, en se souvenant de ce qu'était un jour sur son coeur maternel, les fils qu'elle aussi avait bercés.

Sûrement, il y eut là un grand sacrifice à offrir. Mais le reste de sa vie, cette manière qu'elle eut constamment d'accepter tout comme bienfait, nous fait justement croire qu'elle remercia Dieu, le bon Dieu, une fois de plus. Ses enfants étaient là, séparés d'elle, par la grille, mais lui parlant; elle put voir

qu'ils s'aimaient, qu'ils étaient unis et heureux et commençaient leur vie conjugale en bons chrétiens. N'avait-elle pas cent raisons de louer à jamais son Dieu ?

« Ceux qui ne sont pas heureux,  
c'est qu'ils n'ont pas, comme  
nous, le secret des choses d'En-  
Haut qui est le seul vrai bon-  
heur. »

Sr Ste-Jeanne-de-Chantal.

— VIII —

Elle n'est pas inquiète du Frère Cyrille. Puisque Dieu l'a appelé à Lui d'une façon si merveilleuse, Il ne le renverra pas de Sa maison.

Et justement, vers cette époque, le jeune Frère traverse une période d'épreuve assez dure. Il souffre continuellement du mal de tête. Rien ne le soulage, et il a terriblement peur d'être renvoyé.

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal, ne sait pas à quel point il se sent malade. Elle lui écrit sans appréhension:

« C'est encore le temps de Pâques, mon cher enfant, livrons-nous à la joie, une joie pure et sainte comme son objet. Il est sorti libre du tombeau, Le restaurateur du genre humain, portant sur Ses épaules sa brebis, et l'enlevant jusqu'au ciel. L'empire de la mort a succombé; partageons les joies du triomphe; paix sur la terre, au ciel, jubilation ! oh ! combien notre bonne Mère Marie et les disciples goûtent d'ineffables consolations ! Unis à eux et à toute l'Église, avec

quelle sainte allégresse devons-nous célébrer le triomphe de notre Rédempteur et Libérateur bien-aimé ! Mon cher enfant, si j'ai retardé à t'écrire c'est que j'attendais de tes nouvelles, ne sachant pas comment tu étais.

N'est-ce pas que le bon Jésus te fait passer par le creuset de la souffrance ? C'est bon signe. Sois courageux, Lui, le Tout-Puissant n'abandonne jamais celui qui se confie en Lui. Ne crains rien. Il veille sur toi, et la bonne Mère Marie aussi. Résignation, abandon au bon plaisir du bon Dieu dans les épreuves, la récompense du bon Père suit tout cela. Il ne faut pas s'alarmer et perdre la paix. Les médecins traitent bien ces maux. Ici, notre Révérende Mère-Servante et deux de nos Soeurs ont subi cette opération. Elles sont mieux maintenant, mais elles ont bien souffert des maux de tête, etc.

J'ai reçu la lettre d'Antonio. La petite famille se porte bien en fait de santé, de bonheur, de succès. Remercions le Seigneur. Ils m'ont envoyé le portrait du petit Gilles. Ce n'est pas qu'un petit trésor pour eux !

Toutes ensemble, nous prions pour toi et le bon Père du Ciel et la bonne Marie vont tout arranger cela pour le mieux. Ils sont si bons. Qu'ils te donnent leur paix ! » Elle eut raison. Le supérieur envoya le jeune novice voir un spécialiste et après quelques mois de traitements, il était guéri.

En novembre 1933, il fait profession. Il n'aura plus à redouter le renvoi.

« Cher enfant, le 21 novembre, je serai avec toi d'esprit et de coeur, et nous chanterons ensemble le beau psaume 59. Il t'a fallu être affligé par l'épreuve afin de t'affermir davantage dans ta vocation. Maintenant l'épreuve est passée. Réjouissons-nous. Bénissons le Seigneur. Rendons grâces à Dieu.

Il est dit au psaume 67, v. 4: « Que les justes se réjouissent comme en un festin, en présence de Dieu. Qu'ils se livrent aux transports de la joie. » C'est le festin des noces. N'est-ce pas que c'est un beau jour pour faire profession que la fête de la Présentation de la Sainte Vierge ? C'est bien en ce jour qu'Elle s'est consacrée au Seigneur. Comme Elle est admirable de beauté, de grandeur, de sainteté, cette petite fille de trois ans, montant les degrés du Temple ? Remercions-La de nous avoir donné cet exemple et imitons-La dans sa fidélité. Je La prie de te couvrir toujours de Sa protection comme Elle L'a toujours fait, d'ailleurs.

C'est grande fête, pour nous aussi, ce jour là, dans nos Nazareth. Nous fêtons l'Autorité dans la personne de nos Révérendes et bonnes Mères Servantes. C'est un grand jour de joie et de bonheur. Combien plus heureux pour moi cette année !, avec Jésus et notre bonne Mère du Ciel, réjouissons-nous et remercions-Les de nous procurer tant de bonheur. C'est ainsi dans la maison du bon Dieu. On est toujours joyeux quelque fête que ce soit. Nous commençons déjà sur la

terre ce que nous ferons dans le beau ciel. Parfois, si nous avons de la fatigue, de la souffrance, qu'est-ce ? Tout cela enduré pour l'amour du bon Dieu, on ne sent rien. Notre-Seigneur avait bien raison de dire: Mon joug est doux et mon fardeau léger.

Je te recommande bien de voir l'Épître du 23e dimanche après la Pentecôte. Oui, que notre conversation soit dans les cieux, attendant pour un jour qui n'est pas éloigné l'avènement du Seigneur. Que l'angoisse et la souffrance ne fassent qu'accroître en nous la sainte espérance.

De tout coeur, je remercie tes bons supérieurs qui ont daigné t'admettre à la profession religieuse. Nous prions bien pour tes chers compagnons du jour et pour le succès de vos oeuvres si chères à Notre-Seigneur. » De son côté, le Frère Cyrille manifesta à sa mère sa grande joie:

« Ma profession a été belle, encore plus intérieurement qu'extérieurement. Maman, je vous savais avec moi par le coeur et l'esprit, et cela me consolait. Mon bonheur est au comble. Pensez-donc; je suis religieux Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, pour toujours ce n'est pas une grâce ordinaire; aidez-moi bien à remercier le bon Dieu. Pauvre maman, vous avez dû en faire des sacrifices pour me mériter la grâce de la vocation religieuse... Pardonnez mon retard à vous écrire. Notre Supérieur étant parti dimanche matin de bonne heure, j'avais oublié de lui en demander la

permission. Vous ne m'en aimerez pas moins pour cela, n'est-ce pas ? Votre fils. »

De part et d'autre, même reconnaissance pour Dieu si bon. Et Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal continuera, dans ses lettres, si rares parce qu'elle obéit à la règle, à répéter à son fils de conserver « une grande joie au milieu de toutes les misères, en pensant toujours aux souffrances de notre bon Jésus. Nous n'en aurons jamais autant qu'Il en a enduré par amour pour nous. »

A Noël, elle lui dit :

« J'ai pensé et prié pour toi dans la belle nuit. J'ai pensé que tu étais heureux cette année. L'an dernier à cette époque, tu étais malade. Nous avons remercié le bon Dieu dans la maladie, remercions-Le dans la santé. Adorons-Le, Lui, le souverain Maître des temps, l'arbitre de notre vie et de notre mort, qui nous donne cette année nouvelle, non pour en disposer à notre gré, mais pour en employer tous les moments à Le bien servir. Le moyen pour y arriver c'est la prière. Demandons à Jésus qui vient de naître de guérir notre âme malade, de raviver notre foi sur les grandeurs de la Divinité, sur la religion profonde qui leur est due et de nous faire la grâce d'une vie meilleure. Comme il faut faire souvent des retours sérieux sur nous-mêmes, pour voir si nous ne nous laissons pas entraîner par nos vieilles habitudes de routine et d'irréflexion; si nos actes et nos paroles, nos intentions et nos

pensées sont toujours inspirées par cet esprit de foi, d'humilité, de charité, d'amour de Dieu qui caractérise une âme chrétienne; et lorsque nous reconnâtrons que nous retombons dans notre vieille manière de faire, relevons-nous promptement, remettons-nous à l'oeuvre avec zèle et bonne volonté. N'est-ce pas, cher enfant, que c'est ce que nous devons faire? Il ne faut pas nous décourager; l'oeuvre de notre vie chrétienne et religieuse est toujours à recommencer. Mais il faut persévérer jusqu'à la fin, car celui-là seul sera sauvé. La grande grâce de la persévérance, demandons-la au bon Jésus, et à notre bonne Mère Marie pour qu'Elle nous l'obtienne de son Jésus.

Cher enfant, j'espère que tout va bien et que tu es heureux avec le bon Dieu. Comment ne pas être heureux avec le bon Dieu, dans la maison du bon Dieu. Il n'y a qu'un léger voile qui Le cache. Bientôt la mort fera tomber ce voile, oh! alors, quel bonheur! nous Le verrons face à face. Union de prières dans les Coeurs de Jésus et Marie, afin de faire bonne route pour le Ciel. Joyeux courage!»

Cette humble femme trouve des mots bien éloquentes pour exprimer ce qu'elle ressent, ce qu'elle pense, et cet amour de Dieu qui l'anime. Un livre où elle aurait consigné à mesure ses méditations, eut été un grand livre. Mais pour saisir les progrès de son âme, dans son élévation continuelle, nous n'avons, hélas, que quatre petites lettres par

année. Une nouvelle fête à souhaiter vient cependant s'ajouter aux autres: celle de saint Cyrille.

« Ta mère vient te souhaiter une bonne et sainte fête, et l'amour pour la sainte Vierge qu'avait saint Cyrille d'Alexandrie. Demandons-lui la permission de nous unir à lui, pour rendre à Marie l'honneur qui Lui est dû. Saint Cyrille fut au Concile d'Éphèse le défenseur de la maternité divine de Marie contre Nestorius; on lui attribue la seconde partie de la salutation angélique. L'Église demande à Dieu en ce jour que nous soyons aidés par les exemples et les mérites de ce grand docteur, afin de rendre à Marie les honneurs qui Lui sont dûs. Rappelons donc à notre esprit les titres de Marie à nos hommages. Elle est la mère de Dieu. Cette dignité La place bien au-dessus de toute création maternelle, humaine ou angélique; par elle, Marie se confine aux limites de la Divinité; nous Lui devons tous les hommages qui ne sont pas exclusivement réservés à Dieu. »

Plus tard, elle écrit: « Les sacrifices ne manqueront pas. Mais c'est notre intérêt de souffrir. A nous, en reviendra le prix. »

Et elle aborde son fils dans sa lettre pascale, par les mots: « Pax Vobis. »

« Je t'aborde comme Jésus abordait ses disciples. Il les abordait toujours en leur souhaitant la paix. C'est le souhait qu'Il nous adresse à nous-mêmes dans la Pâque. En ces jours, Il rétablit partout la paix; la paix

de l'homme avec Dieu, la paix dans la conscience du pécheur réconcilié, la paix fraternelle des hommes entre eux par le pardon et l'oubli des injures. Recevons ce souhait de notre Divin Crucifié et gardons chèrement cette paix qu'Il daigne nous apporter Lui-même. Au moment de Sa naissance à Bethléem, les anges annoncèrent cette paix aux hommes de bonne volonté. Aujourd'hui, Jésus lui-même ayant accompli Son oeuvre de pacification vient en personne nous apporter la conclusion. La paix ! C'est Sa première parole à ces hommes qui nous représentent tous. Acceptons avec amour cette heureuse parole et montrons-nous, en toute chose, les enfants de la paix. »

Au cours de la même lettre, révélant la joie profonde de son âme toute à Dieu, elle dit : « Ceux qui ne sont pas heureux, c'est qu'ils n'ont pas comme nous, le secret des choses d'En-haut qui est le seul vrai bonheur. »

Vérité qu'étant trop du monde, nous ne pouvons malheureusement goûter ! Ceux qui ont renoncé à tout, ceux qui sont détachés de tout, voient la vie à la Lumière de l'espérance qui remplit dorénavant leurs jours. Mais même parmi les choses de ce monde, ce vrai bonheur ne pourrait-il pas être le partage de tous ? Si la religion était de tous les jours, de toutes les heures, et non pas uniquement du dimanche. Si la pensée de Dieu restait continuellement en nous, et le désir de Le servir par la charité et par l'amour ;

et si notre confiance était entière, comme l'était celle de Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal. Ne suffirait-il pas d'être ainsi toujours certain du secours de notre Père céleste, pour l'obtenir en toute occasion ? Nous ne décevons pas nos enfants, dans leur foi en nous, pourquoi le Père Suprême serait-il envers nous moins tendre ? Pourquoi ne pas comprendre que les jours où son secours retarde, ressemblent aux jours où nous refusons d'accorder à nos enfants ce qui ferait du mal à leur santé physique ou morale ? Nous allons dans la vie au milieu de beaucoup de peines et d'adversité. Mais le Christ a vécu sur la terre parmi les trahisons, dans la peine et la pauvreté; et nous savons quelle mort ignominieuse Il a subie. Et Il nous donne à nous, si nous sommes bons chrétiens, de mourir assistés par Lui en la personne de Son prêtre et par le Saint Viatique. Et Il nous accorde de constater par les événements de tous les jours que la vie est courte, et ses souffrances passagères, comme ses gloires; et c'est pour cela qu'Il nous enseigne à les regarder à leur juste valeur et à amasser plutôt les trésors qui ne périront pas.

Les psaumes, les Évangiles, les Épîtres, que Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal lit avec tant d'attention, que son exemple nous incite donc à les lire aussi ! C'est dans ces pages que nous puiserons le sens de la vie et de la mort !

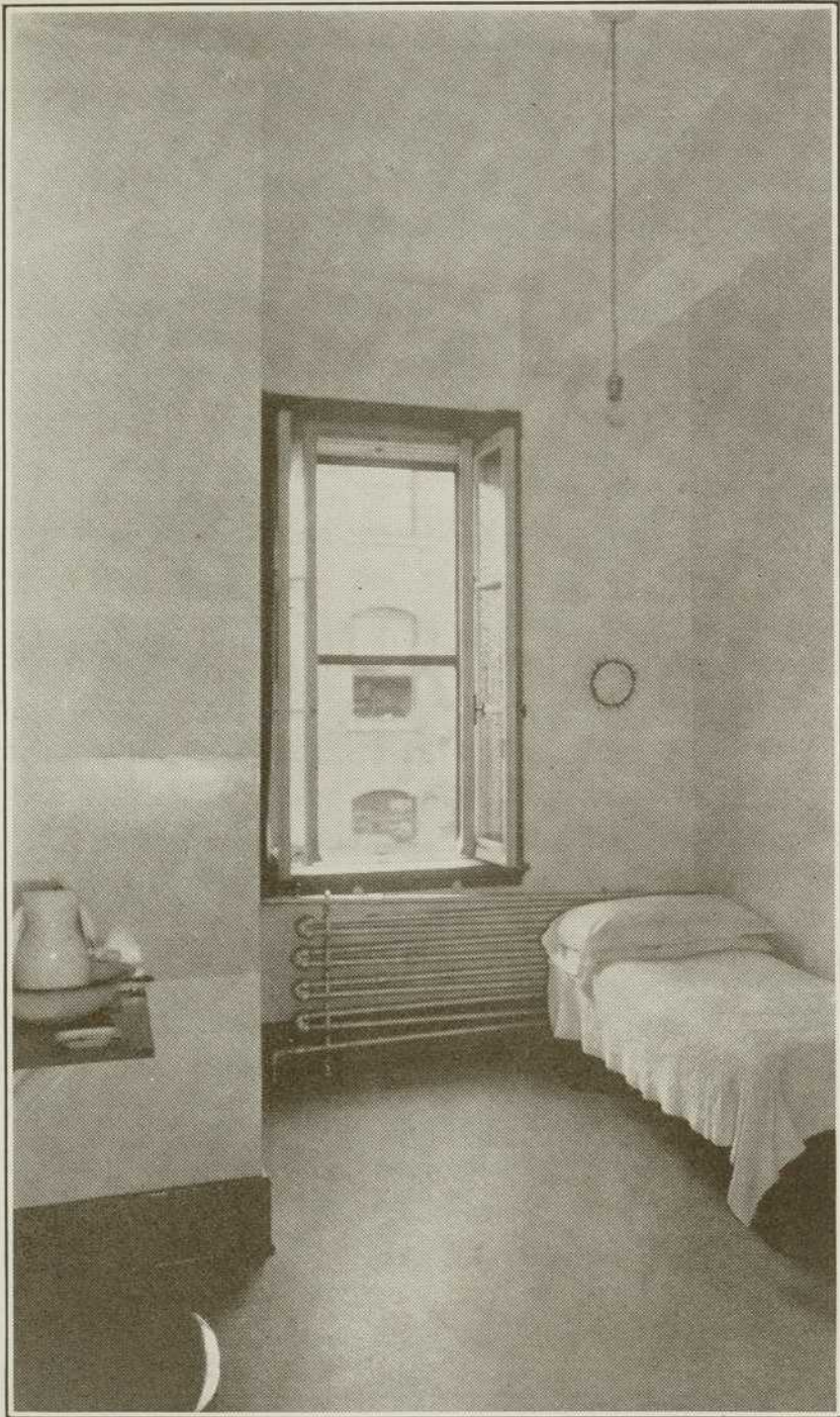
En juillet 1934, une lettre lui apprend

que ses fils viendront la voir. — « Comme je suis heureuse de la bonne nouvelle, écrit-elle; il faut espérer que le tout se réalisera. Tout est entre les mains du bon Dieu et de notre bonne Mère Marie, et puis, de sainte Jeanne de Chantal, elle connaît cela, elle qui avait des enfants aussi. »

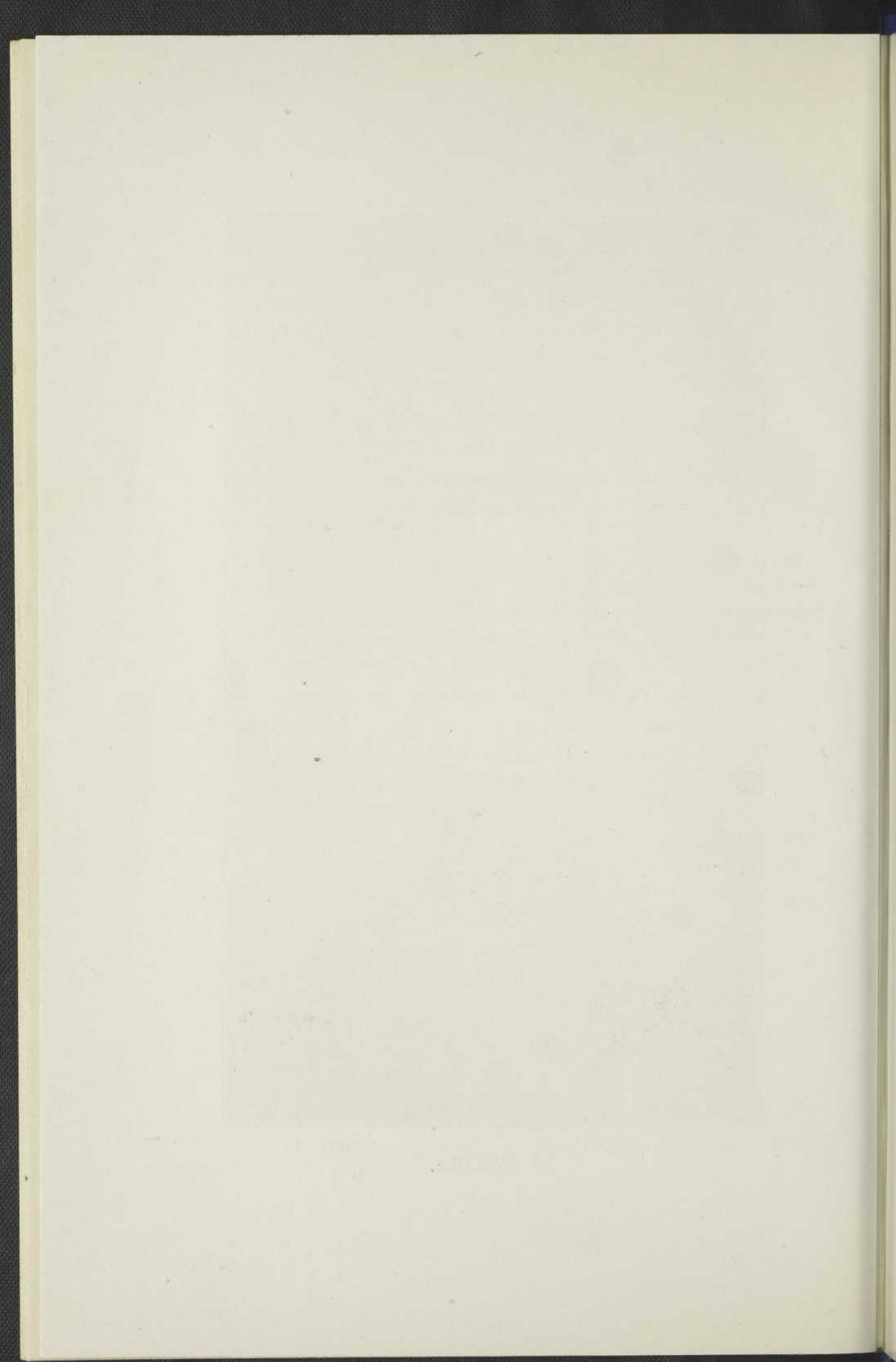
Quand vient l'époque de la rénovation des voeux, pour le Frère Cyrille, elle s'abîme dans ses sentiments de reconnaissance envers son Dieu:

« Je ne puis laisser passer ce temps sans venir m'unir à toi pour louer et remercier Dieu qui fait pour nous de si grandes choses. Je n'ai pas besoin de te dire que je prie pour toi en cette heureuse circonstance qui te rattachera davantage à l'Époux Divin. Sois donc heureux, cher enfant, et songe bien à l'honneur qu'Il te fait. Oui, nous devrions mourir de joie et de bonheur en pensant qu'un Dieu si grand, si grand, puisse s'abaisser jusqu'à nous, s'unir si étroitement à nous, de pauvres misérables pécheurs. Oh ! comme Il est bon n'est-ce pas ? Chantons sans cesse dans notre coeur: Oh ! qu'Il est bon, qu'Il est bon, le bon Dieu, et après l'avoir ainsi chanté sur la terre nous irons le chanter dans le ciel. Pensons au ciel où nous verrons notre Dieu face à face, où nous Le tiendrons sans jamais plus Le perdre, où nous pourrons L'aimer à la folie.

En attendant cela, faisons Sa volonté sur la terre. Aimons, souffrons, prions, car



LA CELLULE.



ce n'est qu'à cette condition que nous jouirons de Lui au beau Paradis. Il est notre modèle et Il nous a dit: Suivez-moi. Voyons Sa bonté. Il nous bat le chemin. Il marche en avant. Serons-nous assez insensés pour ne pas Le suivre ?

La liturgie, oui, c'est bien la belle route bien battue par ses admirables enseignements. Suivons-la toujours. Pour moi, plus je vais, plus je l'aime, et je suis heureuse de voir que tu l'aimes toi aussi. Quel trésor. Merci mon Dieu. » L'Amour de Dieu qui remplira de plus en plus sa vie, imprègne aussi ses lettres. Elle redit encore et encore comme un refrain: « Que rendrons-nous au Seigneur pour tant de bienfaits dont Il nous comble ? » Et ce refrain c'est bien du fond de son coeur qu'il s'échappe.

« Oui, comme nous sommes heureux d'être dans la maison du Seigneur. » Ce désir qui avait dévoré son âme de jeune fille, n'était pas un vain caprice. Elle était faite pour vivre dans la maison de Dieu. Elle y était heureuse de tout.

« Tout pour Jésus et Marie, en attendant le ciel », écrit-elle à maintes reprises.

Et le ciel se rapprochait. Par ses vertus, sa soumission, son amour, elle achèverait bientôt de le gagner.

« Prières, sacrifices, joies, tout, tout pour Jésus et par Marie. C'est la semence, maintenant, et au ciel se fera la récolte. »

Vers ce temps, le Nazareth de Rimouski eut sa chapelle définitive, et Soeur Sainte-Jeanne en fut extrêmement heureuse. Elle ne cessait de dire: « Comme c'est beau » ! et de plus en plus elle passait son temps libre en adoration supplémentaire.

Elle travaillait alors à la lingerie. Son officière en était très satisfaite.

« Notre Soeur Sainte-Jeanne, disait-elle, m'édifie par son grand esprit de silence. Elle paraît bien unie au bon Dieu. Elle est très patiente au travail. Comme elle travaille avec une grande perfection, je lui confie les travaux les plus difficiles à faire, et elle accomplit sa tâche avec la même perfection jusqu'au bout. Elle travaille avec ordre et une propreté irréprochable, et elle est d'une obéissance sans réplique. »

Pour s'aider à garder son âme en présence de Dieu, pendant son travail, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal avait appris par coeur toute une série de petites prières qu'elle récitait. Elle avait aussi copié, pour ses dévotions en particulier, les Litanies du Saint Nom de Jésus, les prières de table, en français, la prière avant l'adoration composée par le Fondateur de la communauté, la prière de la Mère Fondatrice, et même la prière pour le Roi qu'elle n'avait pas dans son Missel.

Après une retraite, elle disait: « Pendant les instructions, bien des fois je me suis dit: Malheur à moi, si je ne travaille pas à ma sanctification. Le prédicateur ne nous a pas

défendu de prier pour les missions, mais il a fortement insisté pour que nous ne nous éloignions jamais du but de notre Congrégation qui est de prier pour les prêtres, qui à leur tour, convertiront les pauvres pécheurs. Il nous a dit les choses les plus sublimes sur la grandeur du prêtre. Oh ! que cela fait du bien ! »

Elle avait le coeur débordant de tendresse pour le bon Dieu, mais aussi de tendresse humaine. Un jour, elle adresse un petit billet à la Mère-Servante. « Ma très chère Mère, je vous remercie du bon sourire que vous m'avez accordé hier soir en sortant de la chapelle, cela fait du bien et repose des fatigues de la journée. Votre affectueuse fille. »

Un jour, à la récréation, ses compagnes pour s'amuser, discutaient sur les places qu'elles désiraient avoir au ciel. L'une voulait être au pied du Vénéré Père Fondateur; l'autre, sous le manteau bleu de la Vierge, une troisième disait: Moi, je veux reposer sur le coeur de Jésus.

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal ne disait rien. Alors, on lui demanda:

— Et vous, ma Soeur, où désirez-vous être ?

Rougissante et calme, elle répondit:

— Oh ! moi,...

et après un moment d'hésitation, elle continua:

— Je me suis toujours contentée de ce que le bon Dieu m'a donné sur la terre, je

me contenterai de même de ce qu'Il me donnera au Ciel, parce que je ne tiens qu'à faire sa Sainte Volonté...

— Bravo, s'exclama la questionneuse. Vous nous faites la leçon à toutes, et c'est justice, de vous imiter sur ce point.

Mais Soeur Sainte-Jeanne était trop humble, vraiment, pour avoir voulu faire la leçon aux autres. Elle avait répondu la vérité, ce qu'elle pensait; elle était toujours ainsi, directe, nette, dans sa façon de s'exprimer.

Elle commençait à ressentir des fatigues, des malaises dont elle ne parlait pas. Mais à sa Soeur religieuse, elle confia: « Ce sont de petites Croix du bon Dieu, très plaisantes, c'est avec cela qu'on achète le beau Paradis. »

Une autre fois:

« Plus on sème sur la terre, plus on récolte, dans le Ciel. Semons, oui, semons des sacrifices; des sacrifices du coeur surtout, il y en a toujours. La terre est pour cela. Soyons dans l'allégresse, puisqu'il n'y a que la souffrance qui vaille quelque chose pour l'Éternité. Prions, réparons pour tant d'injures faites à Dieu, notre si bon Père. »

La pensée du ciel ne la quittera plus. Elle y revient sans cesse dans ses lettres et dans ses conversations.

À sa chère Soeur Petite Franciscaïne de Marie, elle dit encore:

« Je vous donne rendez-vous dans les Coeurs de Jésus et Marie, en attendant l'u-

nique bonheur de vous rencontrer pour l'heureux revoir éternel... Oh ! oui, si on a le coeur en fête au retour d'une personne chère, quelle sera notre joie lorsqu'à notre mort, nous tomberons dans les bras de notre Divin Époux. »

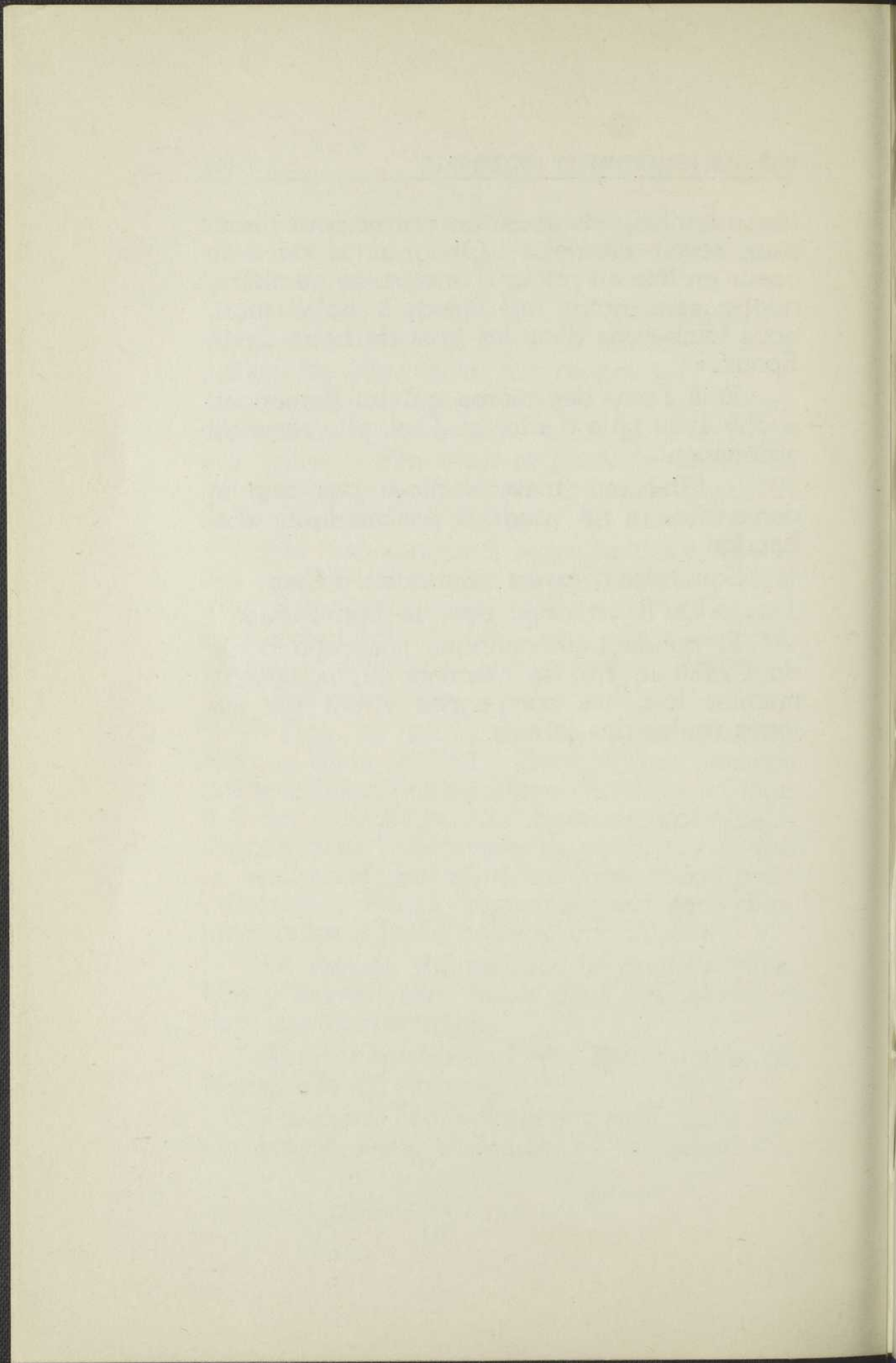
Et à l'une des mères qui lui demandait si elle avait hâte d'aller au Ciel, elle répondit ardemment :

— Oh ! oui, mais je n'ose pas trop le demander, je ne voudrais pas manquer d'abandon...

Son refrain favori continuait d'être :

— Qu'Il est donc bon, le bon Dieu...

Et pendant un cantique sur cette bonté du Créateur, qui se chantait au monastère, maintes fois, ses compagnes virent sur ses joues rouler des larmes.



« Il faut aimer à vivre, parce que le bon Dieu le veut. Il faut aimer à mourir, parce que le bon Dieu le veut. »

Sr Ste-Jeanne-de-Chantal.

— IX —

Pâques 1935. Tout imprégnée de la divine liturgie, Soeur Sainte-Jeanne écrit à son religieux:

« Voici le jour que le Seigneur a fait. Réjouissons-nous et passons-le dans la joie et l'allégresse.

Par sa propre puissance, sans le secours et sans l'intervention d'aucune autre force, sans briser, ni déplacer la pierre, mais la pénétrant par la subtilité de son corps glorieux, Jésus se lève et sort du tombeau comme Il était sorti du sein intact de sa sainte Mère.

Incomparable triomphe de Celui qui a été couronné d'épines, revêtu d'une pourpre dérisoire et acclamé par des blasphèmes et des huées. C'est ainsi qu'Il voulait racheter le monde, c'est ainsi qu'Il a racheté le monde, c'est ainsi qu'Il a reçu la royauté de son Père céleste pour la gloire duquel Il a souffert et Il est mort, notre Roi d'amour !

En union avec la Sainte Vierge, saluons notre Maître ressuscité ! Que notre âme se réjouisse de son triomphe et désire d'un désir

ardent une victoire glorieuse d'une extrémité du monde à l'autre.

J'ai reçu ta bonne lettre. Je suis heureuse de te savoir en bonne santé et heureux dans ta vocation. Oui, sois toujours heureux. Des fois, il peut se faire qu'on trouve des bouts de la vie un peu sombres, mais il ne faut pas se décourager, car ce sont ceux-là qui ont le plus de valeur pour le ciel. Nous avons lu au Réfectoire, la vie de votre saint Fondateur. On ne peut lire cela sans pleurer. Quelle force d'âme il avait. Je crois bien que tu le fais, mais je t'en prie, invoque-le souvent et il ne manquera pas de t'aider dans toutes tes difficultés. Il avait toujours à la pensée les membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ et c'est ce qui faisait sa force. Toi aussi, que cette pensée soit ta force et ranime sans cesse ton courage. La vie est courte, la récompense sera éternelle. Aimer le bon Dieu, Le voir, jouir de Sa beauté, de Sa bonté incomparable, est-ce vrai, que quelques années de souffrance peuvent nous mériter cela ? Nous savons que oui, alors tenons bon jusqu'à la fin. Demandons toujours cette grâce à Jésus et à Marie, à nos saints fondateurs.

Tout le Nazareth a passé au fil de la grippe ! sans que personne ne meure... Bénissons le Seigneur. Des nouvelles d'Antonio. Santé, etc., tout va bien.

Je prie toujours pour toi. Demandons les uns pour les autres la grande, la belle

vertu de patience, d'endurance. Bénédiction ! »

La vertu d'endurance, en avait-elle aussi besoin ? Elle dut taire bien des souffrances, heureuse de les offrir à ce Coeur de Jésus qu'elle aimait tant.

L'année 1935 finit, et elle écrit : « Encore une, dans l'Éternité ! »

Souvenons-nous bien, que d'année en année, le terme se rapproche où, admis à la fête des cieux, nous nous réjouirons tous ensemble au pays du bonheur sans fin.

Sachons dès cette heure affranchir nos âmes, garder nos coeurs libres au sein des vaines sollicitudes, des faux plaisirs d'une terre étrangère.

Il n'est pour l'exilé d'autre souci que celui de son bannissement, d'autre joie, que celle où il trouve l'avant-goût de la patrie.

Attachons-nous de plus en plus à l'Enfant-Jésus qui vient de naître, par l'imitation de Ses vertus et de Ses souffrances. C'est alors que nous serons dignes de partager Son bonheur pendant toute l'éternité.

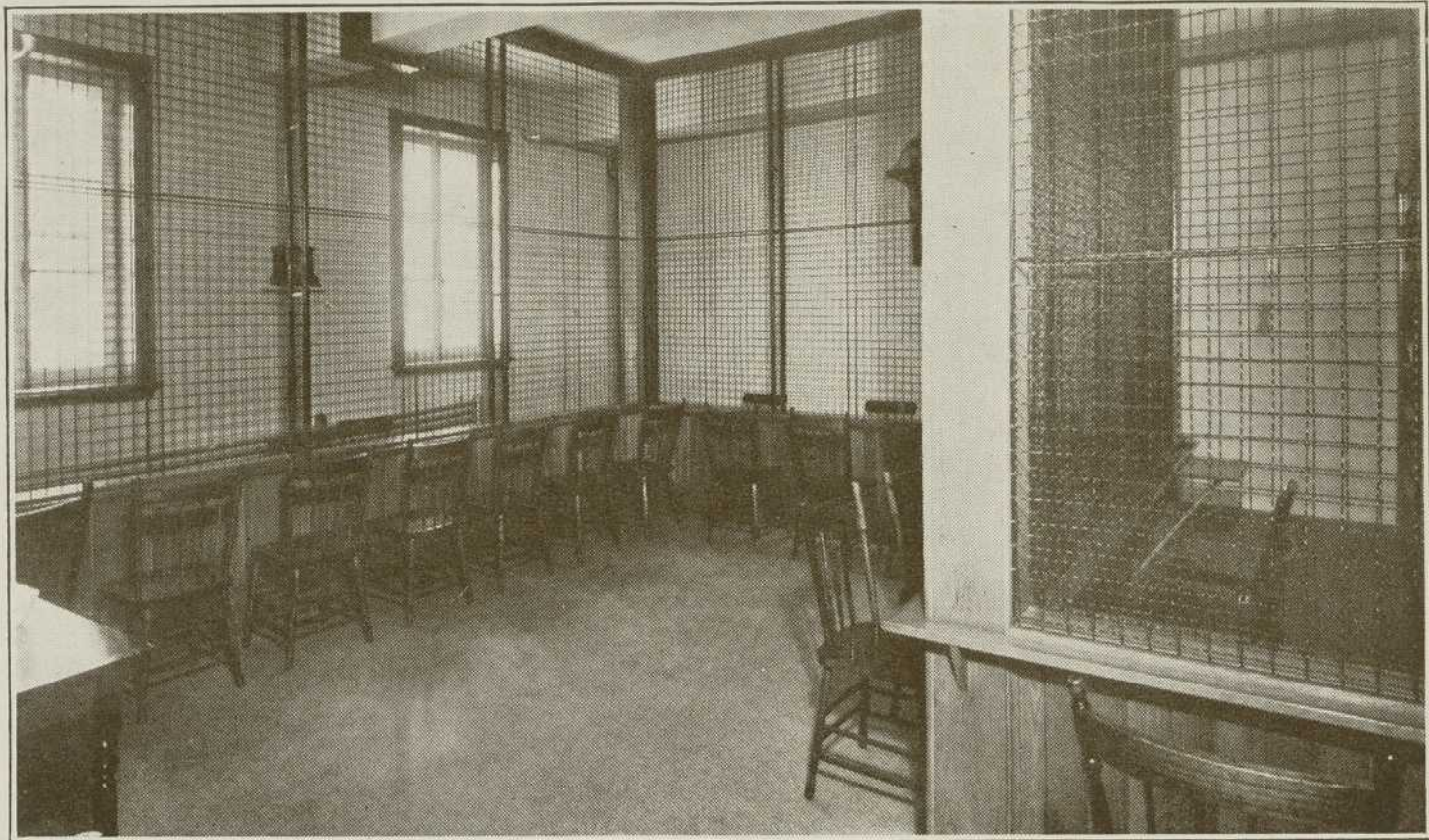
J'espère que toujours tu es joyeux. Oui, la sainte joie des enfants de Dieu, je te souhaite de la garder.

J'ai été bien heureuse de revoir Antonio, Lorette et le petit Gilles, et tante Philomène, l'été dernier. Toi aussi tu as eu ce bonheur. Remercions le bon Dieu. J'espère que l'été prochain, ce sera ton tour de venir. »

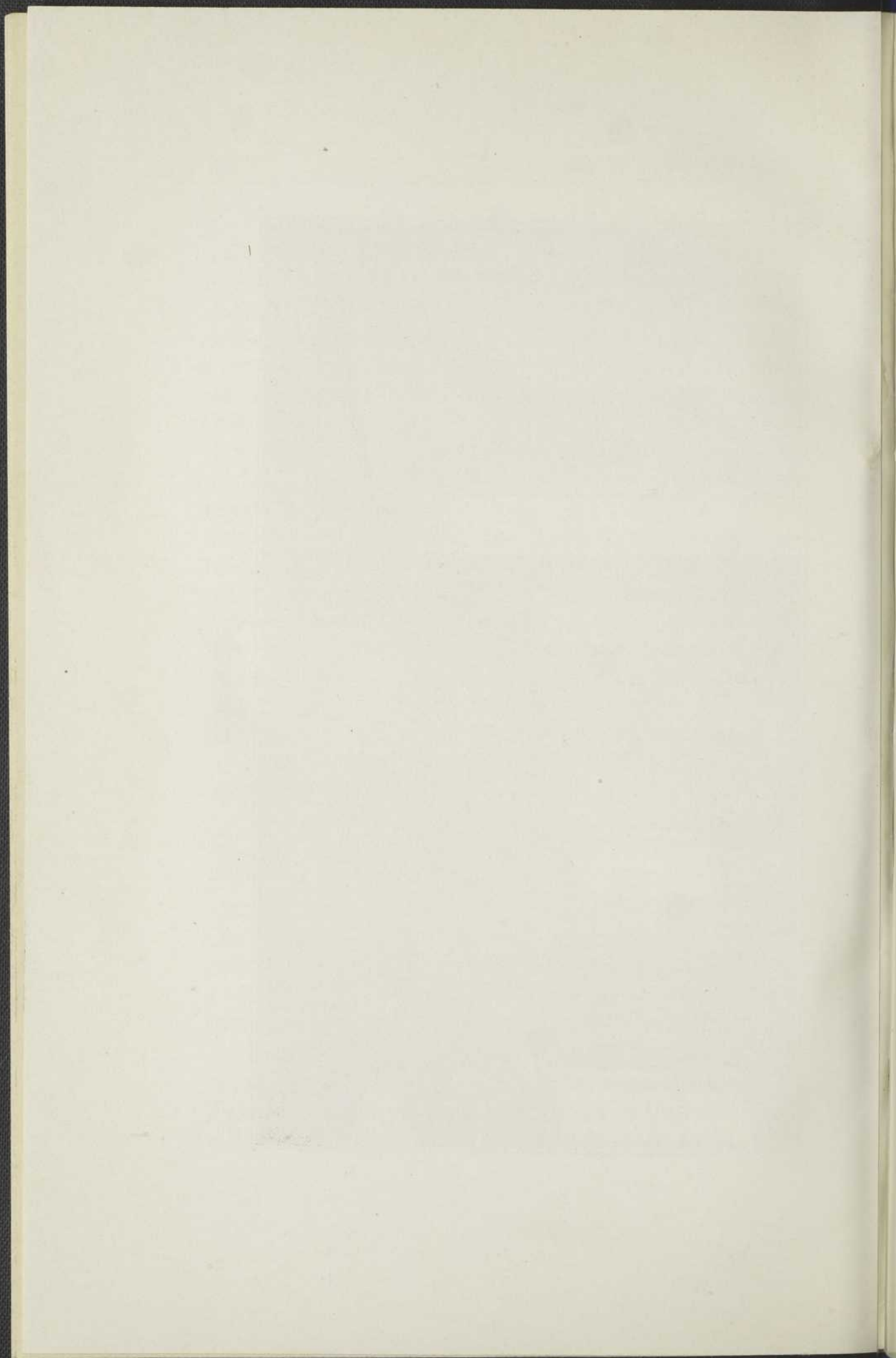
Maintenant qu'elle n'a plus à s'inquiéter de ses fils, qu'ils ont pour les protéger et les accompagner dans la vie, d'autre soutien qu'elle, les lettres se font plus rares. Elle n'a plus de permissions extraordinaires. Elle n'en demande pas. Aussi, est-ce dans la lettre de bonne année de 1936, qu'elle parle au Frère Cyrille de la visite reçue l'été dernier... Six mois sans communiquer avec ce qu'on a de plus cher au monde, il est facile de se représenter quel sacrifice cela dut être. Mais Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal a les yeux fixés au ciel. Elle avance à pas parfois fatigués, mais elle voit la porte illuminée, — comme au terme de quelque excursion trop longue, nous avons parfois marché plus vite et plus joyeusement, malgré la lassitude, parce que le lieu de repos nous apparaissait entre les branches de la forêt.

Au 6 février, pour la fête de son patron, elle n'écrit au Frère Cyrille qu'une courte page. À Pâques, sa lettre respire la joie. Elle vient de recevoir des nouvelles de ses fils. Elle remercie et répète: « Comme nous sommes heureux d'être les privilégiés du bon Dieu en ayant reçu le précieux don de la foi, préférablement à tant d'autres! » et aussi: « L'éternité ne sera pas assez longue pour remercier le bon Dieu. »

En septembre, permission spéciale d'écrire au Frère Cyrille, en remerciement d'un livre reçu. Elle annonce la visite des enfants: « Ils viendront cette semaine. Je n'ai pas



LE PARLOIR.



besoin de te dire que j'ai hâte de les revoir. Le bon Dieu est bien bon de me donner cette année la grâce de vous revoir tous quatre. Aussi, je l'en remercie de tout coeur, en attendant les joies du ciel qui ne passeront plus, mais lesquelles seront éternelles, pensons-y bien ! Notre Père Aumônier nous disait il y a quelque temps, dans un chapitre: « Tout ce qui humilie est précieux pour le ciel. » Retiens bien cela, toi aussi. Oui, qu'est-ce que cela peut bien faire qu'on nous mette de côté, qu'on passe pour capable de rien, ignorant, méchant, fou, etc... Et il faut être bien convaincu que nous sommes tout cela dans l'esprit des autres. C'est cela la vraie humilité. Avec tout cela, nous n'en sommes pas moins les enfants du bon Dieu, du grand Roi, rois nous-mêmes et héritiers du ciel. Personne ne peut nous enlever notre dignité et nos droits. Alors, quoiqu'il arrive, soyons toujours dans la joie et que la tristesse soit à jamais bannie de nos coeurs. Oui, cher enfant, nous marchons vers le ciel, la maison de notre si bon Père, de la Sainte Vierge, de tous nos parents, nos amis, soyons donc toujours dans l'allégresse.

Il n'y a qu'une chose qui compte, aimer le bon Dieu, souffrir pour Sa gloire.»

Dans sa lettre du jour de l'an 1937, elle répète à ses fils:

« Que tout ce que nous faisons soit pour Dieu. Il saura bien nous le rendre un jour. »

Et au Frère Cyrille: « Je suis plus qu'heureuse de te savoir au bon Dieu pour toujours. Je me réjouis aussi de ton bonheur, car je sais que tu goûtes cette joie de te savoir à Dieu pour toujours. »

Elle remercie d'ailleurs constamment le ciel, de la conduite et du succès de ses chers enfants. — « Oui, aimez et servez toujours ce bon Père. Comme nous sommes heureux n'est-ce pas ? en Le servant. Le vrai bonheur ne consiste qu'en cela. Il n'y a rien, absolument rien d'agréable, hors Lui. »

Elle disait souvent: « Toutes nos joies, retournons-les au bon Dieu »; et elle parut elle-même moissonner dans l'allégresse, durant des années. Elle était religieuse. Tous ses désirs étaient comblés. Et elle aimait la volonté de Dieu, au point de toujours pouvoir remercier ce Père, de ce qu'il lui envoyait de croix. Pour nous rendre compte de ce que cette heureuse soumission à tout, peut représenter, il suffit de nous interroger; de repenser à notre propre état d'âme, dans les épreuves. Ne nous arrive-t-il pas, au fond du coeur, d'hésiter à appeler encore Dieu, le bon Dieu, quand les circonstances de notre vie sont trop atroces ? Nous acceptons, nous nous résignons, mais sans avoir la force d'être comme Soeur Sainte-Jeanne, joyeux de l'épreuve. Pourtant, Dieu nous accorde alors d'être victimes avec Lui, de collaborer à la Rédemption. La même joie l'habite, quand en 1937, elle fait la rénovation de ses vœux,

après une retraite de trois jours (1). De plus en plus elle a confiance, elle sait qu'il n'arrive toujours que ce que le bon Dieu veut, et pour le plus grand bien de notre âme. De plus en plus, elle veut aimer son Créateur, pour ceux qui le méconnaissent, l'oublent, pour « ces pauvres insensés qui méprisent tant de bienfaits pour les futilités de la terre ».

Elle a vu le Frère Cyrille, dans l'été 1936. Elle a un temps, espéré le revoir en cette année trente-sept, mais voici août et il n'est pas encore là:

« Je pensais toujours un peu à te revoir cet été, mais je n'ai plus d'espoir. Il faut être raisonnable et savoir offrir à Dieu des sacrifices. Je sais bien que tu es bon garçon et généreux pour le bon Dieu. Oh ! la vie est courte, il faut se hâter d'amasser des trésors pour le ciel. Quand on se donne au bon Dieu il faut tout lui sacrifier; parents, amis, etc... car Il est jaloux. Notre coeur Il le veut pour Lui seul. Il ne souffre pas de partage. Que nous donnera-t-Il en récompense ? Nous ne pouvons ni le savoir, ni le comprendre ici-bas; cette récompense sera trop grande. Ayons foi, espérance, confiance en Ses promesses et nous serons heureux. »

Plus loin, elle écrit: « N'oublie pas notre bonne Mère du Ciel. Unissons notre joie à la Sienne en ce jour de l'Assomption. Quand La verrons-nous ? »

Elle ne s'en doutait pas encore, mais pour elle, ce temps approchait.

(1) Il s'agit ici de la rénovation de dévotion en usage annuellement dans chaque communauté.

Au 27 décembre, ce sont les dernières lettres du jour de l'an qu'elle écrit. Celle qu'elle écrivit à son fils Antonio s'est malheureusement perdue, mais voici celle qu'elle adresse au Frère Cyrille.

« Cher enfant, je te bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Oui, que le Seigneur te bénisse, qu'Il te donne la joie, la paix, la patience, la bonté, le courage, car il faut tout cela pour accomplir tous les devoirs qu'imposent le soin des malades. Oui, il faut un courage, une patience à toute épreuve, pour bien remplir une tâche si belle, si grande, si chère à Dieu et pour laquelle Il a promis une si riche récompense.

Heureux, mille fois heureux, dit Jésus, celui qui passe ses jours à l'entrée de ma maison et qui veille au seuil de ma porte, qui dès le grand matin cherche à pénétrer, à me voir, à me parler, à me mieux connaître, à me mieux posséder et mieux servir, qui me dit, que sa journée est pour ma gloire, qu'il n'y aura pas d'offense, mais beaucoup d'amour ! Heureux celui-là, celui qui me trouve, trouve la vie et le salut. Abondance de la maison de Dieu ! source sacrée, splendeur divine, dons ineffables de la miséricorde éternelle, vous serez le partage de ceux qui auront ici-bas connu, aimé, servi le Maître souverain ; qui auront mis leur bonheur et leur gloire à respecter Son Église, à pratiquer Ses Commandements, à s'entretenir avec Lui dans la prière, à régler leur volonté sur la

sienne quand même cette volonté leur serait intimée au pied de la Croix, leur montrant cette croix en nous invitant à nous y laisser clouer. Le ciel vaut ces travaux, ce n'est pas trop acheter ainsi le bonheur de s'abreuver à longs traits au torrent de vie et de lumière qui réjouit les élus. Cher enfant, prenons courage, le temps est court et bientôt nous serons en possession de ce bonheur sans fin. J'espère que tu n'as pas pleurniché parce que je ne t'ai pas écrit pour ta fête. J'ai attendu trop tard et l'on n'écrit pas dans l'Avent. Tu as eu ma journée et je t'envoie ton image. Es-tu content ? »

Cette image était une Stella Matutina, en arrière de laquelle elle avait écrit: « Regarde l'Étoile. Appelle Marie, mon fils. De la terre au ciel, la route est longue et pénible. Mais Marie s'incline vers toi, et donne à ton âme force et courage. » Ta mère.

Quelle bonne, heureuse, sainte année, elle souhaite à sa soeur Philomène, à celle qui était une des petites, qu'elle amenait avec elle autrefois à l'église, par les sinueuses routes de la Rivière-au-Renard.

« J'ai demandé au bon Jésus, à Marie, et à Joseph de la Crèche, de vous bénir tous, de bénir vos travaux, vos entreprises. Mais ce que j'ai demandé surtout pour vous, mes bien chers, c'est d'aimer le bon Dieu. Je sais que vous L'aimez, — mais aimez-Le toujours davantage par une grande pureté d'intention dans tout ce que vous faites.

Comme c'est consolant et encourageant pour nous de voir Jésus, Marie, Joseph, à Nazareth. Ils ne font rien d'extraordinaire. Leur vie se passe exactement comme la nôtre. Ils prient, Ils travaillent les mêmes travaux que nous, Ils mangent, Ils se reposent. Comme nous aussi, Ils souffrent de la fatigue, du froid, du chaud, de toutes sortes de tracasseries et on sait combien Ils en ont éprouvées. Mais ce qui faisait Leur grande sainteté c'était la pureté d'intention. Ils faisaient tout pour la plus grande gloire de Dieu, pour accomplir Sa sainte volonté, pour Son pur amour. Ce sont nos chers modèles; faisons comme eux. Prions, travaillons, souffrons, récréons-nous; oh ! oui, soyons toujours dans la joie à cause du bonheur immense qui nous attend au ciel. Oui, si nous pensions toujours au beau ciel, notre coeur volerait sans cesse de joie.

Voilà ce que nous allons perfectionner cette année, n'est-ce pas ? Prions bien les uns pour les autres. »

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal faisait tous les jours son chemin de Croix. Quel pieux colloque échangeait-elle avec le divin Maître ? Lui redisait-elle sa reconnaissance d'avoir été exaucée dans tous ses désirs ? Elle était religieuse, et ses fils étaient heureux dans leurs deux vocations différentes. Elle s'était toujours contentée de ce que son Dieu lui avait donné. Elle trouvait de quoi louer éternellement le Seigneur, pour son humble lot.

Elle commença alors à se sentir malade, mais sans en rien dire. S' il lui fallait prendre un peu de repos, elle attendait toujours que le travail le plus pressé soit achevé. Elle disait à son officière:

« Oh ! ma Soeur, vous êtes seule à la lingerie, je vais aller vous aider au moins à plier le linge. »

Souvent, même cela devait être un acte héroïque. Déjà elle était gravement atteinte.

Dans une lettre du mois de février elle dit: « Ma santé se maintient. » Au lieu de dire: « Ma santé est toujours bonne », et parlant à son fils d'un oncle cloué sur son lit par un douloureux rhumatisme, elle écrit: « Prions pour lui, car il a été bien bon pour nous. Il faut prier pour ceux qui souffrent leur dernière maladie. Aie bien soin des chers malades, pour l'amour de Jésus souffrant et Il saura bien te récompenser. Quelques années de travail et une éternité de bonheur. Pensons-y bien ! »

Un peu plus tard sur la même lettre, elle disait: « J'espère que tu es toujours joyeux. Oui, joyeux, nous devons toujours l'être, et surtout au temps de l'épreuve. C'est ce qu'il faut bien s'enterrer dans la tête et dans le coeur, puisque c'est dans la souffrance, la croix, qu'est le mérite, parce que c'est là que nous ressemblons à Jésus notre modèle et qu'Il n'admet au ciel que ceux qui ont souffert par amour pour Lui. Nous savons la Béatitude... »

Son fils lui annonce qu'il assistera au Congrès Eucharistique de Québec, et elle dit: « Tu prieras pour moi. » Elle en avait besoin, car dans cette même lettre, elle avoue: « quoique n'étant pas malade, je ne me sens pas comme d'habitude. »

Mais elle ne s'appesantit pas sur le sujet, préoccupée surtout par son désir de voir Dieu plus aimé. « Réjouissons-nous sans cesse, nous, de l'Adoption divine par la grâce sanctifiante reçue au baptême, la participation mystérieuse à la nature divine, l'incorporation du Christ, le sacerdoce mystique de tous les chrétiens; surtout la présence réelle de Dieu dans l'âme, autant de titres de noblesse dont nous devons être fiers. N'est-il pas désolant de voir ces grands dons de l'amour de Dieu si peu appréciés et même entièrement insoupçonnés? Prions, ne cessons pas de prier pour tant de bienfaits de la part de notre bon Dieu, si méconnu. Oui, il faut faire tout ce qui est en notre pouvoir pour consoler notre cher Jésus tant méprisé, et surtout, abandonné! Pour Lui qui nous aime tant, il me semble qu'Il doit terriblement souffrir de l'abandon de ses créatures. On court au plaisir, mais on ne court pas après Jésus, qui seul peut tout nous donner. »

Et vient bientôt après le moment où Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal doit avouer qu'elle est malade. Un pressentiment lui fait sans doute deviner qu'elle n'en a pas pour longtemps à attendre ce Paradis auquel elle

a toujours tant pensé. Elle écrit au Frère Cyrille, le 21 juin 1938.

« Depuis quelque temps, je ne me sens pas bien. C'est un rhumatisme qui m'a pris dans les pieds et un peu partout. Je ne crois pas que ce soit dangereux, mais tout de même, j'aimerais te voir, s'il y avait possibilité de venir d'ici à l'automne.

Ne va pas t'alarmer, car tu sais nous avons la vie dure. Tout de même je n'aimerais pas entreprendre l'hiver sans vous avoir vus tous les enfants.

Les belles fêtes du Congrès eucharistique s'approchent. Il faut espérer que ces fêtes destinées à la gloire du coeur de notre Roi du ciel et de la terre, seront couronnées de succès et que ce divin Coeur règnera à jamais sur les pauvres humains qui Le font tant souffrir par leur indifférence, leur oubli, leur abandon. Je ne devais t'envoyer cette lettre qu'après le Congrès, mais j'ai pensé que, si tu venais au congrès, ton bon supérieur te permettrait de continuer ton voyage. Je ne suis pas bien. On dirait que la maladie fait du progrès.

En bons enfants du bon Dieu, soyons heureux et contents. Qu'aurions-nous à nous plaindre si bientôt, nous entrions dans la maison du Père ? Notre âme devrait être inondée de joie. Je te bénis. Au revoir, si le bon Dieu le veut. »

Elle écrivit aussi à son fils Antonio. Et

tous les deux purent répondre à l'appel de leur mère. Voyant la gravité de son état, ils la supplièrent d'aller à l'Hôpital Saint-Joseph de Rimouski, de tenter cet effort. Antonio insista tant, qu'elle dût céder: elle y alla, mais n'y resta que dix jours. Elle revint au Nazareth dans le même état. Sa maladie demeura une énigme pour les médecins. Soeur Sainte-Jeanne se soumit à tout avec un grand abandon.

Le 14 juin, elle dut dire adieu à sa cellule régulière, pour descendre à l'infirmierie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Le 20 juillet, elle s'alita et elle semblait bien convaincue que la fin approchait. Une nouvelle visite du médecin fut alors la cause d'une pénible épreuve. Celui-ci prétendait qu'elle devait réagir, se mettre à manger, qu'elle n'était pas si malade et devait se mouvoir plus.

La Révérende Mère-Servante, se fit violence pour lui communiquer l'ordre reçu. Elle l'accepta avec calme, sans protester. Elle subit sans se plaindre l'humiliation de n'être pas comprise. Elle remercia, même.

Le lendemain, la Mère-Servante s'informa auprès de l'infirmière, si la malade avait mieux mangé. Sur la réponse négative, elle crut de son devoir d'insister. Il lui en coûtait beaucoup, mais ne devait-elle pas s'assurer s'il n'y avait pas manque d'effort? Elle dit à Soeur Sainte-Jeanne que le médecin ne la trouvait pas atteinte dans son organisme, qu'il ne comprenait pas sa maladie.

Alors, Soeur Sainte-Jeanne répondit:

— Mais, ma mère, le bon Dieu la comprend, cela me suffit.

La Mère-Servante, émue, n'insista plus. Elle sortit. À la visite suivante, elle s'excusa des remontrances qu'elle avait cru devoir faire, et dit qu'elle avait ainsi obéi au médecin, mais qu'elle ne recommencerait plus !

Soeur Sainte-Jeanne, lui prenant affectueusement la main, la voix déjà bien faible et entrecoupée de sanglots, lui dit: « Je vous comprends, ma mère. Vous avez fait votre devoir. Je vous en remercie. »

L'épreuve purificatrice acceptée dans de tels sentiments, continuait l'oeuvre de la transformation définitive. Sa douceur et sa patience furent remarquables et édifièrent ses compagnes qui savaient que Soeur Sainte-Jeanne avait toujours eu de sérieux efforts à faire pour pratiquer ces vertus.

Les derniers mots écrits à l'encre par Soeur Sainte-Jeanne, furent un petit travail préparé sur Jésus Eucharistie, modèle d'humilité. Elle le commençait par l'invocation: « Jésus doux et humble de Coeur, rendez-moi humble de coeur. »

Le 23 juillet, elle réussit à écrire au Frère Cyrille. Elle le fait d'un crayon qui tremble: « Quelques mots seulement, ce seront peut-être les derniers, car je me sens très mal. Il ne faut pas dire cela, car tout est ordonné par le bon Dieu, alors on dit: « Tout va très

bien. Merci mon Dieu, mon bon Père. J'ai été à l'hôpital huit jours. Pas lieu d'opération. Je suis bien de retour dans mon cher Nazareth. Vive chez nous ! Le rapport des médecins est que je suis exténuée, fatiguée au dernier degré; on m'a mise au repos absolu pour plusieurs mois. Les bons remèdes ne me manquent pas, le dévouement de notre chère Mère et de notre Soeur infirmière, n'a pas de bornes. Ne sois pas inquiet. Si je viens à mourir, eh bien, souviens-toi des recommandations de ta mère: Fidélité au bon Dieu, à la Sainte Vierge, jusqu'à la mort. Qu'on pense comme on voudra autour de moi, chacun répond de ses actions. Cher fils, je te bénis encore, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

A Antonio, elle ajoute cette recommandation: « Supportez-vous toujours mutuellement. Ayez compassion des pauvres. Elevez bien vos enfants chrétiennement. »

Le 21, jour de la fête de sainte Jeanne de Chantal, la malade demande à ses compages de venir à la porte de l'Infirmierie lui chanter son cantique préféré, un cantique en l'honneur de la Sainte Vierge.

Le 24 août, elle écrit encore au Frère Cyrille: « Je profite d'un petit mieux pour te dire comment ça va. Mes mains sont engourdies, j'ai de la misère à tenir le crayon. Je suis comblée de soins, comblée de remèdes. Je ne mange plus. La maladie est là comme une teigne. Ça, c'est l'affaire du bon Dieu.

Adorons sa sainte volonté. Sois bien patient, pour les malades. Vois toujours en eux, les membres souffrants de Jésus-Christ. Le médecin dit que je vais revenir. Ce sont les secrets du bon Dieu. Aimons Jésus, aimons Marie. Hors de là tout est vanité.

Je te bénis.

Ta mère, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal.

Les Soeurs infirmières étaient émues de sa reconnaissance pour le moindre service. Bientôt, elle fut incapable de réciter son Petit Office de la sainte Vierge; elle demanda alors à une compagne de venir le réciter près de son lit, ou de dire avec elle une dizaine de chapelet. Le soir, avant de s'endormir, elle prenait toujours de l'eau bénite, faisait un grand signe de Croix, puis baisait les cinq plaies de son Crucifix. Quand ses enfants lui écrivaient, elle disait: « Ils ont toujours été bons pour moi, toujours obéissants et respectueux; ils ne m'ont jamais fait de peine. »

Le 14 septembre, après la psalmodie des Premières Vêpres de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, l'aumônier, monsieur l'abbé Augustin Bélanger, vint lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction. Il lui appliqua l'indulgence de la Bonne Mort. Après la cérémonie, les religieuses chantèrent le cantique:

« J'irai la voir un jour,  
Au ciel, dans la patrie,  
Oui, j'irai voir Marie,  
Ma joie et mon amour. »

Soeur Sainte-Jeanne écoutait dans un grand recueillement, et des larmes silencieuses roulaient sur ses joues amaigries. Pendant que chaque religieuse allait doucement l'embrasser, elle disait avec humilité: « Ma Soeur, pardonnez-moi. Ma Soeur vous avez été si bonne pour moi. J'ai bien des pardons à vous demander. »

Émues, ses compagnes répondaient par des paroles d'amitié et lui promettaient de prier pour elle.

Une des Mères, de passage au Nazareth, écrivit ce qui suit: « Ayant la bien douce consolation de la visiter tous les jours, j'étais chaque fois saisie par la présence de Dieu qui imprégnait pour ainsi dire son infirmerie; quel silence sacré! On y pressentait facilement une hostie d'abandon vraiment livrée, et qui s'immolait à chaque instant avec la grande Victime, pour l'UNITÉ.

Toujours, je la trouvais immobile sur sa croix qu'elle semblait chérir plus que tout au monde. Son regard toujours clos ne s'ouvrait que pour m'accueillir avec un bon sourire, puis, refermant de nouveau les yeux, son âme semblait se plonger dans une grande intimité avec Dieu. Quel détachement de tout le créé!

Me parlait-elle, c'était pour me dire les bontés de ses charitables infirmières, jamais un mot de plainte, jamais un mot de ses souffrances ou des ennuis que lui occasionnait son impuissance physique. De mon côté,

après le chant de quelques couplets de cantiques, je n'osais lui parler que de l'éternelle rencontre, du Veni de l'Époux qui semblait approcher. Le saint abandon se lisait sur sa figure. Comme je regrette de ne pouvoir mieux décrire les beautés de cette âme qui se trahissait à son insu. »

On songe en lisant cela, à un passage du livre de Willa Cather, « Les ombres sur le rocher », sur les religieuses: « Il n'y avait de visages joyeux que dans les couvents; les Ursulines, les Hospitalières, n'étaient guère des exilées. Quand elles traversaient l'Atlantique, elles apportaient avec elles, leur famille, leurs parents, leurs amis les plus chers. Quel que fut le petit vaisseau de bois dans lequel elles eussent péniblement franchi la mer, elles apportaient tout; elles amenaient au Canada la Sainte Famille, les saints, les martyrs, la glorieuse troupe des apôtres et la divine Hostie. »

Et un peu plus loin, encore: « Quand en quittant un étranger, une Soeur disait aimablement: « J'espère que nous nous retrouverons au ciel », cela ne signifiait rien de pénible... c'était un joyeux rendez-vous, pour le lendemain peut-être. »

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal est à la veille de dire le dernier au-revoir. Malgré ses souffrances, nous savons qu'elle était joyeuse; elle allait enfin voir ses amis du ciel. Le matin du 4 octobre, elle dit à son infirmière:

— Vite, ma Soeur, dépêchez-vous à me

préparer, car je vais aller communier. Puis se reprenant:

— On va m'apporter la sainte communion.

Mais quand elle fut prête, elle fut prise d'un violent mal de coeur qui l'empêcha de recevoir son Dieu en Viatique... Elle, qui avait manifesté tant de joie, à l'attendre, tant de hâte, se soumit généreusement à ce sacrifice.

L'infirmière lui dit alors:

— C'est bien dommage, ma Soeur, vous ne pouvez pas communier, c'est la volonté du bon Dieu. Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, je L'adore.

Elle reçut un peu après des lettres de ses fils. Elle en écouta la lecture attentivement. Le Frère Cyrille lui disait: « Ma chère maman, j'aurai le bonheur d'entrer demain en retraite, le 2 octobre, je sais que vous allez prier pour que ce soit une sainte retraite. Je demande au bon Dieu qu'Il vous garde encore plusieurs années avec nous, si c'est Sa sainte Volonté. Union dans le sacrifice et la prière dans les Coeurs de Jésus, Marie et Joseph.

Si vous partez, maman, partez sans inquiétude. Je m'efforcerai de toujours bien prier le bon Dieu et la sainte Vierge et notre bon saint Joseph. J'aurai hâte d'aller au ciel, en marchant à la suite de notre saint Fondateur, Saint Jean de Dieu, dans la voie de la charité que le bon Dieu m'a si bien fait connaître.

Je suis avec vous par la pensée. Fiat. Toujours. J'attendrai de vos nouvelles avec patience et résignation. Votre fils en Notre-Seigneur. »

De son côté, Antonio lui écrivait une lettre qui dût bien consoler son coeur de mère. Ses sacrifices n'avaient pas été vains. Ses fils étaient bien élevés. Dieu les bénirait et leurs vies seraient pour Sa gloire.

« Bien chère Maman,

Dans l'épreuve que vous subissez et dont nous sentons le contrecoup, nous voulons voir la sainte Volonté du bon Dieu, et lui offrir nos sacrifices. Nous voulons les lui offrir non seulement pour notre succès sur la terre, mais avant tout, pour qu'il nous soit donné de toujours remplir nos devoirs religieux et nos devoirs d'état, tel qu'Il le veut. Nous nous résignons comme vous à accepter les choses telles qu'elles se produisent, tout en Lui demandant de vous redonner la santé, nous vous demandons de déposer à Ses pieds la prière suivante:

« Que nous et nos chers petits soyons assurés dès maintenant du beau ciel; que la vie de chacun des membres de notre petite famille soit une continuelle prière; que cette prière mérite aux petits en particulier de devenir des hommes de devoir, et de gagner plus tard leur existence, sans subir ces misères noires que l'on voit tant de nos jours. En un mot, que par la sainte Volonté de Notre-Seigneur, nous et nos enfants bien-

aimés, nous soyons bénis et protégés de tout temps, par la Sainte-Famille. »

Enfin, maman, promettez-nous de ne pas vous inquiéter à notre sujet et lorsque le bon Dieu vous appellera auprès de Lui, que ce soit dans six ans, ou six mois, ou dans dix ans, croyez-moi, nous n'oublierons pas Dieu, quand bien même vous ne seriez plus de ce monde. Nous sommes loin d'être parfaits, mais nous avons la foi et nous aussi nous luttons contre bien des maux. Nous avons bien imprimé dans le coeur, l'esprit, ce sentiment que nous dépendons entièrement de notre Père céleste et s'il nous arrive de faire des écarts nous nous relevons, non pas à reculons, mais avec ferveur et reconnaissance pour Celui qui nous a rachetés du mal.

Nous voulons, nous aussi, vous assurer que nous sommes soucieux de notre éternité, et que nous y pensons de plus en plus, par conséquent, vivez pour nous aider à gagner notre ciel; nous demandons au bon Dieu qu'Il vous donne la paix ainsi qu'une meilleure santé afin que votre couronne soit encore plus belle.

Remerciez en notre nom votre Révérende Mère-Servante qui se dévoue pour nous, ainsi que les bonnes religieuses vos compagnes, qui ne manquent pas l'occasion de nous aider de toutes manières, et qui nous tiennent si charitablement au courant de votre maladie.

Enfin, Maman, si le bon Dieu permettait

que les choses tournent au plus mal, offrons-Lui nos sacrifices réciproques pour payer le don d'être tous admis un jour dans son ciel pour l'éternité. Après tout, nous passons tous, tôt ou tard, par le trépas, et si nous avons gagné l'assurance de la vie glorieuse et éternelle, il y aurait bien peu d'autre chose à demander. La vie terrestre est éphémère, il ne serait pas logique de s'y attacher autrement que pour les besoins de notre famille et pour ceux des autres.

Lorette, vos petits enfants, ainsi que votre grand enfant, vous embrassent et vous souhaitent de vous rétablir. Au-revoir donc. Les petits prieront pour vous, comme nous-mêmes, d'ailleurs.

Antonio, Lorette, Gilles et Gaétan.»

Puis, quelques heures plus tard, un grand changement se fit. Soeur Sainte-Jeanne était devenue une agonisante.

Pendant la récréation du midi, ses compagnes, les unes après les autres, passaient quelques secondes avec elle, pour l'assurer de leurs prières et lui donner des commissions pour le ciel. Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal avait toute sa connaissance et elle disait doucement: «Priez bien pour moi.»

En sortant des Vêpres, à deux heures, les religieuses revinrent à l'infirmerie réciter cette fois les prières des agonisants.

La mourante était couchée bien droite dans son lit. Sa respiration était difficile,

mais elle priait, par des paroles entrecoupées.  
« Je vais mourir, ô mon Père, ayez pitié de moi. »

Comme son état demeurait le même, les religieuses se retirèrent. La Mère-Servante et les Infirmières restèrent seules à son chevet, la soulageant par quelques soins ou continuant à prier.

La Mère lui demanda d'offrir ses souffrances pour Notre Saint Père le Pape. Elle fit un signe affirmatif.

L'infirmière lui dit alors:

« Me reconnaissez-vous ? »

Elle répondit par un sourire; ce fut son dernier. Quand on lui parla de nouveau, elle n'entendit plus. Un peu après, elle s'en allait vers Dieu, son Dieu qu'elle avait tant aimé, et qui lui avait donné bien des preuves de son Amour.

Il était cinq heures, le 4 octobre 1938, le jour de la fête de Saint-François d'Assise, qui dès sa jeunesse, avait été son saint préféré.

Au sortir de Matines, les religieuses se rendirent selon la coutume, réciter le Te Deum auprès du lit funèbre.

« O Dieu, nous vous louons;

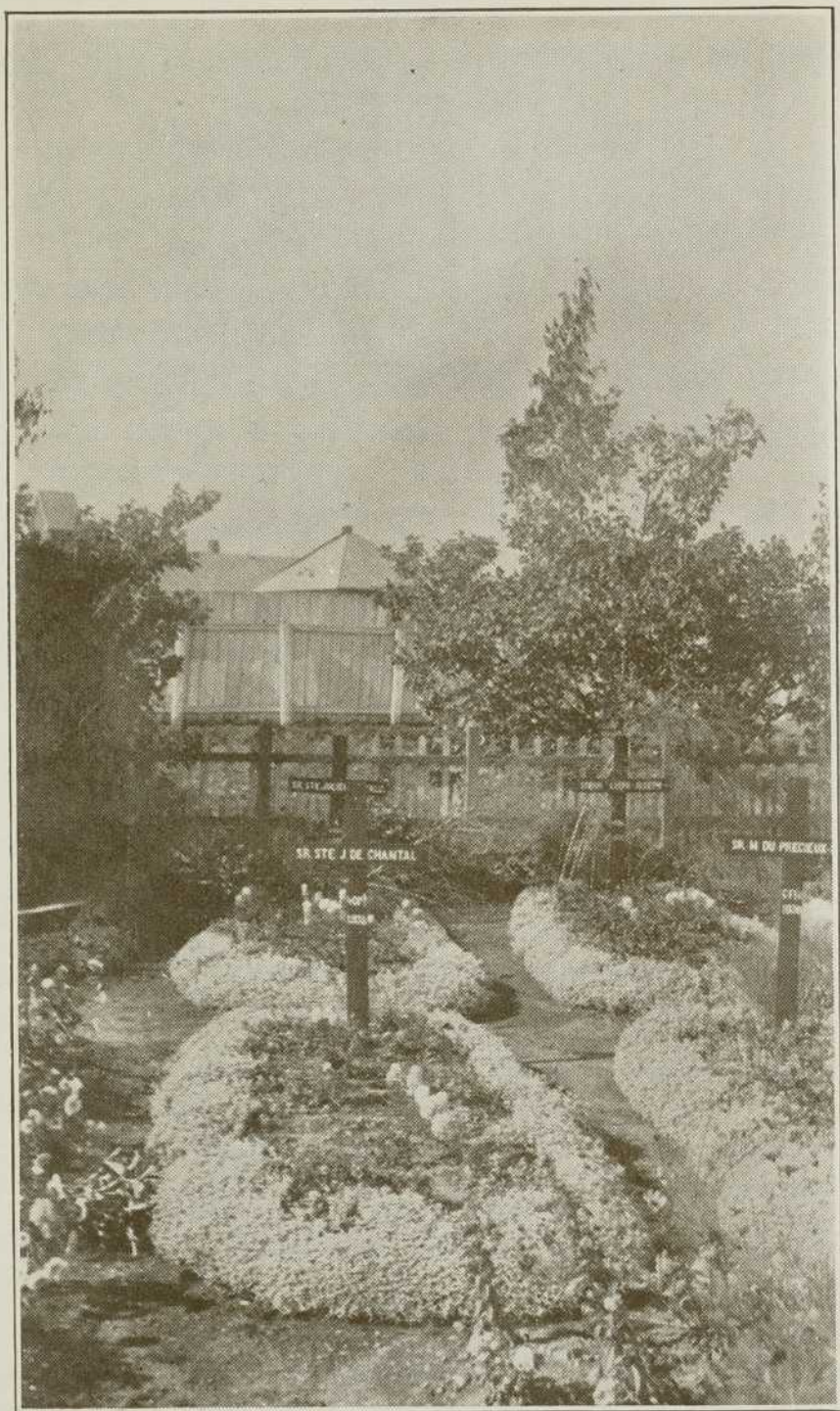
O Seigneur, nous vous glorifions.

Père Éternel, la terre entière vous révère.

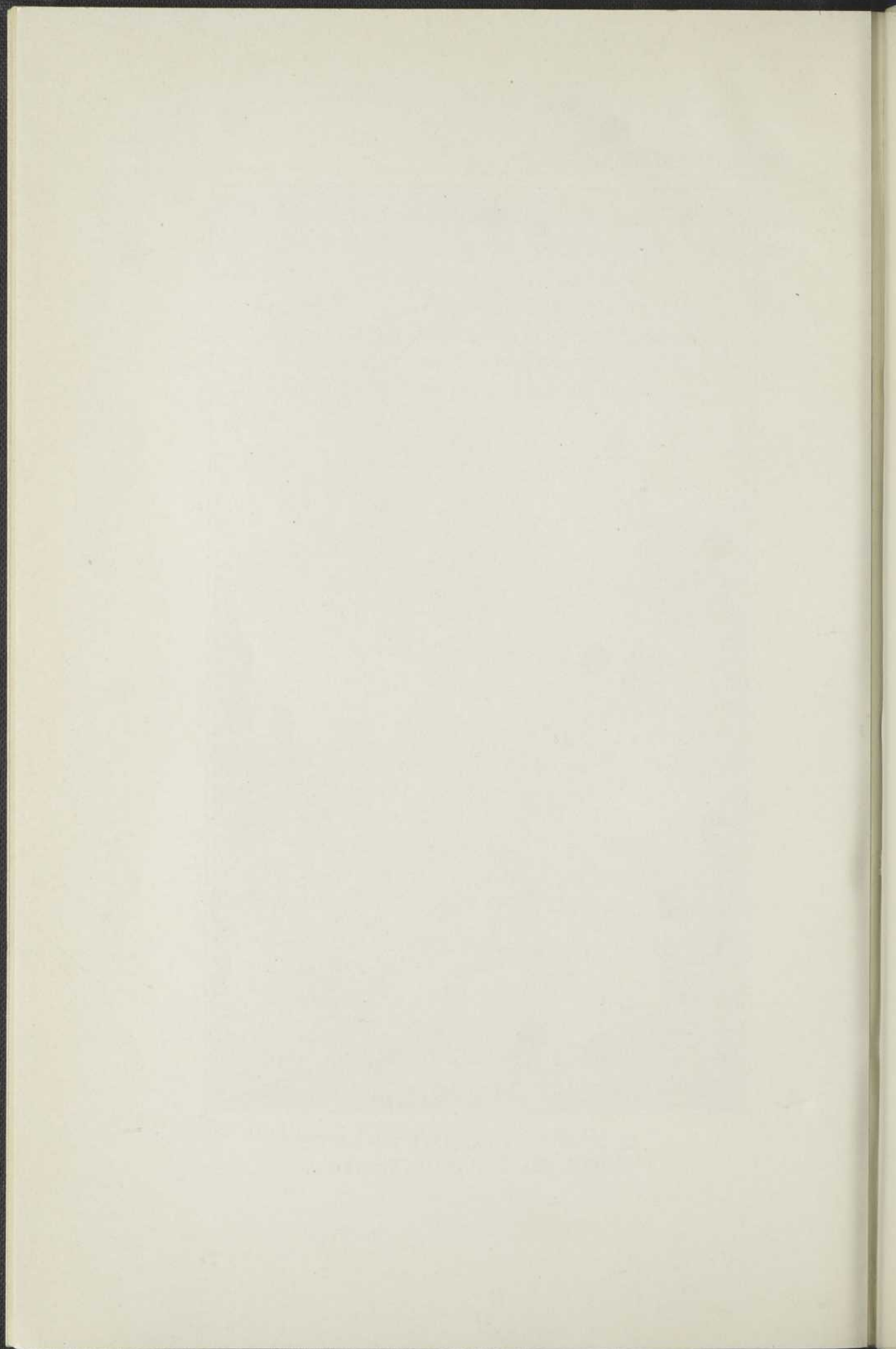
Tous les Anges, les Cieux, et toutes les Puissances;

Les Chérubins et les Séraphins,

D'une voix inlassable redisent:



LE COIN DU CIMETIÈRE OU REPOSE  
SOEUR STE-JEANNE-DE-CHANTAL.



Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, Dieu des armées.

Vous êtes le Roi de gloire, ô Christ,  
Brisant l'aiguillon de la mort, vous avez  
ouvert aux croyants le royaume des cieux..

Vous êtes assis à la droite de Dieu,  
dans la gloire du Père.

Nous croyons que vous reviendrez comme juge.  
Daignez donc, nous vous en prions, secourir  
vos serviteurs,

Que vous avez rachetés de votre Précieux  
Sang...

Qu'ils soient comptés parmi vos Saints, dans  
la gloire éternelle... etc...»

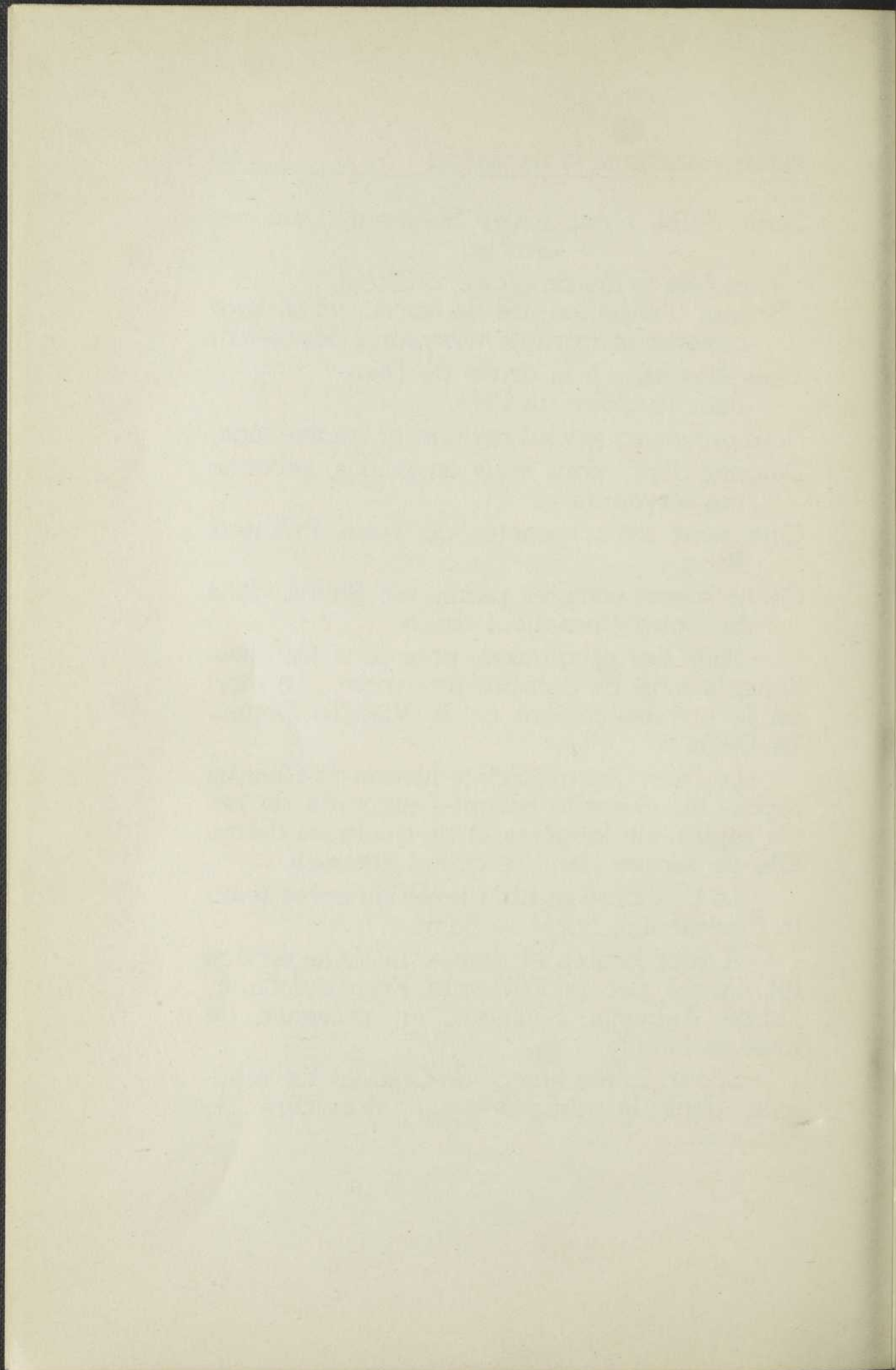
Pour des religieuses, pour tous les chrétiens, la mort ne doit pas être triste. La mort est le commencement de la Vie. «Te Deum ! Te Deum !»

Le soir, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal repose en chapelle ardente, entourée de petits sapins, de fougères et de quelques fleurs. Elle se repose dans le grand sommeil.

Le 6 octobre se fit la levée du corps selon le Cérémonial, après le Salut.

À sept heures et demie, le 7, le service fut chanté par le Révérend Père aumônier, l'abbé Augustin Bélanger, en présence de toute sa famille.

Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal fut inhumée dans le cimetière du Monastère de Rimouski.



« Mère, repose en paix ! l'amour de tes deux fils  
Gardera ta mémoire  
Jusqu'à ce jour heureux où nos coeurs dans le Christ  
Partageront ta gloire. »

— X —

Soeur Sainte-Jeanne était maintenant dans le royaume du Père. Elle avait toujours désiré vivre dans Sa maison ! elle y vivrait à présent dans Sa gloire. Ceux qu'elle laissait se souvenaient qu'elle avait écrit : « Il faut aimer à vivre, parce que le bon Dieu le veut. Il faut aimer à mourir, parce que le bon Dieu le veut. Si je meurs avant vous, lorsque vous en aurez la nouvelle, soyez dans la joie, parce que votre mère sera dans la joie de faire la volonté de Dieu. »

Une route imprévue, sinueuse, dure, l'avait conduite au cloître. Mais une pareille existence affirme mieux la continuité mystérieuse des desseins de Dieu. Céline Plourde, entrée au monastère à 18 ans, quand elle l'avait d'abord désiré, aurait été aussi une belle âme. Mais Dieu avait besoin, qu'avant de devenir contemplative, elle fut une mère de famille. Il avait besoin de cela pour sa gloire, pour son oeuvre; il avait besoin d'un Frère hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu de plus; et d'une jeune famille chrétienne de trois petits enfants: Gilles, Gaétan, Marie-Louise-Céline, dont Soeur Ste-Jeanne-de-Chantal serait la grand'mère; d'une jeune famille chré-

tienne qui perpétuerait dans le monde, ses exemples et ses vertus.

Marie-Céline Plourde n'a pas été la seule, que de pareils détours de chemin, ont amené à la vie religieuse. Il y eut sainte Jeanne de Chantal, sa patronne, Marie de L'Incarnation, Madame D'Youville, et que d'autres.

L'histoire de celle qui fut une blonde Gaspésienne, dans une maison battue par le vent du large, et parfumée par l'arôme des montagnes résineuses, ne contient pas de miracles. Mais on y touche le surnaturel; la petite voie que suit Marie-Céline Plourde, est constamment éclairée par le regard de Dieu.

Ce récit si simple, Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal l'écrit elle-même. L'histoire de sa vie autant extérieure qu'intérieure, nous serait demeurée cachée, sans ses lettres. Mais ses lettres, ses humbles lettres, en disent assez pour qu'on la voie reparaître telle qu'elle fut: droite, pure, digne, aimant Dieu d'un amour sans défaillance et sans hésitation, sans restriction. Pour elle, seul importe Dieu. Elle s'est donnée à Lui, elle a décidé que tout ce qu'Il lui demanderait, elle le ferait avec joie. Elle souffre si constamment de l'ingratitude du monde envers le Créateur.

Tout ce qu'Il lui demande lui plaît. Et elle va, discrète, silencieuse, directe dans son amour, son admiration de Dieu, et sa hâte du Ciel.

Et en attendant ce Ciel, elle découvre dans son monastère, tous les dons que Dieu nous a faits et que nous méconnaissons: le plus grand don, à part sa présence au Tabernacle, c'est Sa parole, dans les Écritures, les Évangiles, les prières de l'Église. Qu'avec une extrême ardeur, elle voudrait donc qu'on lise tous les jours, ces « nouvelles de l'Église », Qu'on les lise, qu'on sache ce qui s'y passe, qu'on ne soit plus volontairement des ignorants, et des indifférents. Dieu nous parle tous les matins. Dieu a quelque chose à nous dire pour toutes les fêtes, toutes les occasions. Nous ouvrons nos appareils de T.S.F., pour écouter les fausses rumeurs et les mensonges du monde, nous n'ouvrons pas les livres qui contiennent les divins messages, les lettres du bon Dieu.

Pourtant, c'est Lui qui nous a créés. Nous Lui appartenons. C'est son royaume que nous devons essayer de conquérir. Et, marqués du baptême, nous allons pourtant, étourdis, pensant à tout, excepté à nos fins dernières. Et en Lui faisant de la peine, nous nous faisons surtout du mal.

« Il est si bon, le bon Dieu », répétait soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal.

Et elle disait aussi:

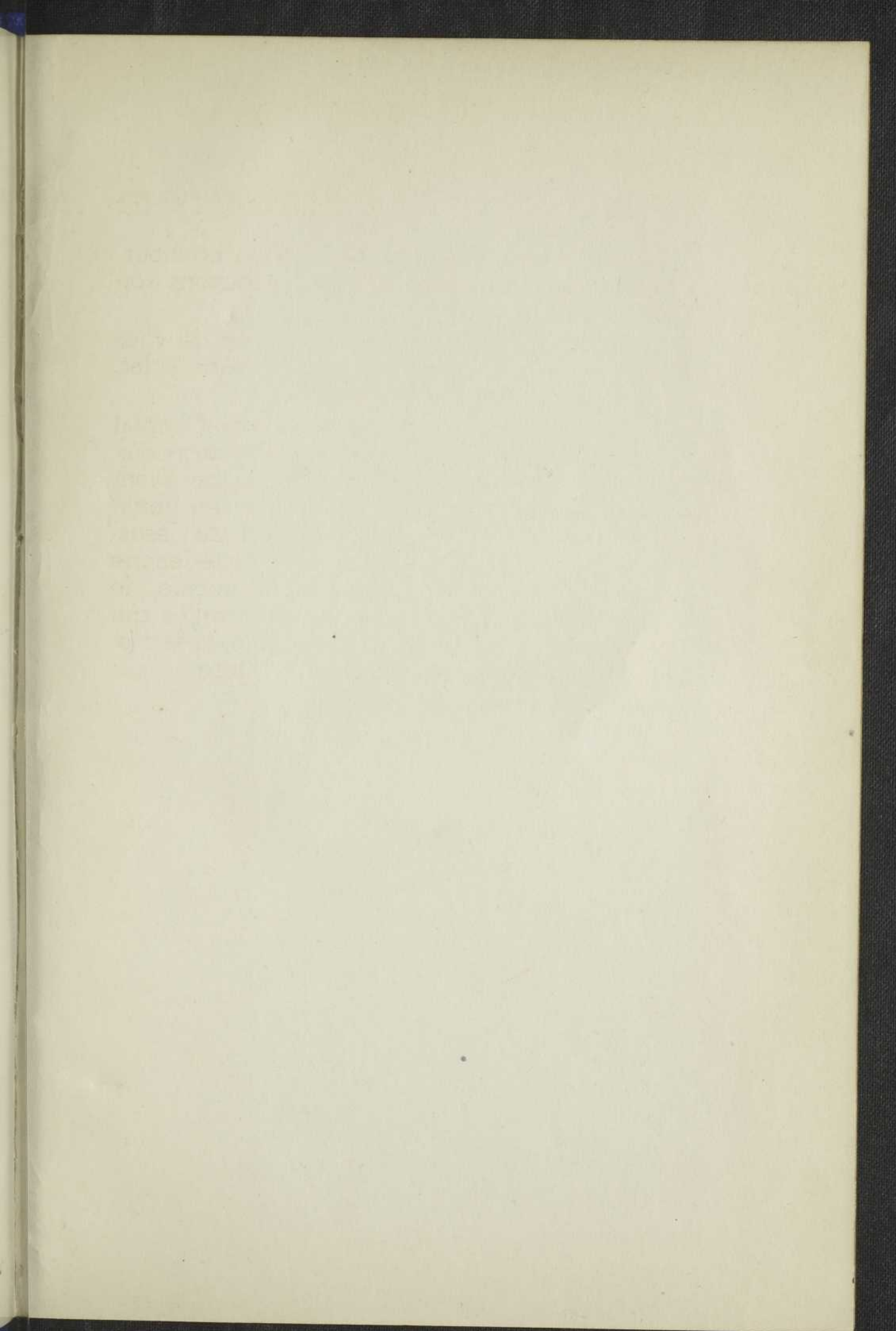
« Il ne faut pas traîner sa Croix, ah ! non. Cela, c'est bon pour ceux qui n'ont pas d'espérance. Pour nous, nous savons si bien que pour quelques années de souffrance, le bon

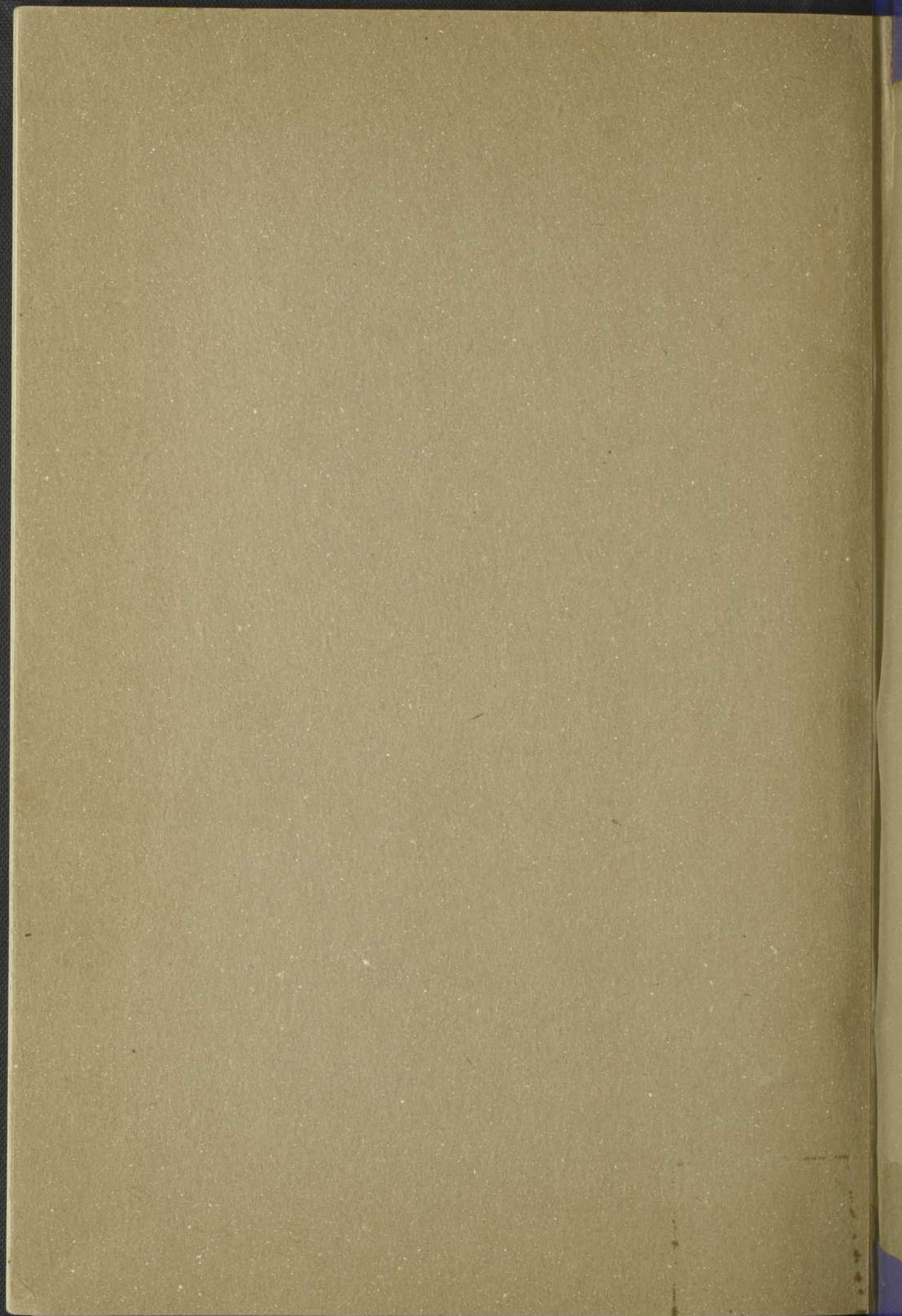
Dieu nous donnera une éternité de bonheur, soyons toujours dans la joie, et trouvons son joug doux... »

Le seul but de ce petit livre, est de vous donner en exemple, une sainteté sans éclat, faite d'amour et de soumission.

Puisse Soeur Sainte-Jeanne-de-Chantal faire trouver à plus de chrétiens, « le joug doux et léger », et leur donner l'amour de Dieu la pensée de prier pour les prêtres, en union avec les douces Soeurs Servantes de Jésus-Marie; et surtout, que Soeur Sainte-Jeanne donne à ses pauvres frères du monde, le désir de lire chaque jour les « nouvelles qui se passent dans l'Église » l'admirable, la sainte, la réconfortante, la nécessaire liturgie, qui donne l'intelligence de la vie.

8 janvier 1942.





16904

BNQ



000 238 853